

SOLILOQUE;

PAR LE COMTE
DE SHAFTESBURY;

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

Par M. SINSON.

. Ne te quæſiveris extra.
Perſe, Sat. I, Verſ. 7.



A LONDRES;

Et ſe vend,

A PARIS,

Chez DESVENTES DE LA DOUÉ, Libraire, rue S. Jacques,
vis-à-vis le Collège de Louis-le-Grand.

M. DCC. LXXI.

1608/8091

80

PARLE COMTE

DE SEHAETTERBURY

TRAVAIL DE L'AN

ANNEE 1608

.....
.....
.....



A LONDRES:

Et se vend

N. P. A. R. T. 3.

Chef DESVINTES DE LA DOUE, LA RUE DES FOSSES
vis-à-vis le Collège de Louis-le-Grand.

M. DCC. LXXI.



ERRATA.

Dans le Discours Préliminaire.

Pag. j , lig. 5 , suffisent ; lis. suffiront.

Pag. v , lig. 11 , les plus ; lis. le plus.

Pag. vi , lig. 10 , on remarque aussi , lis. on a aussi remarqué.

Pag. xvi , lig. 2 , jugement sur Hercule ; lis. jugement d'Hercule.

Dans l'Ouvrage.

Pag. 2 , lig. 16 , qui donne ; lis. qui les donne.

Pag. 19 , lig. 4 , pour le voir prendre médecine ; lis. pour prendre médecine devant lui.

Pag. 25 , lig. 17 , ils ne font ; lis. ils ne feront.

Pag. 33 , lig. 6 , dupe tout à fait ; lis. tout à fait dupé.

Pag. 34 , lig. 17 , pour elle ; lis. par elle.

Pag. 41 , lig. 13 , un empire ; lis. un tel empire.

Pag. 44 , lig. 23 , peu après ; lis. peu-à-peu.

Pag. 94 , lig. 3 , ont augmenté ; lis. ils ont.

Pag. 114 , lig. 6 , Ce peuple a peu ; lis. Il est peu.

Pag. 127 , lig. 4 , audience ; lis. auditoire.

Pag. 133 , lig. 11 , lui fait ; lis. lui font.

Pag. 155 , lig. 1 , gouvernement d'Athènes éprouva ; lis. gouvernement éprouva.

Pag. 185 , lig. 5 , tous autres ; lis. tous les autres.

Pag. 222 , lig. 22 ; que l'U par un avancement parallèle des levres se formait ; lis. que l'V se formait , &c.

Id. lig. 28 , tous les mouvemens que la bouche doit former ; lis. toutes les configurations que la bouche doit prendre.

Pag. 225 , lig. 10 , & me connaître ; lis. & à connaître.

Pag. 250 , lig. 11 , des lettres de privilège ; lis. des privilèges.

Pag. 267 , lig. 5 , ces torrens ; lis. ces terreurs.

Pag. 288 , lig. 21 , pour me dire ; lis. pour me dédire.

Pag. 340 , lig. 18 , des oracles ; lis. des oracles célestes.

E R R A T A.

Dans le Discours Préliminaire.

Page 1. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".
Page 2. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".
Page 3. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".

Dans le Discours.

Page 4. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".
Page 5. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".
Page 6. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".
Page 7. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".
Page 8. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".
Page 9. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".
Page 10. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".

Page 11. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".
Page 12. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".
Page 13. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".
Page 14. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".
Page 15. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".
Page 16. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".
Page 17. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".

Page 18. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".
Page 19. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".
Page 20. Ligne 1. Le mot "discours" doit être écrit "discours".





DISCOURS

PRÉLIMINAIRE,

Sur la Vie & les Écrits de *SHAFTESBURY.*

LA personne & les ouvrages de *Shaftesbury* sont trop connus, pour que je m'arrête long-tems sur ces deux objets. Quelques mots suffisent pour rappeler des écrits si estimés des littérateurs & des philosophes, & un nom si chéri des cœurs vertueux.

Antoine Ashley Cooper, Comte de *Shaftesbury*, fils du Comte de *Shaftesbury*, & petit-fils de celui qui a rendu ce nom fameux

dans l'Histoire d'Angleterre ,
naquit à Londres le 26 février
1671. Sa mere était fille du
Comte de Rutland ; son pere
n'eut d'autre mérite , que celui
d'avoir donné le jour à notre
philosophe.

Lorsque Shaftesbury vint au
monde, son ayeul, qui se piquoit
d'être physionomiste, crut dé-
mêler, dans les traits du nou-
veau né, quelque chose d'ex-
traordinaire, qu'il prit pour
l'empreinte du génie. Prévenu
de cette idée, il résolut de lui
donner l'éducation la plus pro-
pre à favoriser d'aussi heureuses
dispositions. Peut-être créa-t-il
les talens de son petit-fils, en
ne pensant qu'à les développer.
Ainsi cet homme destiné à

P R E L I M I N A I R E. iij

donner les exemples les plus touchans , & les préceptes les plus sublimes de vertu , dut son existence physique & morale , à l'un des plus grands scélérats qui aient déshonoré l'humanité ; car telle est la mémoire qu'a laissé son grand-pere. Les historiens les plus impartiaux représentent l'ayeul de *Shaftesbury* , comme un homme qui réunissoit les vices les plus odieux , aux talens les plus éminens. Fourbe habile , orateur éloquent , fécond en ressources , factieux hardi , il changea aussi fréquemment de parti que son intérêt l'exigeait ; mais il eut toujours l'adresse de le faire assez à propos , pour jouir de la plus grande considération dans celui qu'il

embrassait. Il n'avait pas plus de mœurs que de probité. Fameux par sa duplicité, sous les *Fairfax* & les *Cromwells*, il se fit remarquer par ses débauches dans la Cour, plus que voluptueuse, de *Charles II*. Enfin, détesté de tous les partis, qu'il avait trahis tour à tour, désespéré du peu de succès d'une conspiration qu'il avait tramée, il passa en Hollande, pour éviter la peine due à ses crimes, & y mourut bientôt de rage de voir ses projets frustrés.

L'éducation de *Shaftesbury* ne souffrit ni de la fuite, ni de la mort de son ayeul. Son Pere la continua sur le plan qui lui en avait été tracé; ainsi que *Montagne*, notre philosophe apprit

PRELIMINAIRE. V

le grec & le latin , dès sa plus tendre enfance , sous des maîtres qui parlaient continuellement ces langues avec lui. A onze ans il était en état d'entendre tout ce qui a été écrit dans l'une & l'autre langue. Telle est sans doute la cause du goût , qu'il eut toujours pour les ouvrages des anciens , que personne n'estime plus , que ceux qui les ont le~~x~~ plus médités , & qui sont le plus en état de les apprécier.

A douze ans , son pere l'envoya à un Collège , d'où il le retira à seize , pour le faire voyager. *Shaftesbury* parcourut l'Allemagne , l'Italie & la France. Les arts , les sciences , les mœurs des peuples , & sur-tout le caractère des hommes , furent

les grands objets dont il s'occupa dans des voyages faits à l'âge où les passions ont le plus d'empire sur les ames vulgaires.

Ce jeune philosophe prit en Italie le goût le plus vif pour les beaux arts. Il se fit distinguer à Paris , par l'aménité de ses mœurs, & la facilité avec laquelle il s'exprimait en français. On remarque aussi qu'il excellait dans tous les exercices convenables à son âge & à son rang. De retour dans sa patrie , au bout de trois ans , on voulut , quoiqu'il n'en eût pas encore vingt , l'élire membre du parlement.

Mais il connaissait trop les devoirs auxquels un pareil honneur l'engagerait , pour ne pas le refuser. Il voulait auparavant

P R E L I M I N A I R E. vij

s'en rendre digne. Il ne croyait pas avoir acquis assez d'expérience pour occuper une place si importante. Pendant les cinq années suivantes, les lettres, la philosophie, furent, avec l'étude de la politique, ses seules occupations.

Enfin, au bout de ce tems, il céda aux sollicitations de ses amis & de ses concitoyens, & accepta, dans le parlement, une place, qui vint à y vaquer par la mort du Chevalier Jean *Trenchard*. Il défendit toujours dans cette assemblée, les droits de la nation, & consacra toute son éloquence au soutien des droits & de la liberté de ses compatriotes.

On admira sur-tout sa présence

d'esprit , & son adresse dans une occasion fort importante. Il s'agissait de décider , si l'on permettrait à ceux qui étaient accusés de haute trahison , de faire plaider leur cause par des Avocats. Il avait fait , pour l'affirmative , un fort beau discours , dont plusieurs personnes , auxquelles il l'avait montré , attendaient le plus grand succès. Mais lorsqu'il fut question de le prononcer , il fut intimidé , ou plutôt parut l'être , au point de ne pouvoir proférer un seul mot. L'assemblée , après lui avoir laissé le tems de revenir de son trouble , demanda tout haut qu'il parlât. Il se rendit à ses instances , & dit :

« Messieurs , si moi , qui ne

» parle aujourd'hui , que pour
 » donner mon avis sur un *Bill* ,
 » suis si intimidé , que je me
 » trouve hors d'état de dire la
 » moindre chose de ce que je
 » m'étais proposé , quelle doit
 » être la situation d'un homme
 » réduit à défendre sa propre
 » vie ?

Cette maniere naturelle de
 faire sentir la nécessité de l'avis
 qu'il proposait , produisit plus
 d'effet qu'on n'eût pu en attendre
 des meilleures raisons présentées
 par les plus habiles orateurs.
 Le *Bill* eut tous les suffrages.

Shaftesbury appuya avec le
 même zele , & presque toujours
 avec un égal succès , toutes les
 propositions qui pouvaient ten-
 dre à rendre la nation plus li-

x DISCOURS

bre & plus florissante. Bientôt l'exactitude avec laquelle il remplissait ses devoirs, dans ces tems de tumulte, où les séances étaient fréquentes & longues, attaqua sa santé, trop faible pour résister à tant de fatigues. Car, soit que l'activité de son esprit & de son imagination, détruisît des organes, trop faibles pour résister à leurs impulsions, soit que la nature avare eût repris sur son corps, ce qu'elle lui avait accordé du côté de l'esprit, jamais il ne fut d'un tempérament vigoureux. Ces motifs l'empêcherent, après la clôture du parlement, de se mettre sur les rangs, pour l'élection suivante.

A peine se vit-il débarrassé

P R E L I M I N A I R E. (xj)

du fardeau que l'amour de la patrie lui avait imposé, que son goût pour l'étude & les voyages le reprit. Il passa en Hollande, qui était alors l'asyle & le séjour de plusieurs savans. Il y vit fréquemment *le Clerc* & *Bayle*, qui firent de lui tout le cas que son génie & ses rares qualités méritaient. Il se lia plus intimément avec *Bayle*, dont la trempe d'esprit philosophique lui plut davantage. Il ne cessa même jamais d'entretenir avec cet illustre réfugié, une correspondance, qu'il accompagnait souvent de ses bienfaits.

Pendant son absence, le fameux *Toland* publia à son insçu, & d'après des copies très-imparfaites, ses *Recherches sur le mérite*

& la vertu. C'était l'ouvrage de sa jeunesse, & même de son enfance ; à peine avait-il vingt ans lorsqu'il les composa. Aussi fut-il très-mauvais gré à l'éditeur de les avoir fait paraître ; non qu'il en désavouât les principes, mais il ne les trouvait pas aussi-bien présentés qu'il aurait pu le faire lui-même avec plus de tems & de travail. Il repassa à Londres, dès qu'il apprit cette nouvelle, & retira du Libraire tous les exemplaires qui n'étaient pas vendus.

La mort de son pere, suivit de près son retour dans sa patrie. Cet événement le mit en possession de grands biens, & d'un titre qui le rengagea dans la carrière politique.

Cependant il se souciait si peu

de ces nouveaux honneurs , qu'il négligea de se rendre à la Chambre haute , à la première séance qu'il y eut après qu'il fut devenu pair. Ce ne fut que quelque tems après , & à la sollicitation du Lord Somers , qu'il y parut , pour appuier quelques projets qu'il regardait comme utiles à sa patrie. Son éloquence & son crédit contribuerent surtout beaucoup à faire réussir celui de la grande alliance. Le Roi Guillaume lui en attribua tout le succès.

Après la mort de ce prince , Shaftesbury , persuadé qu'il n'était pas agréable au nouveau gouvernement , qui lui avait déjà fait essuyer plusieurs injustices , se retira en Hollande , &

n'en revint, que lorsqu'il crut les esprits assez calmés pour le laisser vivre en paix dans sa patrie. C'est à son retour, qu'il publia les traités séparés que nous avons de lui, & que l'on a réunis, sous le nom de *Caractéristiques*.

Le *Soliloque*, ou l'*Avis à un Auteur*, est le dernier de ses traités philosophiques, & celui qu'il a fini avec le plus de soin. On peut le regarder comme l'esprit & l'abrégé de tous ses autres écrits. Il semble qu'il se soit plu à présenter sous ce titre, la réunion de ses principes, de son goût, & de ses règles de morale. A peine avait-il mis la dernière main à cet ouvrage favori, que sa santé épuisée par les travaux,

& ses méditations continuelles, empira visiblement. Bientôt il tomba dans une telle faiblesse, qu'il lui fut absolument impossible de soutenir la moindre application. Les médecins lui conseillèrent alors de partir pour l'Italie. Ils espérèrent qu'un air plus chaud ranimerait ses esprits, & lui donnerait une nouvelle vigueur. Mais tous ces soins furent vains, la maladie avait fait trop de progrès. Il mourut à Naples, le 7 Mars 1713, après y avoir languï dix-huit mois. Pendant les deux dernières années de sa vie, il abandonna toute étude abstraite, & se livra entièrement, pour occuper son loisir, à l'amour qu'il avait toujours eu pour les

arts agréables. C'est dans ce tems qu'il écrivit son jugement sur Hercule , & sa Lettre sur le dessin.

Trois ans avant sa mort , il avait épousé une fille de *Thomas Ewer* , son parent. Il eut de ce mariage un fils , qui est le Comte de *Shaftesbury* d'aujourd'hui.

Tous les écrits de notre auteur respirent la vertu. Sa douce philosophie , image fidelle de son caractère , pénétré d'amour pour l'humanité , inspire la sensibilité , la bienveillance , & toutes les autres vertus sociales , dont elle fait sentir à chaque instant le charme & la nécessité. Il a saisi , mieux qu'aucun autre écrivain moderne , la maniere

P R E L I M I N A I R E. xvij

niere des *Socrates*, des *Platons*, des *Xénophons*, des *Marc-Aureles*, dont il était l'admirateur passionné.

Ses ouvrages, peu susceptibles d'analyse, ne sont, pour ainsi dire, qu'une suite de sentimens vertueux, exprimés avec la chaleur de l'enthousiasme, & toujours variés par la fécondité de son génie. De fréquentes digressions sur des matieres de goût, & sur les beaux-arts, les graces du style, le ton d'un homme de Cour, l'érudition la plus gracieuse, en rendent la lecture extrêmement agréable.

Ses grands principes sont, qu'il y a une providence qui gouverne l'Univers, & que cette providence a fait de l'homme un

être politique , qui ne peut trouver son bonheur que dans l'exercice des vertus sociales. D'après ce principe , il appelle bonne ou vertueuse, toute action qui a pour objet le bien public , & mauvaise ou vicieuse , toute action qui n'a pour objet que l'intérêt propre. Il regarde le vice & la vertu , comme des réalités , qui doivent toujours être les mêmes dans tous les tems & dans tous les lieux. Il en conclut qu'un homme doué d'un jugement sain , peut , en suivant simplement les regles du bon sens , non-seulement trouver les principes du beau & de l'honnête dans la morale , & dans les productions de l'art & de la nature , mais même , se

P R E L I M I N A I R E. xix

gouverner par le moyen de la raison , avec autant de facilité , qu'un bon écuyer dirige , à l'aide du mord , les mouvemens d'un cheval bien dressé.

Des cinq Traités séparés , qui composent les *Caractéristiques* , les *Soliloques* , ou les *Conseils à un Auteur* , est celui qui est le plus modéré , encore a-t-il besoin d'un peu d'indulgence dans quelques morceaux , où l'auteur s'abandonnant à la hardiesse de son génie , & à la haine que ses compatriotes ont toujours eu contre les Français , choque quelques opinions respectées , & parle avec tout le fiel d'un ennemi d'une nation rivale , dont il n'eût pas dit tant de mal , s'il n'en eût senti
aij

la supériorité en tout genre.

Je n'ai pas manqué, à chacun des morceaux qui eussent pu être mal interprétés, de faire des notes, dans lesquelles je réfute l'auteur. On trouvera dans cet ouvrage, les regles de goût les plus justes, mêlées avec la morale la plus pure. *Shaftesbury* établit sur-tout, les rapports que ces deux choses ont entr'elles, & finit par démontrer, qu'avant d'être bon auteur, il faut être honnête homme, & qu'il n'est pas de vrais talens sans honnêteté. Ses recherches profondes sur tous les genres de littérature des anciens, ainsi que sur leur éloquence & leur philosophie, l'espece de vénération avec laquelle il parle de

ces restes précieux , seront sûrement goûtées des amateurs de l'antiquité , & par conséquent , de tous ceux de la saine littérature.

Il me reste un mot à dire de ma traduction. Je l'ai faite avec toute l'exactitude dont j'ai été capable. Je ne me suis écarté de la fidélité rigoureuse , que l'on doit à un original du mérite de *Shaftesbury* , que lorsque le génie de notre langue ne m'a pas permis de me servir des métaphores qu'il emploie. Alors j'ai tâché d'y suppléer par d'autres figures , ce qui ne m'est arrivé que très-rarement. Car , quoique je sois persuadé qu'en fait de traductions , *c'est la lettre qui tue* , je crois aussi que l'on doit lais-

fer, autant qu'il est possible, la teinte & les traits qui caractérisent le génie d'un auteur & d'une nation.

Malgré tous les efforts que j'ai fait, pour rendre les beautés de l'auteur Anglais, ceux qui pourront le lire dans sa langue, verront combien je suis resté loin de la perfection de cet original, vraiment inimitable; & ils ne seront sûrement pas ceux qui auront le moins d'indulgence pour mon travail. La magie du style, & l'énergie d'expression de *Shaftesbury*, ne sont pas des choses faciles à faire sentir dans notre langue. Le fameux *le Clerc* regardait la traduction de cet ouvrage, comme une des entreprises les plus difficiles de la

littérature. Il a même prouvé ,
 autant qu'il était en lui , ce qu'il
 avançait , par la façon dont il
 a rendu les différens morceaux
 qu'il en a cités dans ses Jour-
 naux.

J'ai tout sacrifié à la justesse
 du sens , & à la clarté de l'ex-
 pression. Je n'ai pas craint de
 faire quelquefois des phrases un
 peu longues. Un style soutenu
 convient mieux à la majesté
 philosophique , que la manière
 légère & sautillante , que quel-
 ques personnes semblent vou-
 loir introduire dans les ouvra-
 ges les plus sérieux. Les pas
 de celui qui veut atteindre au
 sommet d'une montagne escar-
 pée , doivent être plus mar-

xxiv DISCOURS, &c.

qués que ceux de la bergere ,
qui foule , à peine , l'herbe
sur laquelle elle marche en ca-
dence.



SOLILOQUE,



SOLILIQUE

O U

CONSEILS A UN AUTEUR,

Traduit de SHAFTESBURY.

PARTIE I.

SECTION I.

IL est une maxime que j'ai été long-tems sans goûter, c'est que les conseils n'influent jamais en bien sur la conduite particuliere de ceux qui

A

les reçoivent. Quoique souvent je l'entendisse répéter aux personnes du jugement le plus sûr, j'en étais révolté; je croyais même qu'il y entrât beaucoup d'humeur: cependant, en examinant plus attentivement ce principe, j'ai cru pouvoir l'admettre, sans avoir pour cela plus mauvaise opinion des hommes.

En considérant de quelle manière on donne ordinairement les avis, on ne s'étonnera pas qu'ils soient si mal reçus. En effet, par un étrange renversement de l'ordre des choses, le profit n'est que pour celui qui donne; car, autant que j'ai pu l'observer dans plusieurs circonstances, ce qu'on appelle donner un conseil n'est, à proprement parler, que saisir l'occasion de se parer de sa sagesse aux dépens d'un autre; &, communément, le recevoir n'est, pour ainsi dire, qu'avoir la complaisance de découvrir à un autre quelques-uns de ses faibles, pour lui procurer le

plaisir de montrer sa supériorité.

Il est malheureusement trop vrai que , même en supposant à celui qui se charge de nous instruire les intentions les plus pures , il lui est bien difficile de donner à ses avis l'air désintéressé d'un bienfait , dont il n'attend aucun retour ; car , pour qu'un bienfait ait cette apparence , il faut nécessairement que celui qui l'accorde n'en retire aucun profit. Tous les dons , excepté celui de la sagesse , sont une preuve de générosité ; mais pour ce dernier , on ne peut le faire sans s'acquérir une espèce de supériorité , qu'il est dur aux hommes d'accorder à leur semblable. Offrez de leur enseigner quelque autre science , ils vous écouteront volontiers ; ils se soumettront sans répugnance à un maître de mathématiques , de musique , à tout autre enfin , excepté à celui qui se proposera de leur former le jugement , & de les rendre plus sensés.

De toutes les peines auxquelles la

profession d'auteur assujettit , la plus dure est , sans contredit , cette nécessité de dissimuler continuellement ses prétentions ; car le but général de tous ceux qui écrivent , est d'éclairer leur siècle. C'est sur ce fondement , que dès les premiers âges , on a donné aux poètes le titre glorieux de sages , qu'ils méritaient en adoucissant la férocité des hommes , & en formant leur jugement & leurs mœurs. S'ils ont perdu les droits qu'ils avaient à ce beau nom , c'est ce que je ne saurais dire ; mais un des plus grands avantages qu'ils aient acquis , c'est de n'être pas obligés de les réclamer ; & si en ne nous proposant que de nous amuser , ils ont le secret de nous instruire , on doit sans doute aujourd'hui , comme dans les tems les plus reculés , leur accorder le premier rang , & les regarder comme les auteurs les plus estimables & les plus utiles.

Mais , me dira-t-on , s'il est si dangereux pour les auteurs de dicter

des leçons & de prescrire des règles ,
quel doit être le sort de celui qui se
présente pour donner des loix aux
auteurs mêmes ?

J'avais prévu l'objection , & je
répondrai , que je ne prétends pas
précisément donner des avis , mais
seulement indiquer la maniere dont
on pourrait le faire. Ma science, si c'en
est une , n'est gueres au-dessus de
celle d'un maître de langue , ou d'un
logicien. J'ai toujours été fermement
persuadé , qu'avec des précautions ,
& en prenant certains détours pour
exposer ses raisons , on pouvait hasar-
der impunément des conseils , & être
sûr d'avoir le plaisir de les voir accep-
tés , s'ils méritaient vraiment de
l'être.

Il en est , à-peu-près , de ceci ,
comme d'une opération de chirurgie.
Tout le monde convient que dans
cet Art , c'est la pratique qui
forme la main ; mais ici , quel est
celui qui voudra se sacrifier , pour
faire acquérir l'expérience nécessaire ?

Voilà le noeud de la difficulté : car quand nous supposerions des hôpitaux établis pour les progrès de cette espece de chirurgie , & toujours remplis de sujets assez patients pour se prêter aux essais mal-adroits des commençans, & pour souffrir tranquillement les incisions les plus douloureuses , tout l'avantage que nous en retirerions , serait d'acquérir quelques connaissances de plus , & une main excellente , mais très - probablement impitoyable : or ce serait détruire toutes les espérances fondées sur cette école ; car dans ce cas , il nous faut absolument une main que le sentiment puisse fléchir à son gré. Loin de nous tout homme qui n'est pas né sensible, & que la compassion n'a jamais ému. Mais où trouver un sujet pour qui l'artiste soit pénétré de la plus tendre affection , & sur qui cependant il ose agir avec toute la hardiesse & toute la fermeté possibles ? Certes , un pareil choix mérite bien l'attention la plus réfléchie. Je fais que tous les projets un peu

considérables ont , au premier coup d'œil , un air chimérique & gigantesque , qui ne prévient pas en leur faveur , & qui souvent expose au ridicule celui qui les a formés. Je voudrais que mes lecteurs n'eussent pas contre le mien un préjugé semblable. Je crois conséquemment devoir les assurer , que celui-ci n'a rien qui puisse prêter à la plaisanterie : si même il est quelqu'un qui se permette d'en badiner , la raillerie pourrait bien de son âveu retomber sur lui ; ce qui serait déjà un effet de l'art ou de la science que je me propose d'enseigner.

Si l'on m'objecte que l'espece de chirurgie dont je parle est absolument impraticable , parce qu'on ne trouvera jamais un patient aussi complaisant que je le demande , c'est-à-dire , que l'on puisse traiter avec la hardiesse nécessaire , & pour qui néanmoins on ait une vraie tendresse & tous les ménagemens possibles ; je soutiendrai le contraire , & je dirai , pour le prouver , que ce sujet

existe , & que nous possédons en nous-mêmes celui sur lequel nous pouvons opérer. Pur sophisme , direz-vous ; car quel est l'homme qui pourra se multiplier , jusqu'au point de devenir le sujet sur lequel il s'exerce ? Est-il quelqu'un qui se soit jamais plaisanté de bonne-foi , & qui ait assez sondé les replis de son cœur , pour voir jusqu'à quel point il s'approuvait ou se condamnait dans telle ou telle circonstance ?

Consultez les poètes , ils vous en fourniront une multitude d'exemples. Rien ne se rencontre plus souvent dans la lecture de leurs drames , que cette espece de soliloque. Un héros , ou même un homme d'un mérite ordinaire , commet une action dont il est troublé ; il s'avance seul sur le théâtre ; il examine s'il n'est personne assez près de lui pour l'entendre , & alors il se prend à partie de la maniere la plus vive. On est étonné de la force des objections qu'il se fait , & de voir avec quelle profondeur il enfonce le scalpel

dans cette espece de dissection. Dans l'instant, par la vertu de ce soliloque, le héros devient deux personnes très-distinctes : il est élève & instituteur ; il enseigne & il s'instruit. En vérité, quand je n'aurais que cette raison à alléguer en faveur de nos dramatiques modernes, je les soutiendrais contre tous leurs accusateurs, tant je goûte cette excellente méthode qu'ils nous ont transmise dans toute son énergie. Sans examiner, si une telle pratique répugne à nos mœurs & à notre façon de vivre, je puis assurer qu'elle est très-honnête, qu'elle mérite les plus grands éloges ; & que si elle ne nous est pas familière, nous ne devons épargner, ni soins, ni travaux pour nous la rendre telle.

Irons-nous donc au théâtre, pour nous réformer ? Les poètes vont-ils devenir nos seuls auteurs de morale, & faudra-t-il, lorsque nous éprouverons quelques difficultés en nous même, parler haut comme des comédiens ? Je ne dis pas précisément cela ; quoi-

qu'après tout, je ne verrais pas beaucoup d'inconvéniens à articuler quelques sons pour notre usage, & à raisonner ainsi avec nous-mêmes. Notre conversation serait probablement moins bruyante, & plus instructive dans les sociétés, si de tems en tems nous nous entretenions ainsi à haute voix, pour donner un libre cours à tout ce qui nous passe dans l'esprit. La compagnie est pour notre imagination, qu'elle provoque, ce que les couches chaudes sont pour ces plantes, qu'elles font trop hâter. Le soliloque est un remède de précaution, qui prévient sûrement ces sortes d'inconvéniens.

L'histoire parle d'un peuple, * qui

** Remarque du Traducteur.* J'ai été long-tems à chercher quel était ce peuple : enfin, en lisant l'histoire de l'expédition de Cyrus, plus connue sous le nom de retraite des dix milles, j'ai trouvé que Xenophon, l'auteur favori de Shaftes-

paraît avoir extrêmement redouté les effets de cette surabondance de paroles & de cette bouffissure d'expression, & qui, par conséquent, avait pris les moyens les plus sûrs pour parer à cette maladie. Ces hommes jugeaient notre remède si souverain, que lorsqu'ils se trouvaient seuls, leur usage, fondé sur leurs loix & leur religion, était de parler, de rire, de faire des gestes; enfin, de se comporter comme s'ils

bury, parle d'un peuple qui ressemble beaucoup à celui dont il est ici question. Ce sont les Mœsinéciens *μοεσινεσις*. Voici ce qu'il en dit, *liv. 5, pag. 354, de l'édition Grecque & Latine des Wechels.*

« Ce peuple fut, de toute les nations que l'armée rencontra sur sa route, celui qu'elle trouva le plus barbare & le plus éloigné des mœurs des Grecs. En effet, les hommes y font en public, ce que partout ailleurs on n'ose faire que dans le secret; & lorsqu'il se trouvent seuls, ils agissent comme s'ils étaient en compagnie, ils se parlent à eux-mêmes, rient de leurs propos, dansent de leurs maux, comme ils

eussent été dans l'assemblée la plus nombreuse. En les surprenant dans ces instans de solitude , vous les auriez vus aux prises avec eux-mêmes , se faire des questions , se louer , se blâmer & s'encourager , en s'adressant les expressions les plus recherchées.

Probablement avant cet usage , ce peuple avait été prodigieusement diffus. Une multitude d'orateurs & de moralistes , avaient infecté ce

feraient devant de nombreux spectateurs. »

J'ai traduit ce passage exactement , afin qu'on put juger de la façon dont Shaftesbury applique à son système ce qu'il tire des anciens. Il paraît qu'ici , comme dans quelques autres endroits de ce même traité , ce grand homme oublie le principe si sage qu'il nous donne plus bas ; de ne rien avancer sans l'avoir éprouvé au creuset de la critique intérieure la plus sévère. Il avait sans doute , comme tant d'autres philosophes , le faible de ne voir qu'en beau tout ce qui paraissait avoir quelque rapport à son système favori.

pays : les habitans tombés dans cette maladie , que depuis on a nommée demangeaison d'éloquence , étaient restés dans ce triste état , jusqu'à ce qu'il s'élevât parmi eux un sage législateur , qui reconnaissant l'insuffisance des digues ordinaires pour contenir ce torrent de mots & ce flux de paroles , imaginât ce moyen pour donner issue à une humeur si turbulante , & détruisît ainsi la maladie , en en détournant le cours.

Je sens qu'il est trop de distance entre nos mœurs & cette excellente méthode , pour qu'elle puisse s'établir généralement ; aussi ne recommandé-je que la moindre partie de ce régime à quelques personnes , qui se trouvent dans des circonstances particulières , & sur-tout aux auteurs , encore y mets-je bien des adoucissmens. Je sçais combien il pourrait y avoir de danger pour bien des personnes considérées, de contracter une pareille habitude , & de se risquer à pratiquer cet art sans les plus grandes précautions ;

car il faut avouer que nous ne ressemblons pas tous à ce Romain, qui regrettaient que tout ce qui se passait dans son cœur, ne fut pas aussi visible que ce qu'il faisait dans sa maison, sur laquelle il avait laissé au public autant de vues qu'il lui avait été possible. Le premier précepte, que je donnerais à notre élève, serait donc de se retirer au fond d'un bois, ou plutôt, de monter au sommet d'une haute montagne. Outre l'avantage qu'il aurait d'étendre ses regards aussi loin que la sûreté l'exigerait, il y respirerait un air plus léger, & plus favorable à la transpiration nécessaire à ceux qui sont agités du feu poétique.

* *Scriptorum chorus omnis amat nemus, & fugit urbes.*

Cette pratique a pour elle le suffrage de tous les génies supérieurs. Ils se sont tous représentés dans leurs écrits, comme une espèce d'hommes

* *Horatius, Epist. 2. Liv. 2*

que leurs conversations solitaires , & leur silence dans les assemblées publiques , exposaient souvent au ridicule. Sans parler des philosophes , & des poètes à qui cette pratique était familière , les orateurs mêmes y avaient recours. Il est prouvé que le plus illustre de ces derniers , parcourait à grand pas les bois & les rivages de la mer. C'est dans ces courses , souvent continuées jusqu'à perte d'haleine , qu'il donnait l'effort à son imagination , qu'il apprenait à dompter la fougue de ses pensées , & à fléchir la rudesse de sa voix. Si ces retraites n'ont pas les mêmes attraites pour les autres auteurs , c'est que leur génie n'est pas fait pour les mêmes élans ; ou s'il en est d'aussi heureusement nés , ils ont sans doute des raisons qui les arrêtent. Il faut en effet convenir , qu'il serait bien désagréable aux hommes du monde , d'être surpris dans les especes de convulsions , dont sont ordinairement agités ces enthousiastes. Quant aux philo-

sophes & aux poëtes , on connaît trop leurs usages pour s'en choquer.

* Aut infanit homo, aut versus facit.

Le feu de la composition , & les accès du délire, ont une ressemblance très-frappante. Quant aux auteurs à systême , dont l'imagination se porte toujours sur des objets de spéculation, on les a de tout tems regardés comme une classe de poëtes , qui ne fesaient point usage de mesure , mais qui , dans le particulier , avaient à-peu-près les mêmes habitudes.

** *Murmura cum secum, & rabiosa silentia rodunt.*

Heureusement on leur donne sur cet article , ainsi qu'aux poëtes , une entière liberté. On est réellement si accoutumé à leurs manières étranges , qu'on les regarde comme la suite nécessaire d'une pareille profession. Mais on

* Horatius , *Sat.* 7. *Liv.* 2.

** *Perf. Sat.* 3.

exige

exige des autres auteurs, un extérieur plus conforme aux usages reçus ; on veut qu'ils aient le ton du monde ; ce qui est un vrai malheur pour eux : car communément, lorsque la crainte de la singularité les tire de leurs rêveries , & interrompt leurs méditations , ils deviennent mauvais auteurs , en proportion des talens aimables qu'ils acquièrent. Ce n'est pas qu'il ne s'en trouve qui aient autant de feu que les poètes & les philosophes ; mais comme ils ne peuvent pas le laisser évaporer , & en séparer les parties les plus grossières , il n'est pas étonnant qu'ils ne l'offrent au public , que dans des tourbillons de cendre & de fumée.

On a remarqué que ceux qui se mêlent d'écrire des mémoires , ou de faire des essais , sont les plus sujets à ces sortes de vapeurs. C'est là sans doute , le vrai motif du plaisir , avec lequel ces hommes si aimables s'appesantissent sur toutes les circonstances qui ont quelque rapport à

leurs personnes. Car , n'ayant jamais connu ces entretiens particuliers , & ne s'étant pas assez exercés avec leur génie , pour en avoir essayé toute la force & se l'être rendu familier , ils faisaient cette occasion de le faire , quoique bien à contre - tems , & pratiquent sur le théâtre du monde , un art , qu'ils auraient dû cacher dans la retraite & dans le silence du cabinet. Dans ce cas leur morale aurait pu être utile à eux-mêmes & au public. Ecouterait - on un empyrique , qui parlerait sans cesse de son tempérament , des précautions qu'il emploie pour le conserver , du régime qui lui est plus salutaire ; enfin , qui n'entre-tiendrait ses malades , que du soin qu'il prend de sa santé ? Le proverbe est juste : *Médecin , guéris - toi toi même*. Mais il n'en est pas moins vrai , que le spectacle de l'effet des remèdes qu'il emploie à sa guérison , n'est rien moins qu'amusant. Or un lecteur n'est pas mieux traité , lorsqu'il est obligé d'essuyer tous les retours que fait

sur lui-même un auteur , dont la conduite est précisément alors celle d'un charlatan , qui assemblerait le public pour le voir prendre médecine.

Aussi j'ai toujours regardé, comme très-présomptueux , tout auteur qui présentait au public le détail de ses conversations particulières , sous les noms pompeux de Méditations, de Réflexions , de Pensées secrètes. Le seul titre raisonnable pour ces sortes d'ouvrages , serait celui que leur donnait un certain écrivain , qui avait la bonne-foi de les appeller ses *crudités*. Le malheur de ces auteurs , qui conçoivent avec tant de facilité , mais qui ne peuvent conserver leur fruit jusqu'à son terme , est de ne produire , après des avortemens multipliés , que des monstres. Ils n'en ont pas moins de tendresse pour ces enfans qu'ils ont , si l'on peut s'exprimer ainsi , mis au jour en public. Ils sont si zélés pour le bien général , qu'ils ne pensent jamais pour eux-mêmes , & que dans leurs réflexions , ils n'ont nulle-

ment en vue leur utilité particulière. Ainsi , quoiqu'ils soient fréquemment dans la retraite , ils n'en font pas plus avec eux-mêmes. Le monde est toujours admis en tiers. Ils ne perdent pas un instant de vue leur caractère d'auteur ; & lorsqu'il se présente quelque idée à leur esprit , ils commencent par examiner comment elle ferait , à la suite de tel ou tel morceau , ou s'ils doivent la déposer dans leur porte-feuille , trésor immense de richesses , destinées à être repandues dans le public , qu'ils supposent toujours dans le besoin.

C'est encore bien pis , lorsque ces hommes , qui aspirent si ardemment aux honneurs de la littérature , allient à leurs prétentions l'esprit de dévotion. Leur zèle alors , ne connaît plus de bornes ; ils ont tant de bienveillance , & tant d'amour pour l'humanité , qu'ils se feraient un scrupule de laisser perdre la moindre esquisse de leurs pieux exercices. Quoiqu'ils sachent qu'on soit excédé de ces espèces de

soliloques, ils ne peuvent se résoudre à taire un mot de ce qui se passe dans le saint commerce qu'ils ont établi avec leur ame, à l'aide du dialogue.

On peut les regarder comme une secte de faux mystiques, qui en imposent à eux-mêmes & au public. Ils jettent des regards trop intéressés sur la terre, pour pouvoir s'entretenir sincèrement avec leur ame ou avec le ciel, dans des méditations interrompues sans cesse par les idées de Titres & d'Éditions : & quoique dans le langage ordinaire, on appelle ces productions, sans doute à cause des sujets qu'on y traite, de bons livres, leurs auteurs n'en sont pas plus supportables. En effet, de toutes les *crudités*, il n'en est pas de pires que les pieuses, & de tous les écrivains, les moins soignés sont ceux qui prétendent à la sainteté. Ils dédaignent d'assujettir les vérités qu'ils annoncent, aux règles de critique d'un savoir profane. Ils se croient dispensés d'un examen bien sévère, & méprisent trop le monde

pour imiter le style de ceux qui y donnent le ton. Ce que nous autres ames terrestres regardons comme des attentions nécessaires, est, à ce qu'ils s'imaginent, beaucoup au-dessous d'eux. Ils ne conçoivent pas qu'on puisse commettre d'autres fautes, que ce qu'ils nomment des *péchés*, & ne veulent pas voir, que lorsqu'on pèche contre les loix de la décence & de l'honnêteté, l'on n'en est pas meilleur auteur, quoiqu'on observe celles de la grammaire, de la logique & du bon sens. Ils ne sentent pas que quelque bonne que soit une cause, un écrivain impudent & impérieux, n'a jamais eu le talent de la présenter sous un jour favorable.

*Il doit y avoir
ici une transposi-
tion. De crois
qu'il faut lire :
lors qu'on pèche
contre les loix
de la grammaire,
etc, l'on n'en est
pas meilleur
auteur quoiqu'
on observe celles
de la décence et
de l'honnêteté.*

Ces raisons m'engagent à recommander plus instamment nos entretiens particuliers, à ceux qui ont adopté le genre d'écrire de ces guides spirituels, sur-tout s'ils sont dans le cas de parler fréquemment en public sur de telles matières. Ces harangues multipliées, & toujours décisives,

nuisent beaucoup aux progrès de notre pratique, qui n'est, pour ainsi dire, qu'une discussion continuelle. Car si au lieu de disputer, de critiquer, d'argumenter, on n'exerce son esprit qu'à composer des discours dont les principes soient incontestables, & dont les preuves n'admettent aucun raisonnement, on doit craindre infiniment les suites d'une pareille habitude, qui presque toujours sont des crudités, des réplétions, une irritation extraordinaire, & sur-tout un gonflement d'esprits, qui rend notre régime plus impraticable, à proportion du besoin qu'on en a. Il n'est pas étonnant alors, que des malades, si opposés à l'unique remède qui put réprimer la surabondance de leurs humeurs, & dégager leur imagination des vapeurs qui l'obsèdent, parviennent en peu de tems à l'énorme degré d'absurdité, dans lequel nous les voyons concentrés. *

* *Note du traducteur.* Ceci ne regarde que les prédicans Anglais ; on connaît

Il est encore une classe d'hommes qui m'a toujours frappé , par le peu d'usage qu'elle fait de ce remède souverain. Ce sont ces grands parleurs, qui toujours empressés de se faire écouter , s'emparent à chaque instant de la conversation. Dans le grand nombre , il s'en trouve quelques-uns qui ont un génie vif & de la chaleur dans l'imagination ; mais tous ceux qui se sont appliqués à notre art , ont observé que ces gens , si bruians avec les autres , étaient très-taciturnes avec eux-mêmes , & bien éloignés de cet esprit de discussion , qui fait la base de notre régime secret. Aussi donnent-ils au public plus de fumée que de lumière. Mais lorsque , lassés de l'empire facile qu'ils ont

trop l'esprit d'ordre , de justesse , & de clarté , qui forme le caractère distinctif de nos ministres de la chaire , pour être même tenté de leur faire l'application de cette tirade.

usurpé dans les conversations, ils veulent s'élever au rang d'auteur, leur condition devient bien pire. Leurs agrémens extérieurs ne se communiquent pas à leurs ouvrages; le papier ne transmet point à nos yeux cet air aisé qu'ils savent donner à leurs propos; ils n'ont plus la ressource d'un ton de voix imposant, d'un geste facile pour faire passer une pensée fautive, & pour lier entr'elles des idées disparates. On examine leur travail, on le décompose, on en compare les parties, rien n'échappe à l'œil du lecteur: si ces auteurs n'ont pas exercé sur eux-mêmes la critique la plus sévère, ils ne sont pas à l'abri de celle des autres. Jamais des pensées, qu'on n'aura pas attaquées dans le particulier avec toute la force de son esprit, & vraiment dans le dessein d'en trouver le faible, ne paraîtront correctes au jugement du public. En un mot, la chose du monde la plus difficile, est de penser juste, sans de fréquens retours sur soi-même, &

sans l'heureuse habitude de nos dialogues solitaires.

S E C T I O N I I.

MAIS il est tems de rapprocher notre système de la morale. J'aurais peut-être ici quelque droit de me jeter dans l'érudition , pour faire voir que depuis l'antiquité la plus reculée , les hommes ont cru que dès la première lueur de raison , ou plutôt dès l'instant de leur naissance , ils étaient confiés à un être supérieur , qui ne les abandonnait jamais , & auquel on a donné , dans les différens siècles , les noms de Génie, d'Ange, de Démon. Une pareille opinion , si on pouvait la regarder comme vraie à la lettre , serait très-favorable à l'établissement de notre doctrine. Car il serait alors aisé de prouver , qu'il y aurait de l'impiété , du sacrilège , à fuir la société d'un hôte si respectable , &

à le bannir en quelque sorte de son cœur , en lui refusant ces entretiens secrets , sans lesquels il lui est impossible de devenir notre conseiller & notre guide. Mais il ne serait pas généreux de me servir de pareilles armes. J'ai toujours pensé que l'intention de ces anciens sages , en nous parlant de ce démon familier , était de se servir d'une allégorie , pour nous faire entendre que « nous avons en » nous le sujet sur lequel nous devons » nous exercer ; que c'était sur nous-mêmes qu'il fallait opérer , & que » nous ne pouvions nous flatter d'avoir fait quelques progrès dans » cette pratique , qu'après être parvenus , par le moyen d'une familiarité intime , à doubler , pour » ainsi dire , notre être , & à former en nous deux différens parties. » L'un des deux , selon leur plan , devait , par la supériorité de ses lumières & de sa sagesse , prendre l'ascendant , & guider d'un ton d'autorité l'autre , qui livré à ses sens , &

n'aspirant à rien de noble , était fait pour écouter & pour obéir.

Selon eux , plus ces spéculations étaient profondes , plus cette division était formelle , plus les pas qu'on faisait dans la vertu & dans la sagesse étaient rapides. Ils pensaient que c'était le seul moyen de calmer les mouvemens de son cœur , & d'y établir cette subordination , qui seule pouvait les mettre d'accord avec eux-mêmes , & entretenir la paix intérieure. Ils regardaient ce devoir comme plus essentiel à la piété , que les hommages qu'on rend aux dieux dans leurs temples , & conseillaient à ceux qui s'y présentaient d'y porter , comme le présent le plus agréable à l'Etre suprême ,

* *Compositum jus , fasque animi , sanctosque recessus ,*

Mentis.

C'est ce qu'annonçait l'inscription du fameux temple de Delphes : *Con-*

* *Persius. Sat. 1.*

naissiez-vous vous-même ; c'est-à-dire , divisez-vous , faites de vous deux personnes. Ils étaient persuadés que cette division , lorsqu'elle était complète , portait sur le champ la lumière dans notre ame , & qu'elle y établissait une harmonie inaltérable. Telle était leur confiance dans le soliloque ; il n'y avait que les philosophes & les sages qu'on en crut capables. C'est pour cette raison que ces derniers se vantaient de n'être jamais moins seuls , que lorsqu'ils étaient vis-à-vis d'eux-mêmes. Le méchant , disaient-ils , ne connaît pas ces entretiens : ce n'est pas que sa conscience ne le trouble fréquemment , & ne lui fasse entendre ses cris , mais il ne prend pas assez à cœur ses vrais intérêts , pour laisser germer dans son ame ces sentimens généreux. Il ne se soucie pas de se faire un ami , qui une fois admis dans sa confiance , corrigerait ses erreurs , & mettrait l'ordre le plus exact dans ses affaires.

Nous nous imaginons en général , que rien n'est plus facile que de con-

naître nos intentions , de favoir quel était précisément notre but dans telle occasion , de pouvoir dire au juste à quoi nous aspirions , & quelle fin nous nous proposons dans telle ou telle circonstance. Mais nos pensées s'énoncent si confusément , que la chose la plus difficile du monde , est peut être de les faire expliquer clairement. Notre seule ressource est de les réduire à parler à haute voix ; c'est ce qu'à notre défaut , les philosophes & les moralistes s'offrent de faire pour nous , lorsqu'ils présentent à nos yeux une espèce de miroir parlant , & qu'en nous forçant de répéter les sons qu'ils nous indiquent , ils nous enseignent ainsi , autant qu'il leur est possible , à nous personnifier de la manière la plus complete.

* *Illa sibi introrsum , & sub linguâ immurmurat :*
ô si

Ebullit patrui præclarum funus !

Il regne à présent dans le grand

* *Perfius. Sat. 2.*

monde, un ton d'aifance & de plaisanterie, qui fait passer à un fils de dire à son pere qu'il ait à ne pas vivre si long-tems ; à un mari, de parler de sa seconde femme, devant la premiere. Mais suivons un peu dans la retraite cet homme à la mode, si brave en bonne compagnie. A peine ose-t-il lever le voile agréable dont il enveloppe ses desirs ; jamais il n'osera s'avouer ses desseins, comme il s'y trouverait forcé, si rentrant en lui-même, il commençait par se faire des questions, pour établir cette correspondance & cette familiarité, que nous conseillons ; car s'il pouvait une fois s'y résoudre, telle est, à-peu-près, la façon dont il pourrait procéder : — Allons mon cœur, un peu de sincérité ; puis-je me vanter d'être honnête-homme, d'avoir vraiment quelque mérite ; ou plutôt, n'ai-je que de beaux dehors, & ne suis-je pas au fond un coquin, quoique je paraisse à l'extérieur tendre ami, bon parent, citoien zélé, quoique même

je fasse tout mon possible pour me persuader que je possède réellement ces qualités ? ne serais-je pas charmé de voir une bonne maladie , ou une heureuse chute , me délivrer de toutes les personnes dont la vie se trouve entre moi , & la moindre portion d'héritage ? — Eh pourquoi non , puisqu'il y va de mon intérêt ? — Naurais-je pas de la satisfaction à accélérer cet instant , pour jouir plus promptement , s'il ne dépendait que de moi ? — Sans doute , pourvu que je fusse sûr de l'impunité. — Quel motif retient le plus grand scélérat dans un cas semblable ? — Le même. — Ne suis-je donc pas au fond le même ? — Oui sûrement , le même , un infâme ! mais peut-être plus lâche & moins parfait dans mon genre. — Voilà la route que me trace l'intérêt , voyons un peu celle du sentiment & de l'humanité. — Elle est toute opposée. — Pourquoi donc m'y arrêter ? quelle faiblesse ! pourquoi vouloir ressembler aux autres ? — Mais le mérite , la réputation , l'honneur ,

l'honneur , la postérité , le nom que je porte ! — Vains mots , auxquels on attache des idées plus vaines encore. Je trahis mes véritables intérêts , & pour vouloir n'être méchant qu'à demi , je suis dupe tout-à-fait.

Certes , de quelque façon qu'on affecte de prendre les choses dans la société , il n'est personne qui , vis-à-vis de lui-même , puisse se tenir un pareil langage. Il est facile de soutenir devant le monde la cause du vice , de faire l'apologie de l'extravagance ; mais de paraître à ses yeux fou , insensé , frippon , c'est ce qu'on ne souffrira jamais ; car chacun de nous a une vénération si sincère pour sa personne , lorsqu'il s'agit de se présenter sans aucun déguisement devant cet autre lui-même , qu'il n'est pas de bassesse dont il ne se reconnut volontiers coupable en public , pour s'éviter d'entendre ainsi sa condamnation dans sa propre bouche. Nous pouvons juger , d'après cela , combien il importe à l'avarice , à l'ambition , à

la trahison , & à tous les vices qui s'insinuent par degrés dans notre ame , de prévenir ces entretiens & ces familiarités , qui sont toujours la suite de nos retours sur nous-mêmes. Aussi , l'un des principaux artifices de la bassesse & de la dissolution , ainsi que de la superstition & de l'hypocrisie , est-il de nous tenir éloignés de nous-même , & toujours sur la réserve ; moyen sûr d'écluser la terrible épreuve du soliloque. C'est pour cette raison , que quelques secrets que soient les principes de ces gens si circonspects avec eux-mêmes , quelque spécieuse que soit leur doctrine , leur méthode sera toujours pour elle-même un obstacle aux progrès de la raison & du bon sens.

S'il est quelqu'un de mes lecteurs dont le cœur sensible ait jamais éprouvé l'amour dans toute sa violence , je suis persuadé que mon système n'aura rien de nouveau pour lui. Il se ressouviendra du plaisir avec lequel il a parcouru ces solitudes , si favorables à ses soliloques passionnés ; il se rappellera qu'il a

mille & mille fois adressé des sons plaintifs aux bois & aux rochers , que dans sa douleur il s'en prenait à lui-même de ses malheurs , comme s'il eût vraiment admis la distinction que nous prescrivons , & s'il eût atteint la perfection de notre art. Cependant , quant tout ce que j'ai supposé de cet amant serait exactement vrai, il y a beaucoup d'apparence qu'il n'en serait pas plus près de notre but ; car dans quelque désert que se retire un tel homme , il ne fera jamais vis-à-vis de lui-même. Il en est de lui , comme de l'auteur qui a commencé à faire sa cour au public , & qui s'amuse trop de cette intrigue pour être encore à lui. L'image chérie de sa maîtresse vient se présenter à son esprit , lorsqu'il réfléchit le plus profondément. Il n'est pas une pensée , pas une expression , pas un soupir , qu'il réserve pour lui ; il consacre tout à l'objet de son amour ; dans ses transports , il souhaiterait que celle à qui il desire de plaire , fût présente à tous ses mouvemens , qu'au-

cune de ses actions, quelque indifférente qu'elle fût, n'échappât à ses yeux.

La même raison rend notre art impraticable à ces mystiques qui comptent tant sur leur prétendue sainteté. Au lieu de fixer leurs regards sur eux-mêmes, & de s'attacher à pénétrer le mystère de leur cœur, ils se laissent entraîner par leur imagination à contempler des natures incompréhensibles, dont ils ne peuvent se former aucune idée juste. Leur zèle ne leur présente que des spectres, ils se familiarisent avec un jargon de Modes d'Essence, de Personnes, d'Influence divine, comme un forcier, avec ses différentes formes, & ses ordres d'Esprits & de Démons; aussi pouvons-nous assurer qu'aucun de ces pieux ascétiques, & de ces saints anachorettes, ne se trouve jamais vis-à-vis de lui-même. L'amant, le mystique, le forcier, les seuls qui paraissent pouvoir prétendre à nos entretiens, en sont donc exclus par les raisons les plus fortes : il n'est que l'homme sensé, le sage, le philosophe,

qui puissent y avoir des droits. Cependant , comme de tous les personnages exclus , l'amant est celui pour lequel on s'intéresse le plus , je crois qu'on ne me fera pas mauvais gré de rapporter ici une histoire d'amour. *

Un jeune prince vertueux , d'une ame héroïque , susceptible d'amour & d'amitié , faisait la guerre à un tyran , dont à tous égards il était le plus parfait contraste. Ce héros avait le rare bonheur de se faire autant de conquêtes , par sa clémence & par sa bonté , que par ses armes & ses talens militaires. Charmés de tant de qualités , déjà plusieurs princes , sujets du tyran , s'étaient rangés sous ses étendards. Parmi ceux qui n'avaient pas abandonné l'ennemi , il en était un qui joignait au plus grand mérite tous les agrémens de la personne ; il était uni

* Cette histoire est traduite , ou plutôt imitée de la Ciropédie de Xenophon , liv. 5.

depuis peu à l'une des plus belles princesses du monde , qui avait récompensé son amour de toute sa tendresse. A peine goûtait-il les plaisirs d'une telle union , que la guerre l'avait forcé de se séparer de cette épouse chérie : il l'avait laissé dans un château très-enfoncé dans les terres , & où il la croyait dans la plus grande sûreté ; mais pendant son absence , la place fut emportée par surprise , & la princesse emmenée prisonniere dans le camp de notre héros.

Le vainqueur avait parmi ses principaux officiers, un jeune seigneur, qui, élevé avec ce prince , avait toujours vécu avec lui dans la plus grande familiarité. Ce fut ce favori qu'il chargea de la garde de sa belle prisonniere , en lui recommandant de la traiter avec tous les égards dûs à son mérite & à son rang. Comme c'était ce jeune officier qui l'avait découverte , lorsqu'à la faveur d'un déguisement elle tâchait de se confondre parmi les autres prisonniers , & qu'il

avait aussi appris ses aventures , il entretenait souvent le prince des circonstances de cet événement ; il lui peignait cette beauté dans les larmes ; il lui racontait combien son air noble , & son port majestueux qu'elle s'efforçait en vain de cacher sous les plus vils habits , l'avaient fait distinguer facilement dans la foule des autres captives. Ce jeune seigneur , qui s'était flatté d'exciter par ce récit la curiosité de son maître , fut fort surpris de ce que celui-ci ne témoignait pas le moindre desir de connaître une personne si accomplie ; enfin , après bien d'autres tentatives , également inutiles : « Quoi , seigneur , dit - il à son prince , est - il possible que vous ne soyez pas empressé de voir une beauté qui est au-dessus de tout ce que vous pouvez imaginer ? »

« C'est précisément , lui répondit le prince , ce qui me fait éviter cette entre-vue , car si maintenant que mes affaires me pressent , je consentais à cette première visite , lorsque je la

connaîtrais , je me laisserais engager bien plus facilement à lui en rendre d'autres dans mes instans de loisir , & à force d'en chercher pour avoir le plaisir d'être avec elle , il ne m'en resterait bientôt plus pour mes affaires. Voudriez-vous me persuader , reprit le courtisan , qu'il soit des charmes assez puissans pour forcer la volonté même , & pour faire agir un homme sensé d'une façon qu'il croirait indigne de lui. Penserons-nous avec les Poètes , que l'amour soit un incendiaire , aux flammes duquel il soit impossible de résister ? Un feu réel brûle également tout le monde ; mais cette flamme imaginaire , qu'on dit naître de la beauté , ne consume que ceux qui le veulent bien , & n'a de pouvoir sur nous , qu'autant que nous le permettons. Les liens du sang suffisent pour l'arrêter ; l'usage & les loix lui prescrivent des limites. Sans cela , qu'y aurait-il de plus inutile , & en même tems de plus injuste , que des loix qui interdiraient des actions qu'on est dans l'impossibi-

lité de ne pas faire & qui commanderaient lorsqu'on ne dispose plus de sa volonté ? »

« Expliquez-moi donc , repartit le prince , puisque vous croyez que maîtres de notre cœur nous pouvons contenir nos passions , lors même que nous faisons tout ce qu'il faut pour les irriter , pourquoi , lorsqu'une fois on a pris de l'amour , il est impossible d'y renoncer , quelque raison que l'on ait de le faire ? car certainement vous ne nous donnez pas un empire sur nous-même ; vous avez trop d'exemples de gens , qui , avant d'aimer , comptant beaucoup sur cette liberté , n'en ont pas moins été de vils esclaves de leurs passions , entraînés , à ce qu'ils prétendaient , par un pouvoir invincible , & retenus par des chaînes , plus difficiles à rompre que le fer & le diamant. »

« En effet , reprit le courtisan , j'ai souvent entendu plaindre ces malheureux , qui , à les en croire , sont des victimes dévouées aux coups qui les

accablent ; ils répètent sans cesse , que la vie leur est à charge ; mais quoiqu'il n'y ait rien de si aisé que de s'en défaire , lorsqu'elle embarrasse , on n'en voit aucun prendre ce parti. C'est sans doute , d'après ces principes de fatalité inévitable , que sans respecter les droits les plus sacrés , ils se permettent leurs intrigues criminelles : mais aussi la loi ne les ménage pas , & les traite avec autant de rigueur , que le scélérat qui s'empare du bien de son voisin. Vous-même , seigneur , vous ne pardonnez jamais de pareils attentats ; ainsi , vous êtes bien persuadé que lorsqu'on se laisse aller à de tels excès , on accuse l'amour des crimes que la débauche fait commettre. Ce n'est donc pas à la beauté qu'il faut s'en prendre ; elle n'a rien en elle-même qui puisse porter un honnête-homme à l'oubli de son devoir : il peut & l'admirer & l'aimer ; mais il ne formera sur elle aucun dessein que l'honneur le plus rigide ne puisse avouer. Comment se peut-il faire alors , que

quelqu'un aussi vertueux que vous , craigne les suites d'une pareille liaison ? J'ai vu la princesse , sans éprouver en moi aucun changement : je jouis à chaque instant de sa conversation ; je l'admire plus qu'on ne peut l'imaginer , & cependant je suis toujours le même , toujours ferme dans mon devoir , toujours disposé à exécuter les ordres dont il vous plaira de me charger. »

« J'en suis charmé , répartit le prince , je n'en attendais pas moins de vous ; conservez ces sentimens , & répondez à ma confiance par les plus grands soins pour ma prisonniere ; car je prévois que dans la suite cette belle captive pourra nous être très-utile. »

Alors le jeune confident se retira pour exécuter sa commission ; il s'en acquitta même avec tant de soin , que la princesse paraissait être obéie aussi exactement , & servie avec autant de splendeur que si elle eût joui de toute sa fortune dans le palais de ses peres. Il reconnut à cette aimable femme les

plus excellentes qualités , mais surtout , une qui l'emportait sur toutes les autres , sur sa beauté même ; c'était une générosité de cœur , qui ne connaissait point de bornes. Bientôt le seul desir qu'elle eut , fut de témoigner à ce jeune homme combien elle était reconnaissante de ses attentions & de la part qu'il prenait à ses malheurs. il s'en apperçut promptement ; elle saisissait toutes les occasions de lui montrer combien elle s'intéressait à ce qui le regardait ; elle eut même tant de soin de lui dans une maladie qui lui survint , qu'il sembla devoir son rétablissement à sa tendre amitié.

Des commencemens aussi heureux conduisirent , comme on peut se l'imaginer , insensiblement , & par une pente bien naturelle , ce jeune homme à l'amour le plus violent : d'abord il ne tenta pas même de s'en ouvrir à la princesse , à peine osait-il se l'avouer à lui-même ; mais peu après il s'enhardit. Elle reçut sa déclaration avec un trouble & une inquiétude réelle ,

& lui dit, comme à un ami, tout ce qu'elle crut capable de le détourner d'une entreprise aussi extravagante; mais voyant que tous ses efforts étaient inutiles, & qu'elle avait même à craindre la violence, elle eut recours au prince, & le fit prier, par un domestique affidé, de la garantir de cette insulte. Ce message affecta sensiblement le prince, qui sur le champ donna ordre à l'un de ses ministres de suivre le domestique, & de dire au jeune seigneur qu'il ne devait pas tâcher de satisfaire sa passion par des moyens violens, puisqu'il en était de plus honnêtes, qu'il était le maître d'employer.

Ce ministre, qui n'aimait pas le favori, lui rendit l'ordre du prince de la façon la plus dure; il lui fit publiquement les plus sanglans reproches, & le qualifia de traître, qui avait déshonoré, autant qu'il était en lui, son prince & sa patrie, par l'action la plus indigne & l'abus le plus infâme du dépôt qu'on

lui avait confié. Un pareil traitement lui fit croire qu'il n'y avait plus de grace pour lui ; cette idée le plongea dans la plus noire mélancolie ; il ne s'occupait plus que du sort qu'il se croyait destiné à subir, & que sa conscience lui reprochait de n'avoir que trop mérité.

Il était dans cet état affreux , lorsque son maître lui fit annoncer qu'il voulait l'entretenir en particulier. Il serait difficile de peindre sa confusion lorsqu'il se présenta devant le prince , qui lui parla ainsi : « Je vois bien , mon ami , que je suis devenu bien redoutable pour vous , puisque vous ne pouvez m'envisager sans honte & sans craindre mon ressentiment ; mais désormais , ayez meilleure opinion & de vous & de moi ; je sçais combien vous avez souffert dans cette cruelle circonstance , je connais l'amour , & ce n'est qu'enfuyant la beauté que j'ai pu m'y soustraire. C'est moi seul que vous devez accuser ; j'ai trop compté sur vos forces lorsque je

vous ai exposé à un adversaire aussi redoutable. J'exigeais quelque chose d'impossible , & tout autre à votre place n'eut pas résisté si long-tems. »

« Généreux prince , lui répondit le courtisan , vous me donnez une nouvelle preuve de cette bonté , qui vous est naturelle. Vous êtes sensible , vous sçavez excuser les faiblesses de l'humanité , mais les autres hommes ne pensent pas aussi noblement ; ils me reprocheront ma faute , ils ne pardonneront pas à mon repentir : mes meilleurs amis sont indignés contre moi ; le mépris & la haine me suivront par-tout où je serai connu , & la moindre peine que je puisse m'infliger est de me bannir pour jamais de votre présence. »

« Pour jamais , répartit le prince , ne prenez pas ce parti , rapportez-vous-en à moi ; il vous suffira de vous éloigner pour quelque tems , & je prendrai des mesures si justes , que dans peu vous pourrez reparaitre ; vos ennemis mêmes applaudiront à votre

retour , lorsqu'ils verront les services importans que vous leur aurez rendus, ainsi qu'à moi. »

Ces paroles suffirent pour faire renaître l'espoir dans le cœur du jeune homme ; il était transporté de joie , en pensant qu'au moins ses malheurs pourraient être utiles à son prince. Il se prêta , avec le plus grand plaisir , à tous les arrangemens que celui-ci voulait bien prendre en sa faveur , & ne fit voir que de l'empressement pour son départ & pour exécuter les ordres dont on le chargerait. « Mais cette charmante princesse , lui dit le Prince , pouvez-vous si promptement vous résoudre à la quitter ? »

« Seigneur, répondit-il, je suis maintenant convaincu qu'il est en nous deux ames , très-distinctement séparées. C'est l'amour , ce terrible sophiste , qui m'a donné cette leçon à mes dépens ; car il n'est pas possible de croire qu'avec une seule & même ame , nous soyons tout à la fois bons & méchans , passionnés pour la vertu
&

& entraînés par le vice ; enfin , en proie aux desirs les plus opposés. Non , sûrement ; il en est deux , & lorsque la bonne est écoutée , nos actions sont honnêtes ; mais lorsque la mauvaise prend l'ascendant , il n'est pas de bassesses dont nous ne soyons capables. Je ne l'ai que trop éprouvé ; dernièrement , c'était la mauvaise qui me dominait ; mais aujourd'hui , par vos secours , la bonne l'emporte ; je sens en moi un nouvel être , je n'ai plus les mêmes idées , la même raison , la même volonté. »

On voit , par cet exemple , jusqu'à quel point un amant , entièrement abandonné à lui-même , s'approche de ce premier principe de la philosophie , & conçoit notre système de deux personnes dans le même individu. Je ne prétends pourtant pas , que notre courtisan put de lui-même former cette distinction avec toute la justesse que notre art enseigne ; car alors , il eut bien sçu rappeler sa vertu sans les secours de son prince. Cependant

il fut assez sage pour conclure , d'après son aventure , que ce qu'il appelait indépendance & liberté n'étaient que des mots vuides de sens , & que les résolutions les plus fermes , n'étaient qu'une cire exposée à un feu violent ; car quelque libre que soit la volonté , le caprice & la fantaisie s'en rendent les maîtres , & quelques libres que nous supposions ceux-ci , nous serons forcés de convenir qu'ils changent eux-mêmes très-fréquemment sans notre aveu , sans nous exposer leurs motifs , sans même que nous puissions les pénétrer. Si c'est l'opinion qui cause toutes ces variations , & qui gouverne tout , elle n'est pas plus à l'abri de l'inconstance ; car , autant que j'ai pu l'observer , on se sert dans le monde des termes d'opinion & de fantaisie , pour exprimer à peu près les mêmes idées ; conséquemment si nous n'établissons au dedans de nous un juge sévère , qui se fasse rendre un compte exact de ces différentes opinions , & qui entrant dans les plus petits détails de nos fantai-

fies , ne les prenne à l'instant de leur naissance , & n'arrête sur le champ leur progrès, il nous est aussi impossible de persister un seul jour dans le même sentiment , qu'à un arbre de conserver pendant tout un été la même forme , sans le soin du jardinier , qui , à l'aide de la serpe & du ciseau , réprime le luxe de ses branches.

Quelque terrible que nous paraisse le tribunal de l'inquisition , nous devons en ériger un aussi formidable en nous-mêmes , si nous voulons parvenir à cette uniformité d'opinion , absolument nécessaire pour n'avoir qu'une volonté & ne pas former les desseins les plus contraires dans l'intervalle le plus court. On regardera peut-être une pareille philosophie , comme une persécution continuelle. Rien ne répugne plus au commun des hommes , qu'un juge suprême en matière d'inclination & de goût. Il faudrait se résoudre à sacrifier tous ses caprices , à renoncer à ses plaisirs ; l'humeur la

plus douce aura bien de la peine à reconnaître un semblable tribunal , & sûrement l'esprit dans ses écarts , se révoltera contre ses décrets. Outre cela , ce ton de maître vis-à-vis de nous-même , aura l'air d'une pédanterie perpétuelle. N'est-il pas ridicule de traiter avec tant de rigueur son imagination , & de faire sans cesse la fonction d'un grave instituteur , pour ramener à la raison une multitude de caprices enfantins , de desirs , de goûts , qui ne cherchent qu'à nous agacer , & avec lesquels il faut , pour ainsi dire , avoir sans cesse la verge à la main ?

Nous espérons cependant , qu'avec notre méthode , & les secours qu'on peut tirer du grand secret que nous nous sommes proposés de révéler , on ne trouvera pas , au bout d'un certain tems , autant de désagrément dans l'exercice de cet empire sévère , qu'on se l'était d'abord imaginé. Nous comptons aussi que les avantages immenses qu'un instant de réflexion fera

découvrir dans cette pratique, seront un motif bien puissant, pour faire passer nos lecteurs sur quelques difficultés, qui dans les commencemens en sont inséparables. Il s'agit, en effet, d'acquérir une volonté à foi, de se former des principes qu'on soit toujours sûr de retrouver dans l'occasion, sur lesquels on puisse régler ses démarches & la façon de penser; enfin, de pouvoir se promettre d'être dans ses opinions, dans ses desirs, dans ses goûts, le même aujourd'hui qu'hier, & demain qu'aujourd'hui.

Ceci paraîtra bien extraordinaire à ceux qui ont fait une étude de la nature humaine, & qui ont considéré les progrès, les variations, les contrastes des desirs & de l'humeur : Le desir est le frère aîné du bon sens, & comme beaucoup plus vigoureux, il l'emporte dans toute les contestations qu'ils ont ensemble. Quant à la volonté qu'on nous vante tant, je crois qu'on peut la comparer assez justement à un sabot, dont chacun de ces deux frè-

res s'efforce de se rendre maître à coups de fouets , & dont la course est par conséquent bien mal dirigée , jusqu'à ce que le plus jeune , au lieu d'appliquer de tems en tems au sabot quelques coups assez inutiles , prenne le parti de l'abandonner & d'en venir aux mains avec son aîné. Alors la scène change bien , car celui-ci redoutant les coups dont il est menacé , devient , tout-à-coup docile , & laisse à son frère le champ aussi libre qu'il peut le desirer.

Tels sont les principes de notre spécifique ; cette espèce de lutte philosophique , commence lorsque l'esprit se reployant sur lui-même , personifie ses passions , & donnant à chacune le langage & le caractère qui lui sont propres , entre avec elles dans une conversation familière , & les traite sans le moindre égard ; par ce moyen , il se forme sur le champ dans l'ame deux partis qui la divisent ; car l'imagination & les passions voyant

qu'on agit sérieusement, sont forcées de se décider promptement, & de réunir toute leur force pour soutenir l'attaque. Celles qui sont du parti du frère aîné, savent s'insinuer avec toute l'adresse possible : des mouvemens de tête, des gestes indécis, sont les seules expressions dont elles fassent usage. Par ce langage muet, elles dissimulent une partie de leurs intentions ; & comme nos politiques modernes, passent pour profondément sensées, & savent donner à leurs demandes les prétextes les plus plausibles, & présenter leurs projets sous un jour favorable. Mais l'illusion cesse tout-à-coup, lorsqu'elles se trouvent vis-à-vis d'un antagoniste, qui par la franchise de ses procédés, & la simplicité de ses questions, les force de s'expliquer sans détour, & leur prouve en face, qu'elles sont des sophistes, qui par une vile imposture, se prétendent du parti de la raison & du bon sens, qualités avec lesquelles elles n'ont jamais eu rien de commun.

Il ne s'agit plus maintenant que d'instruire le commun des hommes, de la manière dont ils doivent procéder à cet examen critique. Mais il n'en est pas à qui ces secours soient plus nécessaires qu'aux auteurs, ce sera par eux que je commencerai. Il leur importe infiniment plus qu'à tous les autres de s'étudier assez, pour apprécier au juste, d'après ce qu'ils éprouvent en eux-même, la force & la faiblesse de l'esprit humain; car sans cette connaissance, les jugemens de l'Historien porteront à faux, le Politique n'aura que des vues bornées, & ne formera que des projets chimériques. Enfin, quelque abondamment que la tête du Poëte soit remplie de fictions, il ne sçaura jamais se rendre intéressant. Celui qui veut traiter avec succès des différens caractères, doit auparavant avoir bien approfondi le sien, sans quoi il peut être sûr de ne jamais démêler celui des autres. L'on n'est vraiment utile au public dans cette carrière, que lorsqu'on jouit déjà du

fruit de ses travaux; c'est dans ce sens que l'on peut dire avec justesse que, *sagesse, comme charité bien ordonnée, commence par soi-même*. Je le répète, il est absolument impossible de juger du caractère des autres, d'apprécier leurs humeurs, leurs caprices, leurs passions, leur manière de voir, sans avoir long-tems considéré toutes ces choses en soi-même, & sans s'être rendu le compte le plus exact de tous leurs effets; mais aussi, avec un peu d'usage de cette pratique familière, on est sûr de faire les plus grandes découvertes.

* Tecum habita, & noris quàm sit tibi curta supellex.

S E C T I O N I I I.

IL suffit d'observer les mouvemens du corps humain, & les graces dont ils sont susceptibles, pour s'appercevoir de la différence prodigieuse qu'il

* Persius, Sat. 4.

y a à cet égard , entre les personnes qui ont abandonné à la nature le soin de les former , & celles qui par la réflexion & les secours de l'art ont sçu saisir ceux qu'une longue expérience a fait regarder comme les plus aisés & les plus agréables. On peut mettre dans la première classe , ces bons payfans , élevés loin des sociétés nombreuses , & les artisans , qui font la dernière portion du peuple des villes & des endroits dans lesquels on trouve un grand nombre d'hommes réunis. Comme leur indigence les force à s'employer continuellement à un travail vil , ils n'ont ni le loisir ni les moyens de se former sur de bons modèles. Il en est pourtant dans cet état , que la nature a tellement favorisés , que malgré la simplicité , ou plutôt , la grossièreté de leur éducation , on remarque dans leur air quelque chose de gracieux & de naturel ; comme parmi ceux qu'on a élevés avec le plus de soin , il s'en trouve aussi qui appliquant mal les leçons qu'ils ont reçues ,

croient que le ton naturel consiste dans un maintien recherché, dans des manières affectées, & par conséquent, s'en éloignent infiniment plus que tous les autres. Cependant, il faut convenir qu'on ne trouve cette élégance dans toute sa perfection, que chez les personnes dont l'éducation a été soignée; & même si dans le nombre de ces hommes, il en est quelques-uns qui se fassent distinguer à leur avantage, on observe que ce sont ceux qui dans la plus tendre jeunesse ont été formés dans tous leurs exercices par les meilleurs maîtres.

Eh bien ! ce que les maîtres & leurs leçons peuvent être pour un jeune-homme de distinction, la philosophie & les philosophes le sont pour les auteurs. Les hommes répandus, & les gens de lettres, sont précisément dans le même cas, pour deux objets bien différens. Les premiers, en se livrant à la bonne compagnie, acquièrent par la seule force de

l'exemple , un air honnête , & une contenance aisée, qui les mettent en état de soutenir le personnage d'un homme de qualité. Mais lorsqu'il se présente quelque occasion extraordinaire , lorsque dans une assemblée publique il faut déployer ses talens pour les exercices agréables , on distingue facilement ceux qui ont pris de bons principes sous d'habiles maîtres, de ceux qui se sont contentés d'imiter , & qui n'ont eu d'autres principes que le hazard & une longue habitude. Rien de si aisé que d'appliquer tout ceci aux auteurs ; ils sont aussi intéressés à connaître les mouvemens de l'esprit & les forces qu'il peut opposer aux secousses des passions , que nos jeunes élèves à étudier les divers mouvemens du corps en général , & de chaque membre en particulier.

* *Scribenti rectè , sapere est & principium & fons ,
Rem tibi socraticæ poterunt ostendere chartæ.*

* *Horatius.* Art poétique.

On conçoit facilement qu'il ne faut ni une érudition bien profonde , ni beaucoup de philosophie à un homme à bonnes fortunes , pour écrire très-joliment à une femme. Un ministre , sans tout cela , tourne fort bien un compliment au favori dont il peut avoir besoin ; mais quoique ces hom-

Note de l'Auteur. Voici ce que le dissolu Petrone dit sur le même sujet :

Artis severæ si quis amat effectus ,
Menrem que magnis applicat ; prius more
Frugalitatis lege polleat exactâ ;
Nec curet alto regiam trucem vultu.

. Neve plausor in scæna ,
Sedeat redemptus , Histrionæ addictus.

.
Mox & Socratico plenus grege mutet habenas
Liber , & ingentis quatiat Demosthenis arma.

.
His animum succinge bonis , sic flumine largo
Plenus pierio defundes pectore verba.

mes soient faits pour donner le ton dans toute autre circonstance. Leur suffrage n'est d'aucun poids dans la république des lettres : on ne suppose pas qu'ils veuillent écrire pour la postérité ; leurs ouvrages ne sont pas travaillés de façon à y parvenir, ou à leur donner un rang distingué parmi ceux qui y prétendent. Certainement , si leur ambition était de briller dans cette carrière, ils s'y présenteraient différamment. Lorsqu'on veut paraître avec avantage dans les joutes publiques , il ne suffit pas d'avoir une armure brillante & un coursier vigoureux , il faut s'être exercé pendant un tems considérable , il faut , comme un parfait chevalier , avoir un long usage des armes , savoir manier la lance , & être en état de diriger tous les mouvemens de son cheval. Un coursier généreux ne rend pas meilleur écuyer celui qui le monte ; des membres robustes & souples n'apprennent ni à danser, ni à faire des tours de force. Il en est de même du génie

& de la facilité ; avec ces deux qualités seules ; un auteur n'excellera jamais , soit dans la poésie , soit dans les autres genres de littérature. L'art d'écrire , comme le dit notre poète philosophe , est fondé sur le bon sens & sur les connaissances , non pas toutefois sur ces connaissances faibles que l'on peut puiser dans la lecture d'une foule d'auteurs , ou acquérir par l'usage du monde , mais sur celles qui viennent des règles secrètes , dont la philosophie seule peut nous instruire.

Les écrits philosophiques auxquels ce grand maître nous renvoie dans son art poétique , étaient une espèce de poésie , qui tenait beaucoup des mimes ou des pièces à personnages qui parurent dans les premiers tems , lorsque la philosophie n'était pas encore en vogue , & que l'art dramatique , à peine ébauché , était bien loin de la perfection à laquelle il devait être porté. Outre la force du style , & l'harmonie du nombre , on trouvait dans ces pièces l'action du

poëme épique , & les caractères soutenus , qui sont l'essence du dramatique. C'était ou de vrais dialogues , ou le récit d'une conversation , dans laquelle les interlocuteurs ne s'écartaient jamais du caractère qu'on était convenu de leur donner. Leur manière , leur tour d'esprit , s'y rapportaient dans la plus exacte vraisemblance poétique. On y reconnaissait leur tempérament , leur façon de voir les choses ; ces pièces traitaient principalement de la science des mœurs , & par conséquent , devaient représenter fidèlement le caractère & la manière des interlocuteurs ; elles faisaient plus , elles animaient ces tableaux , elles peignaient aux yeux l'action , les traits de celui qui parlait , & par cette ingénieuse méthode , non-seulement elles nous font connaître les autres , mais elles ont encore le mérite bien plus grand , de nous apprendre à nous connaître nous-mêmes.

Le héros philosophique de ces espèces de drames , celui dont ils portaient

raient le nom, & dont ils étaient faits pour rendre le génie & la manière, était en lui-même un caractère irrépréhensible, mais qui de tems en tems s'enveloppaît de tant de voiles divers, que sans l'attention la plus suivie, on était exposé à le prendre pour tout autre que ce qu'il était réellement. Il opérait ce prestige, par le moyen d'une ironie extrêmement subtile, qui lui était particulière, & à l'aide de laquelle il traitait en même tems les choses les plus sublimes, celles qui sont le plus à la portée de tout le monde, & savait les rendre intelligibles l'une par l'autre. Dans ces écrits, on trouvait réunis tous les genres; l'héroïque & le simple, le tragique & le comique: mais il n'y avait que le premier acteur qui se dérobât sous ces voiles & sous ces ombres; ceux du second rang, c'est-à-dire, tous les autres faisaient au vrai, & de la manière la plus distincte, le tableau de la nature humaine. On se reconnaissait dans ces dialogues, ainsi que dans la glace la plus

fidelle ; on y appercevait ses traits réfléchis jusqu'aux moindres détails , & rendus sensibles à la vue , quelque perçante ou quelque bornée qu'elle fût. Au premier coup-d'œil on y découvrait tout le jeu de son cœur ; ces miroirs magiques avaient encore un effet plus extraordinaire. 'Lorsque pendant long-tems on en avait fait un usage assidu , l'on contractait une habitude spéculative , qui était pour celui qui l'avait acquise , une espèce de miroir portatif , dont il pouvait se servir à tout instant. La propriété de ce miroir était de présenter deux figures ; l'une , de ce génie supérieur , fait pour guider & commander , dont nous avons parlé plus haut ; l'autre , de cette créature farouche , opiniâtre , indomptée , enfin , parfaitement ressemblante à celle que formerait de nous , l'instinct de la nature , si nous nous abandonnions à tous ses mouvemens. Une fois en possession de cette précieuse glace , quelque cho-

se que nous fassions', dans quelques circonstances que nous nous trouvions, nous distinguerions toujours en nous deux Etres, par la vertu de sa double réflexion; au moyen de cette méthode dramatique, l'étude que nous devons faire de nous-mêmes, serait suivie du succès le plus complet.

Il n'est pas étonnant que dans leurs tems, les premiers poètes aient été dans une si haute réputation de sagesse, puisqu'ils étaient ainsi versés dans l'art du dialogue, & que cette méthode instructive leur était familière, avant même que les philosophes l'eussent adoptée. Leurs Mimes, ou Caractères, étaient reçus avec autant de plaisir que leurs poèmes les plus réguliers; & peut-être ceux-ci ne doivent-ils qu'aux premiers le point de perfection où ils ont été portés. Alors on définissait la poésie, l'imitation des choses, mais sur-tout, des hommes & des mœurs. Elle était pour le grand & le sublime, ce que la bouffon-

nerie est pour le genre le plus bas. C'est principalement dans la partie imitative, que le grand *Mimographe** le prince, & le pere de tous les poëtes, a une supériorité si décidée. Ses caractères sont d'une vérité, à laquelle aucun des grands maîtres qui lui ont succédé n'ont pu atteindre. Les ouvrages si pleins d'action, qu'il nous a laissés, ne sont au fond qu'un heureux enchaînement de dialogues, sur une catastro-

* J'ai cru devoir traduire le passage d'Aristote, que l'auteur Anglais cite en note, pour appuyer son sentiment.

» A toutes les louanges que mérite Homere, on peut ajouter qu'il est le seul poëte qui ait vraiment connu son art à fond. Il faut que le poëte dise très-peu de chose de lui-même, car alors il ne serait plus imitateur, tous les autres se mêlent continuellement à l'action, & par conséquent n'imitent rien, ou presque rien. »

Aristote. Poétique. Chap. 24, vers le milieu.

phé ou sur un évènement remarquables; il ne décrit ni vertus ni talens, il ne fait ni censure ni éloge, il ne donne point tel ou tel caractère; il présente toujours à nos yeux ses acteurs; ce sont eux qui se font voir tels qu'ils sont; ce sont eux qui parlent toujours d'une manière qui les distingue en tout de tous les autres, & qui les fait continuellement ressembler à eux-mêmes. Des caractères aussi variés & aussi soutenus que ceux qu'il a imaginés, & mêlés les uns avec les autres dans toutes les parties de son poëme, donnent infiniment plus d'instruction que toutes les réflexions & toute la morale possibles. Ce poëte, loin de prendre un ton de maître, & de se donner des airs de sagesse, ne se laisse presque pas appercevoir dans toute l'étendue de son poëme. Telle est la vraie supériorité; les tableaux de ce maître n'ont pas besoin d'inscription pour mettre au fait de ce qu'ils représentent. Quelques mots échappés à ses personnages, souvent dans les

occasions les moins importantes, suffisent pour nous faire connaître leurs mœurs, & leur imprimer un caractère à jamais distinctif. Il sçait que le doigt qu'il laisse appercevoir, présentera à l'imagination la taille & les proportions du corps entier; il ne lui en faut pas plus pour donner la vie & l'action à ses acteurs. Aussi, après lui, ne resta-t-il plus à la tragédie qu'à dresser un théâtre, à distribuer ses personnages & ses dialogues en scènes, à les faire tous tendre, ainsi que ce premier poëte, à une action ou à un événement principal; enfin, à se conformer pour le tems & le lieu à ce qu'exige un vrai spectacle. On le regarde aussi comme l'inventeur de la comédie, * qui tire son origine des parodies ou de pièces burlesques, dont il a donné le modèle dans plusieurs endroits de ses poë-

* Non-seulement par le *Margites*, mais encore par plusieurs morceaux de l'*Illiade*, & sur-tout de l'*Odissee*.

mes , où l'ironie , mêlée avec le sublime , semble se cacher sous ce dernier ; essai des plus hardi , & qui demandait , pour être porté à sa perfection , la main sûre du philosophe dont nous avons tracé le caractère , en parlant du dialogue.

Avec ces notions , nous pouvons nous former une idée de cette ressemblance frappante , que les anciens ont remarquée si fréquemment entre le prince des poètes & le divin philosophe , qui , selon eux , sçut s'égaliser à lui , & qui , ainsi que ses contemporains de la même école , donna la forme du dialogue à tous ses ouvrages. Elles peuvent aussi servir à nous faire concevoir , pourquoi l'étude de ce genre paraissait autrefois si essentielle aux auteurs , & pourquoi il était regardé comme le plus difficile , quoiqu'au premier aspect on le regarde comme le plus aisé.

D'abord j'étais étonné qu'une manière dont les anciens se sont servi avec tant de succès , pour traiter fa-

milièrement un si grand nombre de sujets , fut tombée dans un tel discredit parmi nous autres modernes ; mais bientôt je m'apperçus qu'outre la difficulté qui lui est particulière, & le reflet qu'elle jette, comme nous l'avons observé sur celui qui la met en usage , elle devient encore une glace immense, dans laquelle tous les hommes sont forcés de se voir tels qu'ils sont.

Mais, me direz-vous, si cela est ainsi, son effet n'en doit être que plus agréable & plus piquant. . . Oui sûrement , si nous pouvions soutenir sans en être choqués, la vue de ce que nous sommes réellement . . . Pourquoi en serions nous plus choqués que les anciens ? . . Ils pouvaient avoir des raisons qui nous manquent pour soutenir la fidelle représentation de leurs traits. . . . Eh pourquoi ne les aurions-nous pas , ainsi qu'eux , ces raisons ? qui peut nous effrayer ? Ne sommes-nous pas au moins aussi beaux à nos yeux , qu'ils l'étaient aux leurs ? . . . Peut-être

que non, comme nous le verrons lorsque nous aurons considéré attentivement combien la vertu réflexive de cette manière d'écrire est puissante, & combien elle s'éloigne de cette complaisance, aujourd'hui tant à la mode, avec laquelle un auteur, au lieu de caractères vrais & naturels, nous offre toujours le sien, qu'il compose avec tout l'art possible, pour captiver sa bienveillance de ses lecteurs, par toute la condescendance & tous les soins dont il est capable.

Un auteur qui écrit en son nom, a l'avantage d'être, & qui il lui plaît, & tout ce qu'il lui plaît. Il n'est point spécialement un tel homme, il n'a point un caractère essentiellement déterminé, mais il se conforme dans toutes les occasions aux caprices de son lecteur, que selon l'usage il ne cesse de caresser & de flatter. Il semble que ce soit une espèce de commerce entre ces deux personnages; l'auteur, ainsi qu'un amant qui écrit à sa maîtresse, a le privilège de parler continuelle-

ment de lui , de se parer , de s'orner pour faire sa cour avec succès , & gagner le cœur dont il veut se rendre le maître. Telle est la coquetterie de nos auteurs modernes ; leurs épîtres dédicatoires, leurs préfaces, leurs discours au lecteur , sont autant d'airs qu'ils se donnent pour attirer sur leur personne l'attention qui n'est dûe qu'à leur ouvrage. On voit qu'ils veulent moins nous faire remarquer ce qu'ils disent , que ce qu'ils sont , & que leur dessein est de nous instruire du rang qu'ils tiennent dans le monde , ou de celui qu'ils espèrent y acquérir.

Telle est l'affectation des écrivains d'une nation voisine , * sur-tout dans

* *Note du traducteur.* Il paraît que ce reproche tombe sur nous. Shaftesbury se venge ici d'avance de la préférence que son goût épuré par la lecture des auteurs Grecs , le force de donner dans la suite de ce Traité , à notre nation sur la sienne , pour quelques ouvrages , & sur-tout pour

ce qu'ils appellent leurs Mémoires, Essais sur la politique, Ouvrages philosophiques & critiques, Commentaires sur les auteurs anciens & modernes; tout est devenu Mémoires chez eux. On remarque aussi que presque tous les écrits de ce siècle tendent à cette forme. Les anciens en agissaient bien autrement, lorsque dans leurs vrais Mémoires ils traitaient de choses qui les concernaient, ils parlaient toujours d'eux-mêmes à la troisième personne, sans jamais s'adresser au lecteur. Chez eux, il ne fut jamais question de toutes ces petites déférences, ni de ce commerce de flatterie, qui s'établit aujourd'hui entre l'auteur & le lecteur.

Le dialogue était à cet égard dans un cas encore plus favorable. L'auteur disparaît totalement, & comme

ceux du genre dramatique. Il faut convenir qu'il a beau jeu, lorsqu'il attaque nos auteurs sur leurs prétentions & leur vanité,

il ne peut jamais y solliciter le lecteur , celui - ci n'incline pour personne. Ainsi , les deux partis intéressés disparaissent à la fois , la scène s'ouvre d'elle-même , comme par hasard , on vous laisse juger froidement & avec indifférence , non-seulement les choses qu'on y débite , mais aussi le caractère , le génie , l'élocution , la manière de ceux qui les débitent. Il ne suffit pas que chaque auteur dise à son tour des choses justes & sensées , il faut qu'il laisse voir de quel fond il les a tirées , qu'il indique quels sont ses principes & les sources de ses connaissances , enfin , qu'on reconnaisse quel est le genre ou l'espèce d'esprit qu'il possède ; car ici , l'esprit doit avoir des traits qui le caractérisent , & doit être tel ou tel esprit , comme nous disons telle ou telle figure , puisque la nature a établi entre les esprits & les caractères , des différences aussi marquées qu'entre les figures. Un peintre qui se vante de tirer au naturel , ne satisfait pas , en traçant sur la toile , des figures

humaines ; on exige de lui que ces portraits ressembtent à ceux qu'on lui a désignés.

De plus, comme l'Artiste qui veut représenter les batailles des Chrétiens, des Turcs, des Indiens, ou quelques autres actions de ces peuples, doit non-seulement dessiner les différentes figures dans la proportion qui leur convient, mais aussi ; donner à chacune d'elles le ton particulier de sa nation, & suivre avec exactitude pour les armes & les habits, les différens costumes ; ainsi, l'écrivain moderne, qui se hazarde de faire paraître ses contemporains sur la scène du dialogue, doit les y introduire avec leurs manières, leur génie, leurs mœurs, leur façon de s'exprimer ; tel est du moins le moyen de présenter à nos yeux cette glace, dont j'ai décrit les effets.

Supposons, par exemple, un dialogue composé d'après la manière des anciens. Un philosophe pauvre, d'une figure peu avantageuse, aborde un des plus puissans, des plus beaux, des plus

fastueux Lords de ce royaume, pendant que ce dernier s'avance à pas lents vers un temple. . . . Vous allez, lui dit-il, en l'appellant simplement par son nom, faire vos prières dans ce temple Tel est effectivement mon dessein A votre air inquiet, on croirait votre esprit dans l'incertitude. . . . Je ne vois pourtant rien dans cette action qui puisse le troubler. . . . Peut-être n'êtes-vous pas décidé sur les vœux que vous devez former, & pensez-vous aux prières que vous êtes dans le dessein d'adresser à la divinité?.. Croyez-vous la chose bien embarrassante? Connaissez-vous quelqu'un d'assez insensé pour demander au ciel quelque chose qui ne lui fût pas avantageux? . . . Non certes, s'il sçait ce qui lui est utile. . . . Peut-on, avec le moindre bon sens, se tromper sur cet article, & ignorer la différence qu'il y a entre la prospérité & l'adversité? Votre prospérité va donc être l'objet de vos demandes? Oui, sans

doute. . . . Par exemple , le grand Roi , ce monarque absolu , dont l'autorité soutenue par d'immenses trésors , n'éprouve aucune résistance , qui n'a d'autre loi que sa volonté , est-il selon vous dans la prospérité ? trouvez-vous son sort heureux ?

En copiant ceci , car ce n'est effectivement qu'un morceau tiré d'un des inimitables originaux dont j'ai déjà parlé , * je sens tout le ridicule qui doit résulter de la manière & des circonstances d'une action , qui choque déjà par elle-même les usages reçus & la politesse ordinaire. Tâchons donc , s'il est possible , de nous en rapprocher ; faisons parler le même philosophe avec un ton plus respectueux , qu'en se conformant à l'étiquette , il aborde ce seigneur en le qualifiant de *Milord* , de *Grandeur* , de *Excellence*. Plaçons même notre

* Platon , dialogue de la prière , ou second Alcibiade.

homme de Lettres dans un cas plus favorable ; supposons-le inconnu pour tel , qu'il n'ait pas la moindre apparence d'une qualité aujourd'hui si peu recommandable , que ses habits soient du meilleur goût , ses façons du meilleur ton , afin qu'il ait plus de facilité à s'introduire , & qu'il se fasse écouter avec plus d'intérêt. Malgré tous ces avantages , & toutes ces précautions , imaginez de quelle façon il abordera cet homme important , si par hazard il le trouve dans une promenade écartée , sans son équipage , & loin de ses gens. Avec quel art faudra-t-il qu'il compose son extérieur ? combien de révérences , de préludes , d'excuses , de complimens , avant d'entrer en matière ; puis essayez de faire entrer toutes ces cérémonies dans un dialogue , & vous verrez quel en sera l'effet.

Tel est le double écueil , que n'éviteront jamais ceux qui voudront ramener la manière de ces anciens écrits , qu'on ne peut imiter aujourd'hui ni même

même traduire avec succès, quelque agréable & quelque utile que soit la lecture des originaux. Car, comment faire ? Si nous tentons d'essayer ce genre sur des sujets modernes, & que nous en supprimions les cérémonies, il n'aura plus de vraisemblance. Si nous introduisons nos acteurs, tels qu'ils sont naturellement, leurs saluts, leurs complimens, leurs manières nous choqueront. N'est-ce pas là ce qu'on peut appeller trouver sa figure ridicule ? Est-ce alors au peintre qu'il faut s'en prendre ? Faudra-t-il qu'il masque la nature, qu'il allie l'ancien & le moderne, qu'il unisse les contrastes & qu'il prostitue son art ? Non sûrement, il n'a d'autre parti à prendre que de briser ses pinceaux : ainsi, plus de desseins naturels, plus d'écrits *réflectifs*, plus d'imitation personnelle dans aucun genre.

Il n'est donc plus pour nous de dialogue : les anciens voyaient avec plaisir leurs traits rendus naïvement ; nous ne pouvons considérer les nôtres. Pourquoi ? Parce que nous en avons

de moins beaux. C'est là vraiment ce qui rend ce miroir un meuble à charge. Le ton de nos conversations, & les égards que nous observons dans le commerce de la vie, nous paraissent le résultat de la politesse la plus raffinée; cependant, il nous est impossible d'en soutenir l'image fidelle. Il en est à-peu-près, de ceci, comme de nos vrais portraits, sur-tout lorsque nous nous faisons tirer en pied. Le malheureux artiste met son imagination à la torture, pour inventer un habillement de fantaisie, & tel, que nous ne voudrions jamais paraître avec un semblable, parce que s'il nous peignait avec ceux dont nous nous servons, plus son ouvrage paraîtrait naturel & ressemblant, plus il serait ridicule.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ces monumens de l'antique, sur ces morceaux achevés, qu'on peut regarder comme des cartes philosophiques, faites pour guider dans tous les tems les génies hardis qui s'écarteront des routes frayées, & diriger au vrai but l'impétuosité de leur muse. Ce sont

là ces écrits , dont le poëte Romain
faisait tant de cas ; ce sont là ces pièces
finies , ces modèles qu'il nous ordonne
d'avoir toujours devant les yeux.

. Vos exemplaria græca,
* Nocturnâ versate manu , versate diurnâ.

Ainsi , à tous les rapports que la
poésie & le talent d'écrire ont avec
la peinture & la sculpture , elles en
joignent encore un plus particulier,
celui d'avoir , ainsi que ces derniers arts,
des esquisses & des modèles laissés par
les grands maîtres pour être étudiés &
imités dans la pratique , mais qui ne
sont pas travaillés pour être exposés à
la vue du public ignorant , & copiés
servilement. Ce sont là ces bustes anti-
ques , ces troncs brisés de statues , ces
pièces d'anatomie , ces ébauches ru-
des & hardies , que l'on conserve dans
l'atelier comme les principes secrets
& la science fondamentale de l'art.
Il est pourtant une différence essen-
tielle entre ces deux espèces d'artif-

* Horatius , *Art poétique* , vers. 263.

tes ; ceux en effet , qui ne s'attachent qu'à dessiner d'après le nu , & à rendre avec grace les formes & les contours du corps humain , ne peuvent jamais , quelque soignés , quelque corrects que soient leurs desseins , changer rien à leur statue , ni corriger les proportions de leur taille ; au lieu que les artistes , qui copient d'après une autre nature , & qui recherchent les perfections & les graces de l'esprit , sont dans l'heureuse nécessité de reformer & d'améliorer continuellement la partie la plus précieuse d'eux-mêmes.

Il faut convenir ici , qu'il est difficile de trouver dans l'espèce humaine , des êtres plus insipides que ceux à qui nous autres modernes voulons bien donner le nom de poètes , parce qu'ils se sont exercés à exprimer dans un langage harmonieux , les idées disparates d'une esprit bizarre & d'une imagination déréglée. Mais l'homme qui mérite le nom de poète , dans le sens qu'on doit attacher à ce mot , qui , tel qu'un grand peintre , fait

représenter les hommes , décrire leurs mœurs , & donner à une action l'étendue & les proportions qui lui conviennent , est certainement bien éloigné de cette race subalterne. Un tel poète est un second créateur , un autre Prométhée , dirigé par Jupiter. Ainsi que l'ouvrier universel , semblable à une nature plastique , il forme un tout cohérent & subordonné dans toutes les parties qui le constituent. Il marque les bornes des passions ; il en connaît les tons & les degrés divers , & en rend le jeu avec justesse ; il distingue le beau du difforme , l'aimable de l'odieux. L'artiste moral qui fait imiter ainsi le créateur , qui a pénétré dans l'intérieur de ses semblables , examiné tous les ressorts qui le font mouvoir , ne se méconnaîtra sûrement pas lui-même , & n'ignorera pas de quels nombres résulte l'harmonie parfaite de l'ame , car le vice n'est qu'une dissonnance & une disproportion ; & quoiqu'il puisse se trouver des hommes vicieux nés avec de grands talens , & d'un ton d'esprit vigoureux , il

est cependant impossible d'allier le vrai bon sens & un esprit juste, avec une ame qui n'a jamais senti l'harmonie & connu l'honnêteté. *

* *Note de l'Auteur.* Il n'est presque aucun fait dans l'histoire, qu'on puisse opposer à cette maxime, soit qu'on l'applique aux philosophes ou aux autres génies, qui ont excellé dans les beaux arts. On connaît le caractère vertueux des deux meilleurs poètes Romains. La réputation d'honnêteté des anciens tragiques est établie aussi solidement ; &, quoique le grand maître qui a créé la poésie & le poème épique, ait vécu dans un âge dont il ne nous reste aucun monument, une tradition dont on n'a jamais douté nous donne la plus haute idée de ses sentimens. Les deux fameux orateurs qui parurent à Athenes & à Rome, furent fidèles à leur patrie, & moururent martyrs de la liberté. Les historiens les plus estimés furent d'une conduite irréprochable, dans leur vie privée & dans les affaires publiques. Voici le sentiment du sçavant & judicieux Strabon, sur les poètes, *Liv. 1.*

Le génie, & le mérite d'un vrai poète, ne peut consister qu'à représenter fidelle-

Mais puisque jusqu'ici nous avons pris tellement à cœur l'intérêt des auteurs, puisque nous leur avons montré les vrais principes de leur force, tracé le plan de leurs études préparatoires, &

ment la vie & les mœurs des hommes dans des nombres harmonieux. Comment le poète pourra-t-il donc parvenir à cette imitation précise, s'il ne connaît point les différentes situations dans lesquelles on peut se trouver, & s'il ne sçait pas s'y comporter avec jugement ? car sûrement nous avons une toute autre idée du poète que de l'artiste ordinaire dont le talent s'exerce sur le bois & sur la pierre, sujets qui n'ont intrinséque-ment, ni beauté, ni vie, ni dignité, tandis que l'art du poète, dont le sujet principal est la vie & les mœurs des hommes, doit nécessairement avoir, comme tel, toute la supériorité attachée à la nature humaine, au mérite & à la dignité de l'homme ; de sorte qu'avant d'être un grand poète, il faut être un honnête-homme, un homme sensé.*

* Cette traduction du passage de Strabon, est d'après celle de l'auteur Anglais, qui a paraphrasé cet endroit, mais qui en a rendu fidèlement le sens.

proposé cet utile système d'examen particulier, je crois qu'il serait à propos, avant de développer tout-à-fait ce mystère, de jeter un coup-d'œil sur les ressources & les obstacles qu'ils peuvent trouver au dehors, & de considérer combien les effets extérieurs qui résultent du jugement & du caprice du public, peuvent encourager ou déprimer leur génie.

Tout ce qui peut avoir quelque influence à cet égard, vient, ou des Grands & des gens puissans, ou des Critiques & des autres littérateurs, ou enfin du public, c'est-à-dire, de la réunion du peuple, auquel on destine son ouvrage. Nous commencerons par les Grands; & en faveur des auteurs, nous prendrons la liberté de donner quelques avis à ces hommes, qui se prétendent les maîtres de l'univers, si leur dignité veut bien se prêter pour quelques instans à notre style familier.

Fin de la première Partie.

SOLILOQUE



SOLILOQUE

O U

CONSEILS A UN AUTEUR,

Traduit de SHAFTESBURY.

PARTIE II.

SECTION I.

QUELQUE ordinaire qu'il soit aux hommes de ne suivre pour seule règle de conduite, que leur inclination & leur volonté, sans avoir égard aux conseils qu'on leur donne & aux préceptes sévères de la raison, ils ont

G

néanmoins toujours conservé l'excellente coutume de demander des avis , comme un usage qui donnait à leurs actions une apparence d'honnêteté. Les Monarques mêmes , & les Despotes , n'ont pas cru au-dessous d'eux d'affecter une si louable pratique.

C'est sans doute parce que les souverains sentent tous les avantages de cette modestie apparente , qu'ils ne se nomment jamais qu'au pluriel dans tous leurs Actes publics : car sûrement , ce n'est pas qu'on ait jamais supposé qu'ils possédassent l'art de s'entretenir avec eux-mêmes , en doublant selon notre méthode , leurs facultés intellectuelles. Je crois presque impossible à ceux qui gouvernent avec une autorité absolue , de se multiplier ainsi , même de n'être pas du caractère le plus décidé. Ils n'ont point de censeur intérieur , dont la voix s'élève contre leurs penchans ; & tout ce qu'ils voient au-dehors , n'est pas propre à faire naître en eux l'idée

de cette liberté familière , qu'ils devraient y établir. Les volontés & les passions n'éprouvent pas plus de résistance dans les méditations particulières de ces hommes si élevés , que dans les assemblées publiques. Le monde , qui ordinairement est un excellent maître pour les personnes d'un rang inférieur , se soumet à ces Élèves trop puissans , qui dès l'âge le plus tendre sont accoutumés à être applaudis dans leurs moindres actions, & à voir prosternés à leurs pieds ceux qui sont faits pour les instruire.

Cependant , pour ne point faire présumer , lorsque dans un âge plus mur ils se trouvent à la tête du gouvernement , qu'ils n'agissent que par humeur , ou qu'ils se livrent aux caprices de quelque favori, l'on a cru que la décence exigeait de nommer un certain nombre de Conseillers, faits pour aider de leurs lumières l'unique personne à qui tout était confié , & pour joindre leurs noms au sien dans les Édits, Déclarations, Lettres-

patentes , & autres Actes du pouvoir suprême. Telles sont les fonctions pour lesquelles on a créé les Conseillers privés ; personnages , qu'à leur physionomie & à leur aspect vénérable , on ne doit pas prendre pour des Automates dans le gouvernement , ou pour des gens à laisser passer au nom de plusieurs , des Actes , qui pour la plupart , n'ont d'autre origine & d'autre motif , que le caprice ou la volonté d'un seul.

En effet , le plus grand nombre des Princes étrangers , ont la malheureuse prérogative d'agir sans conseil & de leur seule autorité , dans les affaires de la nation qui leur est soumise. Mais on sçait qu'il n'en est pas ainsi des nôtres , lorsqu'ils ne veulent point enfreindre les conditions auxquelles ils règnent sur cette Ile. Ils sont entourés des meilleurs Conseillers possibles , des *loix*. Des Ministres reconnus par ces mêmes loix , ont la direction de leur conscience & de leur volonté , autant que ces deux choses regardent

le public , & tous les ans ils reçoivent , de la manière la plus claire & la plus précise , les secours & les avis de leur bon peuple. C'est sans contredit à cet esprit si sage de nos constitutions , que nous devons nos plus grands & nos meilleurs Rois ; car on ne saurait attribuer les heureuses qualités qui firent notre bonheur au sang illustre dont ils naquirent , ou à l'éducation supérieure qu'ils reçurent comme Princes , puisque l'expérience des autres nations , ainsi que celle de la nôtre , prouve que les Rois qui ont rempli le plus dignement le trône sont ceux dont les titres à ce haut rang ont été plus contestés , & qui par conséquent , n'ayant pas compris pendant leur jeunesse sur une aussi brillante fortune , se sont plus rapprochés , dans cet âge , de la vie privée.

Nous avons eu aussi des Princes qui se sont distingués dans l'art de donner des avis , quoiqu'ils reçussent assez mal ceux des autres. Ils ont même voulu se mettre au nombre des précepteurs du

genre humain ; & en livrant au public les écrits dans lesquels ils avaient dessein de l'instruire, ont augmenté le nombre de ceux que nous osons critiquer. Mais comme notre censure n'est au fond qu'une défense des auteurs , & qu'une apologie pour cette classe intéressante, je crois pouvoir, sans mériter de reproche, joindre ces Auteurs couronnés au peuple des Écrivains, dans une cause qui leur est commune.

Il ferait donc bien étonnant que les princes de notre nation refusassent de prendre sous leur protection, ceux de leurs sujets qui se mêlent d'écrire, puisque les Rois, leurs prédécesseurs & leurs ancêtres, se sont illustrés en suivant cette profession. C'est à elle qu'ils doivent un des fleurons de leur couronne, acquis par un prince guerrier, qui ayant bien voulu descendre au rang d'auteur, essaya ses forces dans des écrits polémiques sur la théologie de son tems, & se crut honoré de recevoir, comme une récompense

de son zèle , le titre glorieux de Défenseur de la foi. *

Un de nos princes, ** d'un caractère plus pacifique , & qui avait aussi reçu de la nature des talens plus distingués pour l'éloquence , préféra la toge aux armes , les lettres à la discipline militaire. Il comptait assez sur son profond sçavoir & sur son habileté , pour faire de ses écrits & de ses discours , le ressort principal de son gouvernement. Il nous a laissé des ouvrages remplis de sages maximes & de tendres avis pour son fils , dans lesquels il instruisait aussi ses fidèles sujets , qui ne purent voir sans un sentiment d'admiration & de gratitude , leur souverain se livrer en leur faveur à l'étude & à la contemplation. Dans ces heu-

**Note du traducteur.* Henry VIII, qui depuis l'attaqua aussi vigoureusement par ses actions, qu'il l'avait faiblement défendue par ses écrits.

** Jacques I.

reux jours , on eut trouvé dans notre nation , devenue jeune & docile , une simplicité de cœur , qui en faisait un peuple d'élèves , capables de profiter des leçons de son illustre Instituteur. Ce Roi , dont l'éloquence était inépuisable , donnait des leçons à son parlement , était le pédagogue de ses ministres , & avait même sçu se faire admirer des théologiens & des chefs de son église , qui se réunirent pour lui prodiguer tous les titres flatteurs que peuvent mériter l'esprit le plus subtil & le jugement le plus sain. Ce fut à leur exemple , que les nations britanniques donnerent à ce souverain , qui les avait unies pour toujours en un corps puissant , le nom de Salomon. On ne peut pas non plus douter , que le traité édifiant , * attribué au malheureux successeur de ce prince , n'ait contribué beaucoup à faire res-

* Charles I, qu'on suppose auteur de l'*Ikon Basilice*. Note du Traducteur.

pester à jamais sa mémoire , comme celle d'un saint & d'un martyr.

Cependant , tous ces avantages ne m'engageront pas à conseiller à nos princes futurs de prétendre à la gloire des lettres. Quelques lauriers que leurs illustres prédécesseurs aient moissonnés dans ces champs de l'honneur , je crois qu'ils prendront un parti encore plus sage , en abandonnant ces études spéculatives aux particuliers. Il suffirait pour encourager le monde sçavant , & donner à notre nation la douce espérance de voir bien-tôt les lettres répandre la lumière la plus vive , que les princes daignassent être les patrons du génie , & jeter de tems en tems quelques regards favorables sur les ingénieux enfans des arts. Il ne faudrait même que les attentions de leurs principaux Ministres , pour qu'on s'apperçût promptement d'un changement considérable dans cette partie si intéressante. Un faible degré de faveur & de considération , assureraient la fortune de cette por-

tion de citoyens , qui traînent leurs jours dans l'indigence & dans l'oubli. Leur sort déplorable n'a peut-être que trop contribué à la disgrâce dans laquelle sont tombé les lettres , ainsi que les arts , & les a sûrement empêché de parvenir au point d'élégance & de perfection auquel on les verrait arriver en peu de tems , pour peu que le génie actif & entreprenant de notre nation , fût secondé dans ses efforts.

Mais après tout , pourra penser quelqu'un , qu'est-il besoin de supplier ainsi les Grands , & de chercher tant de raisons pour les engager à prendre sous leur protection les lettres & les savans ? D'après l'état présent de nos affaires , état dans lequel il est probable qu'elles se soutiendront long-tems , il est facile de prévoir qu'on fera des progrès très-rapides dans les sciences & dans les arts. Les muses auront leur règne ; & qu'elles trouvent des Mécènes , ou non , elles n'en seront ni moins estimées , ni moins honorées ; leur crédit & leur gloire

s'augmenteront à proportion des pas qu'elles feront vers la perfection. Il s'élèvera des génies , dont les succès eussent illustré les protecteurs les plus puissans, s'il s'en fût trouvé d'assez habiles pour les discerner dans la foule des commençans, & contribuer à leur gloire future.

A peine , depuis le quart d'un siècle, * les bornes qui séparent l'autorité du prince , des droits des citoyens, fixées avec justesse, ont assuré notre liberté, jusqu'à cet instant, précaire. Désormais , nous ne redouterons plus, ni séditions, ni guerres civiles , ni violences , soit au sujet de la religion , soit pour soutenir notre

* La constitution du gouvernement anglais, telle qu'elle était du tems de Shaftesbury, & telle qu'elle subsiste encore aujourd'hui , n'a été, selon leurs meilleurs politiques , bien établie qu'à la révolution , qui a porté sur le trône la princesse Marie & le prince Guillaume d'Orange.

Note du traducteur.

propriété contre les prérogatives du trône. Mais comme dans ce monde , les plus grands avantages sont le prix des travaux les plus difficiles , notre sang coule encore aujourd'hui , & nous prodiguons nos trésors , pour cimenter l'édifice précieux de notre gouvernement & de notre constitution. Quelques solides que soient dans notre patrie les fondemens de ces établissemens , l'aspect de ce qui se passe au-dehors ne peut^x nous allarmer. Nous avons à craindre une puissance , * qui , avant que le monde ait entièrement réparé les maux dont il a si long-tems gémi sous la domination romaine , le menace d'une monarchie universelle , & de le plonger encore une fois dans les abîmes de l'ignorance & de la superstition.

Il n'est pas étonnant que dans ces tems de trouble , au milieu du bruit des armes , les muses anglaises , né-

* Celle des Français sous Louis XIV.

gligées, n'aient pas fait de sensation. Il faut aussi convenir que ces Déeses sont restées jusqu'à cet instant dans un état de faiblesse, bien éloigné de la vigueur & des proportions d'un âge robuste. Elles bégaièrent, comme si elles étaient encore au berceau, & leur langue embarrassée ne fait entendre qu'un murmure confus, mêlé de phèbus & de jeux de mots, que leur enfance & leur inexpérience peuvent seules faire excuser. Shakespear, le père de notre théâtre, Fletcher, Johnson, & même notre fameux poète épique, Milton, n'ont pas sçu se garantir de ces vices. La nouvelle génération de poètes qui leur a succédé, & qui à peine a renoncé à ces vieilles chimères, prétend à l'aide d'un faux sublime, formé par des comparaisons accumulées, & des métaphores mêlées, qu'il fallait laisser avec les hochets des muses, séduire notre imagination & tromper notre oreille, qui n'a pas encore eu le tems de se

former, & de devenir vraiment musicale.

Mais ces Bardes vénérables, malgré leur rudesse, défaut dont il ne faut accuser que leur siècle, nous ont ouvert les mines les plus riches. Ils ont fait plus, ils se sont acquis des droits éternels sur notre reconnaissance, en osant les premiers, depuis la naissance de la poésie gothique, bannir de leurs écrits l'horrible concorde de la rime. Par ce coup hardi, ils ont rétabli pour toujours dans notre isle l'ancienne liberté poétique, & ont heureusement rompu la glace pour ceux qui devaient les suivre. Nos génies futurs n'ont plus qu'à marcher sur leurs traces pour polir notre langue, accoutumer notre oreille à des plaisirs plus délicats, trouver le vrai rythme & les nombres harmonieux, qui seuls peuvent satisfaire un jugement sain & un goût digne des muses.

Il est évident que pour le génie naturel, nous avons été traités plus

favorablement que le peuple léger & frivole , dont nous sommes les voisins. Cependant , il faut convenir qu'ils ont recherché avec plus de soins & de succès que nous , la politesse & l'élégance , qu'ils se sont appliqués à donner à leurs muses une taille régulière & des proportions convenables , & qu'ils ont employé avec art les vrais ornemens que la correction , la pureté , la décence , & les graces du style peuvent procurer à ces Déeses. Ils ont eu un célèbre satyrique , formé d'après les vrais modèles de l'antique ; leurs succès ont été moins brillans dans le genre épique , * mais dans le dramatique , ils ont eu le rare bonheur de porter presque tout d'un coup leur théâtre à une aussi grande perfection que le génie & l'état de leur nation le permet ; car l'esprit de la tragédie ne fait pas entendre ses ac-

* Voltaire n'avait pas encore donné la *Henriade*.

cens les plus sublimes , dans un pays où ceux de la liberté sont étouffés. L'essence du genre tragique consiste à toucher le peuple par une vive représentation des crimes & des malheurs des grands, afin qu'il apprenne à se contenter plus facilement de son néant, à aimer un état dans lequel il n'a point de revers à craindre , à estimer & à respecter la justice & l'égalité des loix qui veillent à sa conservation. Si d'après les modèles, qui nous sont parvenus de l'antiquité , on ne peut pas se former une idée plus juste de la tragédie, on sentira facilement combien peu son véritable esprit est proportionné au goût & à la capacité d'un peuple, dont tous les individus dans la longue chaîne , qui conduit du plus vil païsan, à l'esclave puissant du sang royal , sont accoutumés à idolâtrer celui dont le pouvoir est immédiatement au-dessus du leur. Dans cet état , ils ne conçoivent rien de plus agréable que la grandeur illimitée & l'autorité à laquelle ils se sont abandonnés

abandonnés sans aucune réserve. *

On sent facilement l'avantage que la constitution de notre gouvernement nous donne, dans cette partie, sur toutes les autres nations. D'après cela, il n'est pas difficile de prévoir les effets qu'une liberté si bien établie produira sur les arts & les sciences, lorsqu'au bonheur inestimable dont nous jouissons au-dedans, nous joindrons la paix au-dehors. Le destin de Rome fut de ne voir qu'un intervalle très-court entre l'élévation des arts & la chute de la liberté. A peine le commerce des Grecs commençait-il

* *Note du traducteur.* Le français se fait gloire du reproche d'idolâtrer ses maîtres & de chérir le gouvernement doux & modéré sous lequel il vit, gouvernement où la licence est réprimée, sans que la liberté naturelle & légitime en souffre. On voit bien que notre supériorité, reconnue dans le genre même dont il est ici question, a excité la jalousie de l'auteur Anglais.

H

à répandre de l'aménité sur les mœurs grossières & barbares de cette fière nation , & à former ses héros , ses orateurs & ses poètes , sur des modèles plus réguliers , que ce peuple , par ses injustes attentats sur la liberté de l'univers , perdit justement la sienne. Avec la liberté des Romains, disparut la force de leur éloquence ; leur style même , & leur langage commencèrent à dégénérer à cette époque : les poètes qui s'élevèrent depuis ce funeste événement , ressembloient à des plantes forcées de croître dans un climat contraire ; car les deux célèbres génies qui fermèrent la scène d'une manière si brillante , avaient vu les derniers jours de la liberté expirante , & ressentirent les terribles effets de sa perte. Il est même très-probable qu'ils n'eussent jamais été connus , sans l'amitié de l'illustre Mécène , qui sut engager un prince , naturellement cruel & barbare , à aimer & à courtoiser les Muses. Ces maîtresses firent de leur puissant élève un nouvel homme ;

elles lui apprirent à gagner les cœurs ; elles firent plus pour lui que ses armes & ses talens militaires. Elles contribuèrent plus à sa grandeur que la fortune elle-même , & parvinrent à rendre l'empire qu'il avait usurpé , si agréable à l'univers , que tous les peuples virent sans se plaindre resserrer plus étroitement les fers destinés à les enchaîner. Mais les douceurs empoisonnées de ce gouvernement corrompu , ne durèrent pas long-tems ; bientôt l'amertume se fit sentir dans toute sa force : il n'était plus possible alors de détruire ce colosse : le monde fut réduit à supporter avec patience les vils tyrans , qui , sans masquer leurs vices & leur cruauté , succédèrent à ce pouvoir arbitraire & universel , qu'on avait d'abord établi avec tant de précaution.

Mais puisque , sans m'en appercevoir , je me suis jetté dans des réflexions si profondes, sur les différens âges de ce gouvernement , & sur les progrès & la décadence des lettres

& de la liberté, je ne m'arrêterai pas seulement à considérer l'enchantement qui a si puissamment opéré sur le genre humain, lorsque cette monarchie universelle fut établie. Il est encore une chose qui m'étonne davantage; c'est qu'après l'extinction de la famille des Césars & des Claudes, après le règne momentané de trois Princes, dont l'élévation & la chute furent accompagnées de tant de désordres & de calamités publiques, les Romains aient pu raffermir leur empire ébranlé, & rétablir leur état dans sa première splendeur, sous une succession de princes sages & habiles, qui furent tous adoptés les uns par les autres, & tirés de la vie privée, pour être mis à la tête de l'empire du monde. Ces grands hommes joignaient à la science militaire, qu'ils possédaient au plus haut degré, tant d'amour & de tendresse pour l'humanité, qu'ils firent tout ce qui était en leur pouvoir pour rendre au genre humain sa liberté primitive, & ramener sur la terre les arts & les vertus. Mais

il n'était plus tems ; la funeste forme de gouvernement avait prévalu par une longue habitude ; le monde avili chérissait sa servitude & sa bassesse , & n'avait ni le pouvoir , ni la volonté de répondre à d'aussi généreux efforts. Des liens tissus avec tant d'horreurs , ne pouvaient être rompus que par les mains sanguinaires des barbares , & par une dissolution totale de cet énorme empire & de cette autorité despotique , dont les plus prudentes mains ne pouvaient pas arrêter la force destructive ; car la barbarie & la manière des Goths , s'étaient manifestées dans les arts , long-tems avant que ces sauvages eussent fait aucune entreprise contre l'empire. Tout l'avantage que le bonheur , presque miraculeux , d'une longue suite d'excellens princes , procura aux arts , qu'ils favorisaient si généreusement , fut d'en conserver pendant leur règne les tristes restes , qui subsistaient à peine depuis l'anéantissement de la liberté. Après eux , on ne vit pas une statue ,

pas une médaille passable, pas un morceau d'architecture supportable. La philosophie, l'esprit, les sciences diverses dans lesquelles quelques-uns de ces bons princes s'étaient illustrés, tombèrent avec eux. L'ignorance & les ténèbres se répandirent sur la face de l'univers, & le préparèrent aux ruines & au chaos dans lesquels il allait retomber.

Nous sommes maintenant dans un âge, où la liberté de retour sur la terre est de nouveau dans son ascendant. Notre nation, assez heureuse pour l'avoir su fixer chez elle, est encore assez puissante pour lui donner au-dehors une existence vigoureuse, & se mettre à la tête de la ligue formée dans toute l'Europe, pour la cause commune. *

* *Note du traducteur.* Il paraît que l'auteur parle ici de la guerre contre Louis XIV, pour la succession d'Espagne, dans laquelle les Anglais jouèrent effectivement le principal rôle.

Je ne crois pas qu'on puisse craindre que cette noble ardeur s'éteigne en nous, ou que nous succombions sous de si généreux efforts, lors même que nous aurions, comme les Grecs, à combattre dans les âges futurs, contre un pouvoir étranger, & à lutter continuellement, pour réduire à de justes bornes la puissance d'un grand roi. Dans cet instant, nous sommes comme les Romains, dans les premiers tems de leur grandeur; il ne nous faut que de la paix & du loisir pour faire les progrès les plus rapides dans les sciences & dans les arts; nous n'aurions pas alors besoin qu'un monarque ambitieux, * soit pour satisfaire sa vanité,

* *Note du traducteur.* C'est encore Louis XIV, que l'auteur désigne dans cet endroit : on sait jusqu'où ce prince généreux, qui prétendit à toute espèce de gloire, & qui a eu l'honneur de donner son nom à un des siècles les plus éclairés que le monde ait jamais vu, porta sa libéralité pour les sçavans & les artistes : les étran-

soit pour seconder ses entreprises secrètes , distribuât aux étrangers , & à ses sujets , des pensions , & par cette profusion , achetât la flatterie & les hommages de tous les arts & de toutes les sciences. Nous trouverions en nous-mêmes un champ assez fertile , & sans de tels secours , notre génie & notre amour pour la gloire nous assureraient la plus brillante réussite.

Nos grands seigneurs & nos princes se feraient pourtant beaucoup d'honneur , s'ils voulaient contribuer à cet évènement , & hâter , en distribuant à propos les graces , dont ils sont les maîtres , ces tems que je me hazarde d'annoncer d'un ton prophétique. Ils y gagneraient infiniment pendant leur vie , & ce moyen les conduirait bien plus sûrement à l'immortalité , que tous leurs autres travaux. Ils doi-

gers , ainsi que ses sujets , eurent part à ses bienfaits.

vent savoir que leur réputation dépend des auteurs , & que les plus belles actions perdent beaucoup de leur prix sous la faible plume d'un écrivain , incapable de les transmettre à la postérité dans tout leur éclat.

Dans quelque état de barbarie & de grossièreté que soit plongée une nation , elle aura toujours des poètes , des rapsodistes , des historiens , des antiquaires , qui , malgré leur médiocrité , se chargeront de rapporter les évènements remarquables , & de tracer les portraits des héros , qui se seront distingués dans les Conseils ou à la tête des armées. Ces derniers , quoiqu'ordinairement ils ne cultivent pas beaucoup les Muses , sont néanmoins les plus intéressés à protéger les favoris de ces déesses. La gloire des armes est la plus précieuse & la plus ambitionnée ; la Renommée s'est toujours plu à élever celui qui fait défendre un empire , au-dessus de celui qui fait le gouverner. Mais si ces hommes illustres n'ont pas l'art de trouver des génies vrai-

ment poétiques , & des plumes dignes de célébrer leurs belles actions , & de les immortaliser , ils les verront nécessairement défigurer dans les insipides compilations du premier écrivain. Ce peuple a peu de héros , qui , tels que Xenophon & César , sachent écrire & combattre ; car probablement , les mémoires que les hommes d'Etat de nos jours composent , presque toujours dans la vue intéressée de seconder leurs projets , serviront peu à transmettre leurs noms aux siècles futurs , puisque le public paraît déjà dégoûté de ce genre. C'est l'historien savant , judicieux , désintéressé , qui doit passer à la postérité ; & quant le hérault de la renommée a fait entendre ses accens , les voix inférieures se taisent , ou ne sont plus écoutées.

Mais quant on pourrait supposer avec quelque vraisemblance , qu'un héros , ou un grand ministre , fut absolument indifférent à l'idée qu'il laisserait de lui dans l'avenir , & à tout ce qui se passerait lorsqu'il ne

ferait plus ; un tel homme , s'il voulait jouir agréablement du présent , n'en ferait pas moins intéressé à faire tout ce qu'il faut pour se mettre bien avec les gens de lettres , & avoir la réputation de favoriser ceux qui se distinguent par leur esprit ; car plus il sera élevé , plus on aura de vénération pour ses excellentes qualités , plus on s'empressera de les faire connaître au public , en prose & en vers , dans des pièces qui le nommeront , ou le désigneront de façon à ne pas s'y méprendre. Si on ne prend pas la lyre , ou la trompette épique , pour le célébrer , on le chantera dans de mauvais couplets & dans d'insipides vaudevilles : Quoiqu'il se laisse voir rarement , le public n'en sera pas moins empressé de posséder son portrait. S'il refuse alors les offres d'un artiste habile , il s'en trouvera d'inférieurs , qui pour plaire à la multitude , le dessineront à leur manière. Nous serons forcés de nous contenter de cette copie informe , & notre curiosité pour les

traits de ce grand homme, nous fera courir chez l'artisan qui barbouille les monstres de la foire, & qui décore les enseignes. Il est vrai que d'aussi mauvaises copies ne nuisent pas beaucoup à son Excellence; c'est un honneur qu'elle partage avec les rois & leur famille, aussi bien que celui de voir sa figure & son nom décorer les boutiques, & servir à inviter les passans d'y entrer. Outre cela, l'on pense toujours qu'il est d'autres portraits du héros, & que dans celui qui est exposé, l'on n'a pas saisi la ressemblance, ou qu'on a eu l'intention de défigurer l'objet de l'estime publique. Mais dans l'autre espèce de peinture, une main mal-à-droite nuit infiniment plus à son sujet; car outre qu'il n'est pas de pire satire, que de vils éloges & des panégyriques mal faits, on doit encore craindre, en récompensant les soins de ces esprits bas & serviles, qu'il ne prenne envie aux génies vraiment supérieurs, de se venger par la manière opposée.

Tout considéré , il me semble que nos grands , s'ils consultent leurs vrais intérêts , doivent choisir , ou de supprimer totalement les lettres , s'il leur est possible , ou de leur tendre une main favorable. Par-tout où il se trouvera des auteurs , par-tout où l'on accordera à la plume la moindre liberté , il en résultera nécessairement des avantages considérables , ou de grands inconvéniens pour ceux qui seront à la tête du gouvernement. Il leur faut alors , ou , selon la politique turque , attaquer directement l'art , & l'anéantir par leur autorité , ou se résoudre à le soutenir & à l'encourager comme il doit l'être , c'est-à-dire , à récompenser & à honorer le mérite avec impartialité , dans quelque personne qu'il se rencontre. S'ils ne font les choses qu'à moitié ou froidement , s'ils ne protègent que par accès , s'ils ne consultent que leurs caprices , pour distribuer les graces , on ne leur saura presque aucun gré du bien qu'ils feront. Veulent-ils qu'on

leur rende justice, qu'ils commencent eux-mêmes par le faire. En vain nos Alexandres défendraient à tous autres qu'aux Lisippes de faire leurs statues , & ne permettraient qu'aux Apelles de les peindre , d'insolens artisans , malgré leurs ordres, s'essayeront sur leurs traits. Et après tout , pourquoi tant de précautions ? peut-être un vil Chérile prendra-t-il de leur aveu la place de l'homme à talens , qui leur aurait fait honneur.

Lorsque dans un gouvernement, le peuple a part à l'autorité suprême, sans pouvoir disposer des graces , & récompenser le mérite , il a droit de compter que les princes & les grands se chargeront du soin généreux de reconnaître par des distinctions & d'autres avantages , les talens de ceux qui peuvent faire honneur à la nation , & lui être utiles. Il s'attend que ceux qui occupent les premières places dans l'Etat , non-seulement pourvoiront à tout ce qui est nécessaire pour en assurer la constitution , mais en-

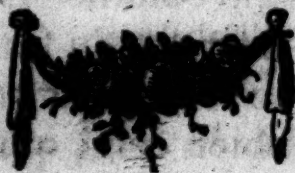
core , qu'ils ne négligeront rien de ce qui peut lui donner du lustre & de la dignité. Les arts & les sciences ont des droits à la faveur & à la protection. Lorsque ceux qui paraissent chargés par état de leur accorder ces deux choses, ne s'en occupent pas , le public se joint à tous les bons esprits pour en marquer son ressentiment. Il est même avantageux au ministère d'un gouvernement absolu , d'avoir pour lui les gens d'esprit , & de mettre dans ses intérêts tous ceux qui sont connus par leur mérite ou leurs talens. Mais dans les Etats , où souvent des chefs ambitieux se disputent le pouvoir suprême , la mauvaise cause de celui des deux prétendans , qui a sçu se faire un nom parmi les gens de lettres , & s'attirer leur confiance , est presque toujours celle qui réussit. Le bon Trajan , sans être très-savant , fut loué comme Auguste , & reçut tous les éloges que méritait son application à chercher les talens & les vertus , pour les encourager par sa libéralité.

César, qui écrivait si bien lui-même, & qui, pour s'élever, employa sa plume avec autant de succès que son épée, éprouva combien il était mortifiant d'avoir pour ennemi même un Catulle. Malgré tous les traits que ce poète avait lancé contre lui dans ses épigrammes, il lui pardonna, & même le combla de bienfaits. Ce héros ne savait que trop, combien les charmes de cette douceur étaient propres à séduire les cœurs. Puisse aucun de ceux qui auraient les mêmes desseins, ne jamais connaître le prix de cette conduite. César, tout grand qu'il était, s'il n'eût pas joint à ses autres qualités, cette espèce de générosité ne fût jamais parvenu à élever sa puissance sur les ruines de sa patrie. S'il eût mis, dans sa triste sévérité, des entraves au génie, s'il eût méprisé & persécuté les gens d'esprit, si se fiant à la force de ses armes, il eût déclaré la guerre aux arts & aux lettres, il n'eût jamais été qu'un second Marius, ou un autre Catilina, & peut-être d'un

degré plus bas dans l'horrible réputation que leurs crimes ont méritée à ces monstres.

Je fais que quelques-uns de ces hommes puissants, s'imaginent avoir rendu aux lettres l'hommage qu'ils leur doivent, & s'être acquittés des obligations que la fortune leur a imposées, lorsqu'ils ont daigné répandre leurs faveurs sur un sujet pris au hazard dans le nombre infini de ceux qui prétendent au sçavoir, ou lorsqu'ils ont rendu quelques services à des hommes de cette classe, dont le plus grand talent a été de leur faire la cour à propos, ou d'avoir trouvé les moyens de se faire présenter chez eux. Alors, ils se regardent comme les peres des muses & les patrons du sçavoir; mais de tous les moyens qu'ils peuvent employer, c'est bien celui qui leur réussira le moins : Le mérite est doublement outragé, lorsqu'il voit distribuer des récompenses à ceux qui en sont indignes : il s'irrite bien moins de l'indifférence & de l'oubli. Il n'est

jamais d'excuse pour un mauvais choix ; le vrai talent est facile à distinguer : quant on le cherche avec l'intention de le découvrir, le public ne manque jamais de l'indiquer. Rarement un homme d'esprit est réduit à mourir de faim , sans qu'on le sache. Il n'est donc rien de si facile à un Grand, lorsqu'il ne veut pas absolument s'aveugler , que de saisir les occasions de faire éclater à propos une bienveillance généreuse, & d'acquérir ainsi l'estime, la reconnaissance & les vœux de la portion la plus ingénieuse & la plus éclairée de ses concitoyens.



SECTION II.

IL est, je crois, facile, d'après ces réflexions, de déterminer l'influence que nos Grands doivent avoir sur les arts & les sciences. La liberté que j'ai prise de censurer ces hommes puissans, lorsque j'ai cru qu'ils le méritaient, doit faire voir combien peu il convient aux auteurs de les accuser de mettre un obstacle aux progrès des talens. Dans un pays aussi libre que le nôtre, il n'est aucune classe d'hommes plus indépendante que celle des écrivains. S'ils ont vraiment du mérite & de l'habileté, ils peuvent se faire justice lorsqu'on leur manque, & trouver, dans quelque circonstance que ce soit, des moyens de se faire respecter par les gens les plus puissans.

Mais je passerais volontiers aux auteurs ces craintes, & cette pusilla-

nimité ne serait pas une raison pour moi , de les croire inférieurs à leurs prétentions , s'ils ne se trahissaient par d'autres frayeurs plus mal fondées , & ne semblaient pas encore convenir de leur faiblesse. Ils redoutent les critiques ; ce sont là les spectres , les géans , les enchanteurs , qui les poursuivent sans cesse , & qui se plaisent à détruire leurs travaux. Ce sont des persécuteurs , à la fureur desquels ils tâchent d'échapper , en demandant les secours & la protection de tous les braves , & en implorant la faveur des grands , auxquels ils croient le pouvoir de les soustraire à cette race terrible d'examineurs. En effet , que peut-il y avoir de plus cruel , que d'être forcés de suivre les loix rigoureuses du bon sens , & d'avoir affaire à des juges aussi sévères , qui sont inaccessibles à la flatterie , & que , ni les caresses , ni les prières , ne peuvent engager à pardonner une faute , ou à passer la plus légère licence ?

Effectivement , à juger de l'état d'un

auteur par ses préfaces, ses dédicaces, ses avis au lecteur, on s'imagineraient que, pendant qu'il composait son ouvrage, tous les pouvoirs magiques, réunis contre lui, tâchaient, par les plus horribles conjurations, d'anéantir le fruit de ses veilles, & de traverser ses grands desseins. Aussi, après avoir employé quelques pages à exciter son indignation & sa colère, s'arme-t-il d'une noble audace, qui produit des défis furieux & des menaces terribles à ces ennemis cachés. Alors il entre en matière, sans s'embarrasser, un seul instant, de ce que la critique lui peut objecter, mais avec le mépris le plus décidé pour un art aussi monstrueux, & pour tous ceux qui le cultivent.

Odi profanum vulgus, & arceo, n'est dans le poëte Romain qu'un défi généreux. Il était bien naturel pour lui d'écarter les profanes; il allait parler de la religion & de la vertu. Mais, pour l'ordinaire, les poëtes de nos jours sont bien éloignés de se

trouver dans ce cas favorable. Tels feraient à-peu-près les termes dans lesquels ils devraient s'exprimer, lorsqu'ils enjoignent à ceux qu'il leur plaît d'appeler profanes , de s'éloigner : « O » vous , ames vulgaires , qui ne con- » naissiez que le faible instinct de la » nature , sans avoir aucune notion » de l'art , qui n'avez jamais été admis » dans le temple de la sagesse , qui n'a- » vez pas porté vos pas dans le sanc- » tuaire de l'esprit & du sçavoir , » venez , accourez de toutes parts , » vous êtes dignes d'écouter mes » chants , & de vous instruire avec » moi. Mais vous , dont le jugement » a été formé par l'érudition , vous » qui avez des oreilles & du goût , » qui pouvez peser le sens d'une phra- » se , qui savez en quoi consiste l'har- » monie de l'expression , vous qui » vous êtes fait des règles , pour dis- » tinguer une pensée fausse d'une idée » juste , pour connaître le naturel & » le phébus , l'ordre & la confusion , » retirez-vous ; laissez-moi régner

» paisiblement sur les gens d'un esprit faible & d'un jugement faux ;
 » ils composent la plus grande partie
 » de mon audience ; c'est pour eux
 » que je travaille, c'est à eux seuls à juger
 » de mes efforts. »

On est singulièrement étonné, lorsqu'on a examiné les différentes formes sous lesquelles la vanité paraît chez les hommes, selon les tems & les circonstances. Maintenant, tous ceux qui cultivent les muses se font gloire d'avoir reçu de la nature la plus grande facilité : ils pensent, disent-ils, & s'expriment avec une rapidité, qui fait disparaître toutes les difficultés. Ce que les autres regardent comme un travail, n'est pour eux qu'un jeu, auquel il leur suffit de sacrifier quelques instans très-courts. Dans les beaux jours, où les Graces Attiques présidaient à tant d'ouvrages, si éloignés des nôtres pour le fond & la forme, les ingénieux écrivains, que ces Déesses inspirèrent, avaient, ainsi que leur

tour d'esprit, leur vanité. Mais qu'elle était opposée à la nôtre ! il semblait qu'ils affectassent de parler des peines qu'ils s'étaient données pour être corrects : ils publiaient par-tout que cette perfection à laquelle ils avaient porté leurs pièces les moins longues, telles que leurs odes, leurs satyres, leurs panégyriques, était le fruit de leurs soins & de leurs veilles. Lorsqu'à force d'application ils avaient donné à leurs ouvrages ce naturel & ce beau poli, qui les faisait passer pour l'heureux transport d'un instant d'enthousiasme, ou d'un accès de gaité, ils craignaient qu'on ne les prît réellement pour tels, & que leur travail n'échappât au public. Ils ne voulaient pas qu'on ignorât combien leur jeu était pénible, combien cette aisance & cette facilité leur avaient coûté. Ils pouvaient bien dire, ainsi que le plus aimable des poètes l'a fait depuis, sans doute par un retour sur lui-même :

* Ludentis speciem dabit , & torquebitur.

Et dans un autre endroit :

. Ut sibi quivis **

Speret idem , fudet multum , frustra que laboret

Ausus idem , tantum series juncturaque pollet.

Ce beau fini dans l'exécution , n'est pas fait pour frapper les sens grossiers du vulgaire , il n'est que l'œil du critique qui puisse l'appercevoir. Rien ne choque davantage un artiste vraiment habile , que de voir le public assez indifférent sur son ouvrage , pour ne pas daigner le critiquer. C'est lui faire le plus grand plaisir , que de lui amener des juges d'un goût sûr , & auxquels aucuns des détails ne puissent échapper. Il n'est que le génie borné , que l'ouvrier sans talents , qui n'étant pas faits pour entreprendre , tâchent , par des dehors spécieux , & par un vernis brillant ,

* Horace , *Epist.* 2. *Lib.* 2.

** Id. *Ars.* *poet.*

d'en imposer à la vue , & de l'empêcher ainsi de se fixer trop attentivement sur la surface inégale de leurs ouvrages.

Est-il quelque chose qu'un grand musicien desire avec plus d'ardeur , que d'exécuter les morceaux de sa composition devant des amateurs éclairés ? Il ne cherche que des oreilles délicates , & accoutumées à sentir les beautés de l'harmonie. Le caractère de ses auditeurs , est ce qui l'embarrasse le moins ; qu'ils soient durs , chagrins , sévères , peu lui importe , pourvu qu'ils soient en état de critiquer , de censurer , de juger de l'effet , des accords & de la symphonie. Il en est de même d'un excellent peintre ; rien ne le mortifie tant , que de ne trouver dans la foule de ceux qui regardent ses tableaux , personne qui ait fait une étude de la manière diverse des grands maîtres , ou dont l'œil exercé , distingue au premier aspect les avantages & les défauts du style de chaque école. Les ouvriers mé-

chaniques soumettent volontiers leurs travaux au jugement de ceux qui se sont exercés dans cette partie. Enfin, tous ceux qui pratiquent d'autres sciences & d'autres arts, voient avec la plus grande satisfaction, les critiques, dont le tact est le plus fin, & le goût le plus difficile, prononcer sur leurs ouvrages, d'après un examen détaillé. O vous, qui prétendez à l'art d'écrire ! poètes, & prosateurs de toute espèce, au nom des Muses, dont vous vous vantez de tirer votre origine, dites-nous pourquoi vous ne vous conformeriez pas aux loix générales ? Quelle est donc la raison de cette aversion insurmontable pour les critiques les plus modérées ? Seriez-vous disposés à convenir que dans une nation où les arts & les sciences n'ont pas fait plus de progrès que dans la nôtre, vous êtes réduits à n'être que des empiriques & des charlatans ?

D'après ces réflexions, je prends sur moi de condamner absolument l'u-

sage actuel de se réunir contre les critiques, & de les dévouer à la haine & à l'exécration publique, comme les perturbateurs de la république des lettres. Je soutiens, au contraire, qu'ils en sont les appuis les plus fermes, & que si, par les encouragemens que l'on peut donner à cette classe, on ne s'empresse pas d'en accroître le nombre, nous resterons infailliblement dans notre ancienne barbarie, & nous conserverons à jamais le goût gothique, qui jusqu'à cet instant a dominé.

Dans les sociétés qui sont encore dans leur enfance, telles que celles qui se forment par l'assemblage de quelques familles confédérées, ou par la réunion de différens colons, le nouveau peuple doit s'estimer trop heureux, de posséder assez la langue commune, pour se faire entendre sur tout ce qui peut avoir quelque rapport à ses besoins & aux choses de première nécessité. On ne peut pas supposer que dans cet état de faiblesse & d'in-

digence, il ait le loisir & l'envie de s'appliquer à des choses de pure spéculation. Quand on craint de succomber à la violence, ou de périr de misère, on n'est pas tenté de s'adonner aux arts d'agrément. Il n'est donc pas à présumer que dans les commencemens de son établissement, un peuple fasse attention aux nombres de son langage, & aux sons harmonieux que le hazard & la nécessité lui fait articuler. Mais lorsque par la suite des tems, les grandes difficultés seront surmontées, & que cette société aura formé un corps puissant, on examinera plus attentivement les discours des chefs de la république & de ses principaux membres ; bientôt, en les comparant ensemble, on trouvera dans quelques-uns, non-seulement une cadence plus harmonieuse, mais aussi, des pensées plus heureuses, & des tours plus aisés.

Je crois donc qu'on peut, en quelque façon, regarder la Déesse de la persuasion, comme la mere commune

de la poésie , de la musique , de la rhétorique , & des autres arts agréables qui tiennent à ceux-ci ; car il est clair que plus les chefs étaient intéressés à persuader , plus ils durent faire d'efforts pour plaire. On ne fut donc pas long-tems dans des États ainsi constitués , sans arranger ses pensées dans l'ordre le plus naturel , sans les parer de tous les agrémens de l'imagination , & sans les exprimer dans les nombres les plus doux & les plus attrayans , afin de charmer l'oreille , & d'entraîner le cœur par la beauté de l'élocution.

On prétend que presque tous ceux qui se sont les premiers illustrés dans l'art de gouverner les hommes , étaient d'habiles musiciens. La tradition qui se perdit bientôt dans la fable , ne pouvait pas nous donner une idée plus noble des anciens fondateurs de la société , qu'en nous les représentant comme de vrais chantres , qui par les accens de leur voix , & les accords de leur lyre , savaient charmer les bêtes les plus féroces , & changer en cités

florissantes , des forêts incultes & d'arides rochers. On ne peut pas non plus douter que ces mêmes artistes , qui firent une étude si assidue des nombres du discours , n'aient porté très-loin la connaissance des sons & de l'harmonie naturelle , dont les charmes ont dû contribuer infiniment à fléchir la dureté des mœurs & la férocité du caractère des nouveaux peuples.

Toutes les fois que ces communautés libres , formées par un consentement & une association volontaires , tombaient par quelque révolution , sous l'empire d'un seul , ou de quelques-uns des plus puissans citoyens , toutes les fois que la force & la violence , succédant à l'égalité , s'emparaient de l'administration des affaires ; il en résulterait que l'art de toucher & de persuader , devenait presque inutile , & était , par conséquent , infiniment moins cultivé. Par-tout où la persuasion fera un des moyens les plus puissans pour obtenir la confiance du

peuple , par-tout où il faudra le convaincre , avant de le faire agir , on attachera de la considération à l'éloquence , il se formera des orateurs & des poètes : les premiers génies , les sages de la nation , feront tous leurs efforts pour se perfectionner dans ces arts , qui peuvent ramener le peuple à la modération , le faire revenir , lorsque ses jugemens précipités l'emportent trop loin , & qui sont le seul moyen de l'engager à donner sa confiance aux hommes , qui en sont vraiment dignes par leurs lumières & leurs profondes connaissances. Dans de tels gouvernemens , il était de l'intérêt des sages , de mettre le peuple à portée de juger de leur mérite & de leur capacité , puisque l'esprit & les grandes qualités , étaient presque les seules recommandations pour les plus hautes dignités. Il en résultait encore un bien pour les lettres ; ceux qui s'étaient élevés ainsi par leurs progrès & leur amour pour les beaux arts , ne manquaient jamais d'appuyer de
tout

tout leur crédit , des talens auxquels ils devaient tant de distinctions personnelles & de récompenses flatteuses.

Un gouvernement libre est pour les arts , ce que la bonté du sol est pour des plants vigoureux ; c'est ce qui fait que les nations libres les ont portés , en peu de tems , à un si haut point de perfection , tandis que les empires les plus vastes & les plus puissans , lorsqu'ils sont sous le joug du despotisme , ne produisent , après des siècles de loisir , que des essais informes & barbares.

Lorsque l'art de persuader eût acquis assez de crédit , pour que les esprits vifs & les génies entreprenans s'appliquassent à l'envi à émouvoir , par des discours éloquens , les passions de leurs auditeurs , il dût nécessairement se trouver , dans la quantité de ceux qui reçurent de la nature d'heureuses dispositions pour ce talent , quelques personnes , qui , sans ambitionner les applaudissemens de la

multitude, & sans se soucier du pouvoir & de l'influence, que leur succès dans ce genre auraient pu leur assurer, se livrèrent à la contemplation de cet art enchanteur. Il fallait, pour jouir de tous les plaisirs qu'il pouvait procurer, le tact le plus fin & l'oreille la plus délicate. Car, que sont des sons harmonieux, pour celui dont l'organe n'est pas sensible à la mesure? Si le public ne s'est pas fait un art d'écouter, jamais les ouvrages des grands maîtres ne produiront l'effet qu'on doit en attendre, jamais on n'en sentira toute la force & la perfection. Ceux qui veulent se distinguer, dans quelque art que ce soit, doivent donc, s'ils sont vraiment jaloux de leur gloire, désirer que le goût s'épure & se perfectionne. Cette heureuse révolution ne peut s'opérer que par les secours & les efforts des génies spéculatifs, qui servent, pour ainsi dire, au génie, d'interprètes auprès du peuple, & dont l'exemple, en don-

nant le ton à la multitude , lui indique les endroits les plus corrects & les plus beaux de chaque ouvrage.

Telle fut l'origine des critiques , qui acquirent nécessairement une considération , proportionnée aux progrès que l'on fit dans les arts & dans les sciences. Bientôt , le plaisir qu'ils faisaient au public , en lui communiquant leurs idées , les tenta de devenir Auteurs eux-mêmes. Alors on leur donna , par honneur , le nom de sophistes ; nom très-respecté dans ces premiers tems. Les plus rigides philosophes , ces censeurs d'un ordre relevé , qui faisaient leur principale occupation de la réforme des mœurs , ne dédaignèrent pas de porter le flambeau de la critique sur ces arts inférieurs , particulièrement sur ceux qui tiennent à l'élocution , & au pouvoir de convaincre & de persuader.

Dès que cette classe eut acquis un certain crédit , il ne fut plus possible d'en imposer aux hommes , par des prétentions & des apparences. Le

public ne se laissa plus séduire par le faux sublime, & ne prit plus la déclamation pour l'éloquence. Bientôt par-tout où ces savans critiques furent accueillis, & où les philosophes voulurent bien en augmenter le nombre, il s'en forma d'un ordre inférieur, qui se partagerent les différentes branches de cet empire. Des Étymologistes, des Philologistes, des Grammairiens, des Rhéteurs, & tant d'autres qui excellaient chacun dans leur partie, parurent de tous côtés : Ils élevèrent leurs voix pour défendre la certitude de leur art & la justesse des principes sur lesquels il était fondé, firent appercevoir au public les beautés qui lui échappaient dans les ouvrages les plus parfaits, & dévoilèrent aussi la faiblesse, les faux brillans, & les graces affectées de ceux qui n'avaient pour eux qu'une vaine apparence. Les oreilles grossières du vulgaire furent distinguer les sophismes des raisons, le phœbus du sublime ; il fallut bannir le style efféminé, l'esprit épigramma-

tique, les sentimens outrés. On ne supporta plus les pensées disparates, les comparaisons accumulées, les métaphores mêlées. Tels que des observateurs vigilans, ces terribles censeurs étaient toujours sur leurs gardes, toujours prêts à dénoncer tout ce qui s'écartait de la nature & du vrai.

On s'imagine bien, que dans les commencemens de l'art, le style emphatique & pompeux, auquel nous voulons bien donner le nom de sublime, fut, & le plus facile à saisir, & le plus promptement en vogue. De toutes les passions, la plus aisée à exciter chez les gens simples, & sans expérience, est l'étonnement. C'est aussi celle qu'on cherche à remuer chez les enfans, lorsqu'on veut les amuser. Le plus sûr moyen de nous plaire à cet âge, est de frapper vivement notre imagination, & l'on n'opere cet effet, qu'en feignant soi-même d'être surpris par l'objet que l'on présente. Des sons horribles, des hurlemens, qui font tressaillir, sont

au gré des sauvages , la musique la plus délicate. L'Indien ne repose jamais sa vue plus agréablement que sur des colosses & des figures monstrueuses, bigarrées de couleur , fortement contrastées. Il aime tout ce qui le fait vivement , & excite dans son ame un mouvement d'horreur & de consternation.

Dans la poésie , comme dans la prose élevée , les auteurs , pour produire ces grands effets , qu'on prenait pour le sublime , eurent recours aux métaphores multipliées. * Ils s'éloi-

* Le mérite de la diction est d'être claire , sans être rampante. La plus claire est , sans contredit , celle qui se sert toujours du mot vulgaire ; mais alors , elle devient basse. . . . La pompeuse est celle , qui dédaignant les façons de parler communes , se sert de termes étrangers. J'entends par termes étrangers , tous ceux dont on ne trouve pas l'origine dans notre langue , les métaphores , & autres figures. Un discours , entièrement composé

gnèrent de la façon naturelle de s'exprimer, pour se jeter dans des

de pareilles expressions, serait énigmatique & barbare. Les métaphores produisent le premier effet; le second n'est pas moins évident. *Aristote, chap. 22, de la Poétique.*

Le même critique s'étend davantage sur ce sujet, dans sa rhétorique. *Liv. 3, chap. 8.*

Comme les poètes ont été les premiers à se servir de cette diction, pour suppléer au vuide de leurs ouvrages, on l'a d'abord appelé style poétique. Il est même encore des gens peu instruits, qui regardent cette emphase, comme la plus belle chose du monde. Mais ils se trompent prodigieusement. . . . Déjà les poètes tragiques ont abandonné cette manière; ils ont renoncé aux mots, qui ne sont pas autorisés par l'usage, de même qu'ils ont quitté le tetramètre pour l'iambe, parce que cette dernière mesure se rapproche plus de la prose que toutes les autres. Presque tous les poètes ont suivi cet exem-

écarts qui n'avaient aucun rapport à leur sujet, & aux hommes auxquels ils s'adressaient. Telle fut, à ce que nous assure le plus grand des critiques, la maniere des poètes qui parurent avant l'âge d'Homere, ou avant que le mérite de ce pere de la poésie fut assez reconnu pour faire donner l'exclusion à cette race illégitime d'usur-

ple; ainsi, il ne peut être qu'infinitement ridicule à ceux qui se servent de ce style, de donner pour raison, qu'ils marchent sur les traces des poètes, puisque tous ceux qui méritaient vraiment ce nom par leur génie, ont abandonné cette route.

Aristote nous indique clairement, par plusieurs passages de sa poétique, sur-tout par celui-ci, que l'on trouve au *chap. 24*, qu'Homere a été le premier de ces réformateurs.

Il faut de plus, que les pensées & la diction soient justes & claires; Homere est le premier qui ait possédé ces deux parties, dans lesquelles il a surpassé tous les autres.

pateurs, & ne laisser admettre que les vrais enfans des muses, dont les droits étaient incontestables. Ce poète ne conserva du style métaphorique & figuré, que ce qui était vraiment noble & décent. Il introduisit le naturel & le simple. Les beautés réelles de la composition, l'unité du dessein, la vérité dans les caractères, l'imitation de la nature dans ses détails, furent le but qu'il se proposa & qu'il atteignit.

La manière de ce pere des poètes, fut imitée par ceux qui lui succédèrent, & transportée avec succès dans tous les genres, sur-tout dans les drames, formés d'après ses modèles; la tragédie parut d'abord, & prit chez lui tout ce qu'elle y trouva de grand & de noble. Les poètes réussirent bien plus promptement dans cette partie, que dans celle de la comédie, comme il est très-naturel de le supposer, puisque ce genre est réellement beaucoup plus facile & susceptible d'être porté plus rapidement à sa perfection, ainsi

que nous en assure le plus grand des critiques. * Le jugement que ce génie puissant, & cet arbitre des arts, a porté sur la tragédie, mérite bien d'être considéré attentivement : Quelqu'idée, dit-il, que l'on se forme dans la théorie, sur la perfection à laquelle on peut porter cette espèce de poème, il est impossible, dans la pratique, de lui faire faire un pas de plus. Il a atteint son but, ** il est arrivé à la

* Voici la conclusion que tire Aristote, d'après la comparaison qu'il fait entre la comédie & la tragédie.

On n'ignore pas les différens degrés par lesquels la tragédie a passé; on connaît ceux qui l'y ont successivement conduite, on n'a pas, sur la comédie, des lumières aussi sûres, parce que, dans ses commencemens, elle intéressa moins. Ce ne fut même que long-tems après son origine, qu'elle fut produite sur le théâtre, de l'aveu des Magistrats.

** Après avoir essuyé plusieurs révolu-

perfection dont il est susceptible ; mais de son tems , la comédie était encore

tions , la tragédie , parvenue à son période , s'arrêta. Aristote , *chap. 4. de la poétique.*

Il semble que l'avenir ait été dévoilé à ce critique. L'événement prouva effectivement que la tragédie , portée à sa perfection , sous les Sophocles & les Euripides , n'avait plus rien à acquérir , quels que fussent les talens des nouveaux auteurs ; ce qui éteignit bientôt l'émulation. Dans les âges suivans , on ne souffrit sur le théâtre que les pièces des anciens poètes. Lorsque la comédie parcourait son second & son troisième période , la tragédie avait été fixée depuis long-tems par Euripide , à qui notre critique , malgré toute la sévérité avec laquelle il le traite dans sa poétique , est forcé d'accorder la gloire d'avoir donné au style tragique , toute la noblesse & toute la dignité qui lui convenait. Quant au style sublime & figuré , que ce poète rejetta , presque absolument , voyez ce que le même critique en dit dans sa rhétorique , à l'endroit où il prouve si

dans son accroissement. Elle avait déjà efflué divers changemens , mais elle n'était pas jusqu'à cet instant parvenue au point où elle devait en rester. Malgré tout l'esprit d'un Aristote

bien l'insuffisance & l'insipidité de ces beaux discoureurs , qui s'éloignent du simple & du naturel.

Les grands maîtres , dit-il , ceux qui sçavent ce que c'est que la poésie & le style élevé , doivent cacher leur manière avec beaucoup d'attention. L'art voilé doit laisser appercevoir la nature. Il faut que les fictions aient l'air de la vérité ; tel est le moyen de persuader , sans lequel l'illusion est détruite ; car alors , on se défie de votre ouvrage , comme d'un vin apprêté. C'est ainsi que le comédien Théodore savait ménager sa voix , de manière à la faire prendre pour celle du personnage qu'il représentait , tandis que celle des autres acteurs paraissait étrangère à leur rôle. Le meilleur moyen de dérober l'art , est de se servir des termes usités , ainsi que l'a fait Euripide. *Aristote , liv. 3 , chap. 2.*

phane , & de tant d'autres poètes du premier âge , qui avaient vécu avant les beaux jours de ce critique. Le style des auteurs qui l'avaient précédé , était , il est vrai , châtié , leur esprit facile savait donner aux plaisanteries les tours les plus heureux : mais la vérité des caractères , la beauté de l'ordre , l'imitation simple de la nature , leur étaient , en quelque façon , totalement inconnues , ou ils négligeaient toutes ces parties , pour s'abandonner à la pétulance d'une gaieté effrénée. Ménandre n'avait pas encore paru ; c'était à lui qu'il était réservé d'accomplir la prédiction du plus grand connaisseur qui ait jamais existé.

Jusqu'à cette époque , la comédie *

* Homere , celui de tous les poètes qui a le mieux réussi dans les grands sujets , parce qu'à toutes ses autres qualités il a su joindre l'imitation dramatique , est aussi le premier qui ait donné l'idée de la comédie. *Arist. poét. chap. 4.*

n'avait pas été beaucoup plus loin que les anciennes parodies ; * elle servait avec le plus grand succès , à tourner en ridicule le faux sublime des premiers poëtes , & de ceux qui avaient encore un assez mauvais goût pour suivre cette manière vicieuse. Les meilleurs tragiques avaient quelques fois bien de la peine à échapper à ses traits : les harangues pompeuses des orateurs , étaient un sujet , sur lequel

* Les parodies, déjà très-anciennes , n'étaient réellement que des farces burlesques. La comédie qui tira de ces pièces, ainsi que des Phalliques, dont nous parlerons plus bas , quelques-unes de ses plaisanteries , resta dans l'enfance jusqu'à Aristophane. C'est lui qui s'illustra le premier dans ce genre , auquel , comme nous l'avons déjà dit, il ne donna une certaine célébrité , que lorsque la tragédie , après avoir subi les divers changemens par lesquels elle devait passer , avait atteint le dernier degré de perfection , ainsi qu'en assure le plus grand des critiques , dont le témoignage est confirmé par tout ce qui nous reste de l'antiquité.

elle ne tariffait jamais. Enfin , tout ce qui prétendait faire illusion par un faux air de réserve & de grandeur , était éprouvé à cette pierre de touche. Dans son excessive liberté , elle n'épargnait pas plus les mœurs & le caractère des citoyens , que leurs discours & leurs écrits. On ne pouvait rien imaginer de plus à propos , que cette espèce d'esprit , pour faire tomber le masque imposant , sous lequel on déguisait les choses les plus simples , & faire évanouir les spectres , que la manière tragique & le style ampoulé avaient produits.

Et docuit magnumque loqui , nitique cothurno.
Successit vetus his comœdia. *

* *Horace , Art poétique.* Ces deux vers sont précédés de ceux ci , dans lesquels l'auteur , après avoir parlé de l'origine , dit :

Post hunc personæ , pallæque reputor honestæ ,
Æschilus , & modicis instravit pulpita tignis
Et docuit.

En effet , avant Thespis , la tragédie était , comme notre poète le dit très bien en deux mots , *ignotum genus* ; c'était une espèce de cahos , composé de matières hétérogènes ,

Ce ne fut point le hazard, mais la nécessité, la raison, la nature des choses, qui déterminèrent chez les Grecs, l'ordre dans lequel ces arts se succéderent. C'est ainsi que dans les corps bien constitués, la nature indique d'elle-même les remèdes, & rétablit, par son impulsion, les désor-

que la pompe & l'emphase de la diction, rapprochaient prodigieusement de ce burlesque, qui fut la source de la comédie. Cependant, dans toute la rigueur historique, ainsi que Platon le prétend dans son *Minos*, la tragédie était infiniment plus ancienne. Son origine se confondait avec celle des Athéniens. Voici le passage :

Notre tragédie est extrêmement ancienne ; ce n'est pas sous Thespis ni sous Phrynichus, qu'elle a commencé, ainsi que quelques-uns le prétendent. S'ils veulent remonter à la source, ils trouveront que ce sont les Athéniens qui en ont donné la première idée, dans les tems les plus reculés. *Note de l'auteur.*

dres

dres qui ont pu résulter des efforts qu'elle a faits , pour former le tempérament. Lorsque la puissance & les richesses de ce peuple libre s'augmentèrent , & que leur jugement & leur goût se perfectionnèrent , ainsi que les sciences & les arts , ils durent sentir en eux-mêmes une vigueur naturelle , qui , aidée d'une heureuse fermentation , produite par l'opposition des différentes humeurs , corrigea , par les contraires , celles qui , pour me servir des termes de l'art , menaçaient de devenir excessives ou *peccantes*. D'ingénieuses plaisanteries réduisirent à de justes bornes l'effervescence & l'enflure du style élevé. On se servit de la force comique , comme d'un caustique , pour réduire les excroissances & les *fungus* d'un dialecte boursoufflé , & de la manière emphatique & figurée , dont on s'exprimait. Mais bientôt ce remède même causa les plus dangereux effets , ainsi que certaines drogues , employées en médecine deviennent corrosives ,

lorsque les matières sur lesquelles elles doivent opérer, sont suffisamment évacuées, & que par ce moyen, les causes de la maladie sont détruites.

* In vitium libertas excidit & vim
Dignam lege regi. Lex est accepta, chorusque
Turpiter obticuit, sublato jure nocendi.

On aurait le plus grand tort de regarder, avec quelques personnes, la loi qui fut faite pour réprimer cette licence excessive de l'esprit, comme un attentat à la liberté des Athéniens, ou comme la suite du pouvoir que les étrangers acquirent dans la république. La manière dont les citoyens se traitaient mutuellement, aussi bien que l'espèce d'esprit & de plaisanterie qu'ils mettaient dans leurs divertissemens particuliers, ne devaient-elles pas être absolument indifférentes à ces puissances ? Si cette nation, dans les changemens que son

* Horace, *Art. Poet.*

gouvernement d'Athènes éprouva, sous l'administration tyrannique des Trente, ou lorsqu'abaissée par Philippe, Alexandre, Antipater, elle fut obligée de respecter ces Rois, avait été forcée de donner son suffrage à de semblables loix, le premier usage qu'elle eût fait de sa liberté, eût été de les annuler, dès qu'elle aurait eu secoué leur joug, qui ne lui fut jamais imposé pendant long-tems. En effet, malgré les revers qu'éprouvèrent les Athéniens, par les coups que leur portèrent de puissans voisins, malgré la perte de toutes les conquêtes qu'ils avaient faites dans des tems plus heureux, ils conservèrent toujours chez eux le même gouvernement; & tous ceux qui ont quelque connaissance des mœurs de ces fameux Républicains, ou qui sont versés dans l'histoire de ces tems, savent avec quelle passion ils s'intéressaient à leurs plaisirs & à leurs spectacles. On n'ignore pas que jamais peuple ne fut plus jaloux de tout ce

qui pouvait avoir quelque rapport à la poésie, à l'esprit, à la musique, & aux autres arts dans lesquels ils se vantaient de l'emporter sur toutes les nations contemporaines.

Ce n'est donc qu'un changement total dans le goût & dans les mœurs des citoyens, qui a pu les engager à dicter ces décrets, & à porter graduellement la réforme dans la république des lettres. Au lieu de gêner la liberté, c'était réellement l'augmenter : soustraire l'honneur de chaque citoyen, & la réputation, aux traits satyriques & aux plaisanteries des poètes, c'était garantir à la fois l'un & l'autre ; c'était établir la sûreté personnelle, & même la tranquillité de chaque individu. Plus ce peuple, qui s'était formé par une longue expérience, mit d'aménité dans ses mœurs, plus, par une proportion bien naturelle, le goût de la bonne plaisanterie & des ouvrages d'esprit s'épura. Bientôt la Grece entière, civilisée, bannit, à mesure que

la politesse y fit des progrès, les bouffonneries & les obscénités. Les Athéniens furent toujours ceux qui y primèrent & qui y donnèrent le ton, toutes les fois qu'il s'est agi d'élégance; car même leur première comédie était infiniment supérieure à toutes les tentatives qu'on avait faites jusqu'alors. Le critique célèbre, que j'ai si fréquemment cité, prétend que de son tems les Phalliques, * c'est-à-dire, les farces bouffonnes & obscènes, étaient souffertes dans quelques villes voisines, avec l'approbation des magistrats; tant on était encore, dans une partie de la Grece, éloigné de ce ton honnête & de ce goût recherché, qui caractérisaient les Athéniens.

Mais ce qu'on peut citer comme

* *Aristote, chap. 4 de la poés. dit : De même que la tragédie avait pris sa source dans les Dithyrambes, ainsi, la comédie tira son origine des Phalliques, qui, dans plusieurs villes, se sont conservés jusqu'à nos jours : elle fit des progrès très-rapides.*

quelque chose de plus évident , pour convaincre combien ce raffinement , gradué dans le style & dans les manières , s'établit naturellement chez les anciens , sur-tout dans la partie du théâtre ; c'est que les Romains imposèrent à leurs auteurs dramatiques , les mêmes loix , & certainement on ne prétendra pas que ces fiers Républicains y furent forcés par les étrangers ou par un gouvernement tyrannique. Jamais ils ne furent plus libres que lorsqu'ils interdirent à leurs poètes les Fescennines ou Atellanes. La sûreté du public , & le plus grand avantage de chaque membre de l'État , furent les seules considérations qui les y déterminèrent. Ils savaient qu'il n'est rien de plus contraire au véritable esprit de la liberté , qu'une telle licence.

. Doluere cruento
Dente laceffiti. Fuit intactis quoque cura
Conditione super communi , quin etiam lex
Pœnaquelata , malo quæ nolle carmine quemquam
Describi. *

* Horace , *Epit.* 1. *Liv.* 2.

Pour soutenir mon opinion , je pourrais , outre l'autorité des écrivains les plus graves , * produire le

* Pour confirmer les principes que j'ai établis , d'après les diverses autorités citées dans les notes précédentes , sur la marche naturelle de l'esprit & du style d'une nation , voyez ce que dit Strabon , liv. 1.

La prose élevée est une imitation de la poésie ; celle-ci parut d'abord avec tous ses ornemens , & enleva l'admiration & les suffrages. Bientôt quelques auteurs , tels que Cadmus , Phérérides , Hécatee , abandonnèrent la mesure , & ne s'attachèrent qu'à faire passer dans leurs ouvrages les autres beautés poétiques. Ceux qui leur succédèrent , en diminuant toujours quelque chose de l'élévation de la prose , la réduisirent au point où elle est actuellement. On peut de même assurer que la comédie tire son origine de la tragédie , & qu'elle est descendue par degrés de la sublimité de cette dernière , au style libre & familier , dont elle se sert aujourd'hui ,

témoignage d'un des plus sages * & des plus respectables auteurs de l'anti-

* D'abord on imagina la tragédie, pour retracer à notre mémoire les grandes révolutions, nous les faire envisager, comme une suite nécessaire de la condition humaine, & nous engager à supporter avec fermeté, sur le théâtre du monde, les accidens, qui sur la scène nous affectent si agréablement. . . . Après la tragédie, parut l'ancienne comédie; elle prit toute la liberté d'un censeur, & par sa simplicité, nous avertit de nous tenir en garde contre la manière emphatique, qui semblait vouloir dominer. Diogène fit, à-peu-près, la même chose dans un genre bien différent. A cette espèce de comédie, succédèrent la moyenne & la nouvelle. *Marc. Aurele. Liv. 2.*

Lorsque notre imagination nous porte à donner dans un excès de crédulité, sur un objet quelconque, il ne faut jamais manquer d'en écarter tout ce qui peut nous en imposer, & de ne l'apprécier qu'après l'avoir dépouillé de tout ce qui le rend respectable à nos yeux. L'illusion est le

quité, dont le suffrage seul serait d'un poids égal au sentiment de tous ceux qui se sont expliqués sur ce sujet. Il nous dit que l'ancienne comédie, ce tour plaisant que l'on savait donner aux choses les plus févères, naquit aux dépends du sublime. Cette muse, gaie & badine, était une espèce de pédagogue enjoué, dont on n'était pas fâché d'opposer les ris & la pétulance, à l'emphase & à la pompe des écrivains les plus fastueux. Le même auteur fait encore une remarque, qui mérite bien toute notre attention : c'est qu'à-peu-près dans le même tems, la philosophie éprouva une révolution semblable dans son esprit & dans sa manière. Effectivement, tandis que le plus sublime des philosophes était

plus habile de tous les sophistes ; il ne faut jamais s'en défier davantage, que lorsqu'elle prend, pour nous tromper, le masque de l'importance & de la gravité. *Marc. Aurel. L. 5.*

aussi le plus suivi, tandis qu'après lui, son disciple & son successeur était dans toute sa gloire, il s'éleva, sous d'autres chefs, & sous d'autres disciples, une philosophie comique, qui attaqua directement la première, sans ménager ni les écrits, ni la personne de ceux qui la soutenaient. Le dessein de cette nouvelle secte, n'était pas tant d'établir d'autres dogmes & d'autres maximes, que de rire du style & de la façon dont les premiers débitaient leur doctrine, & de tourner en ridicule la manière dont ils s'y prenaient, pour donner des leçons de sagesse.

Je remarque toujours avec plaisir, la ressemblance frappante qui se trouve entre les branches de la philosophie & celles de la poésie, lorsque je considère ces deux sciences comme sorties de deux principaux arbres, dont la sève vigoureuse devait projeter tous les rameaux, qui, depuis, se sont élevés successivement de leur tronc. En effet,

de même que le plus grand des poëtes *a, de l'aveu de toute l'antiquité, donné l'idée, & fourni les sujets de la tragédie, de la comédie, & de tous les autres genres qui sont dans la nature; ainsi le créateur de la philosophie, dont le vaste génie embrassait tous les genres de cette science, peut être regardé comme la source féconde des différens ruisseaux qui nous l'ont transmise.

* Voyez les notes ci-dessus, pag. 144 & 149.

En admettant pour la poésie cette généalogie qui la fait descendre d'Homere, on se convaincra encore davantage, que la comédie est plus récente que la tragédie; car, quoiqu'Aristote, dans l'endroit où il parle de ces deux espèces de drames, cite le Margitès, comme ayant une analogie très-sensible avec la comédie; cependant, d'après la préférence marquée, que de tout tems l'on a donné à l'Iliade & à l'Odissee, sur les autres ouvrages d'Homere, on ne peut gueres douter que ce ne soit ces deux poëmes que l'on ait d'abord choisi pour modèles.

Un de ses disciples , d'un sang illustre , d'un génie élevé , qui joignait à ces qualités les plus heureuses dispositions pour la poésie * & l'élo-

* Les dialogues de Platon , étaient de vrais poèmes , ainsi que nous l'avons prouvé ci-dessus, pag. 65 & suivantes ; c'est aussi le sentiment d'Aristote , dans sa poétique. Nous pouvons ajouter à toutes ces autorités , un passage d'Athenée , dans lequel sont conservées quelques lignes de ce grand critique , sur le même sujet.

Platon , après avoir condamné généralement tous les poètes , & banni de sa république Homere lui-même , & toute espèce de poésie imitative , écrivit très-poétiquement des dialogues imitatifs , genre dont il n'est pas l'inventeur ; car il avait été précédé par Alexamene de Téos , ainsi que l'assure Nicias & Soterion. Voici ce qu'Aristote dit à ce sujet dans son ouvrage , sur les poètes : « Il est impossible de ne pas convenir , que les pièces connues sous le nom de Mimes de Sophron , ne soient imitatives , ainsi que celles d'Alexamene de Téos. Ce

quence , prit ce qu'il y avait de plus grand dans les idées de ce pere de la philosophie , & l'emporta sur tous ceux qui sortirent de la même école. Un autre , d'un rang inférieur , d'une fortune moindre encore que sa naissance , porté à la satyre , par son tempérament & par son état , s'appropriâ l'ironie , qui , sous un successeur plus gai & plus plaisamment caustique , acquit toute la force comique , en se modélant sur l'ancienne comédie , qui était alors en vogue. Un * troisieme,

» sont les deux premiers auteurs qui aient
 » donnés des dialogues socratiques. » On voit clairement , par ce passage , qu'Aristote était persuadé que les dialogues d'Alexamene & de Sophron , avaient paru avant ceux du philosophe d'Athenes. *Athenée , Lib. 2.*

* Ces trois disciples de Socrates , qui puiserent leur doctrine dans sa philosophie , sont Platon , chef de la secte académique ; Anthisthene , le premier des Ciniques , qui eut pour successeur le fameux

d'un rang distingué, qui, porté aux grandes choses par un génie entreprenant, devint le héros le plus célèbre de son tems, saisit ce qu'il y avait de plus doux & de plus gracieux dans la manière de Socrates. Il joignit à la profondeur & à la force du raisonnement, toute l'éloquence & toute

Diogenes ; Et Xénophon, celui des chefs des dix mille, qui contribua le plus à leur célèbre retraite. Il en écrivit lui-même l'histoire, & c'est un des morceaux les plus précieux de ce genre, qui nous soit resté de l'antiquité. Il ne forma point de secte ; on convient que de tous les disciples de Socrates, il est celui dont les écrits approchent le plus de la manière de son maître. Shaftesbury avait pour ce philosophe, un respect qui tenait presque de l'adoration. Voyez ce qu'il en dit dans ses mélanges, part. 5, chap. 10, où il le met pour la noble simplicité, l'élégance, & même le vrai sublime, au-dessus de tous les auteurs qui n'ont pas été inspirés par la divinité.

Note du traducteur.

la facilité d'expression , que l'on s'attend à trouver dans un homme de qualité bien élevé. Éloigné par le goût le plus pur de la forme scolastique , de la déclamation & de l'emphase poétique , il sut éviter les faux brillans , la pompe & l'enflure des pensées & du style , sans donner dans le bas & dans la bouffonnerie , ou dans la satire.

On admire sur-tout , dans ses écrits , ce beau naturel de l'antiquité , cette simplicité majestueuse , que si peu de personnes sont en état de goûter , & dont jamais le vulgaire ne connut le prix. Ce que Ménandre fut pour le théâtre , dans les beaux jours de la comédie , Xénophon le fut pour la philosophie , dans les commencemens de cette science. Il est même étonnant que ses ouvrages aient échappé au sort qu'ont éprouvé ceux du poète , puisque la simplicité dans le style & dans la composition , qui fut commune à ces deux auteurs , dut les faire négliger également dans les

siècles d'ignorance & de barbarie, qui se sont écoulés entre leur âge & le nôtre.

Outre ces différentes manières d'écrire, il en est encore une, qui, par son importance, mérite bien toute notre attention. Elle doit presque entièrement son existence à l'art de la critique, & à l'examen détaillé des ouvrages des grands maîtres. Aristote, que nous avons déjà cité, est celui qui peut passer pour le créateur de ce genre, & le chef de cette nouvelle classe d'écrivains; car, quoiqu'il ait été précédé par des sophistes, qui traitèrent plusieurs sujets avec méthode, & à-peu-près dans la même forme, il est néanmoins le premier qui ait acquis de la célébrité dans cette partie. Comme son génie le portait plus aux connaissances agréables & aux beaux arts, qu'aux recherches profondes d'une philosophie abstraite, on eut dans son école, tant qu'il la tint, plus d'empressement pour les autres sciences que pour la morale,

morale , la dialectique & la logique , qui furent cultivées presque exclusivement , sous ses successeurs , dans l'académie & le portique.

On a observé que cette maniere didactique convenait à merveille à un auteur doué d'un génie vigoureux & d'une conception facile ; mais qui n'avait ni cette délicatesse d'esprit , que les Graces n'accordent qu'à leurs favoris , ni les élans , que les Muses font sentir à ceux qu'elles inspirent. Elle semblait faite pour quelqu'un , dont l'imagination sèche & stérile , était dédommée de la fécondité qui lui avait été refusée , par une pénétration infinie , à l'aide de laquelle il pouvait décomposer les objets , & en analyser toutes les parties. En effet , la force & le nerf de cette espèce de style , consistent sur-tout dans des divisions claires , & dans l'ordre le plus exact. Quoique cette maniere n'ait rien de grand par elle-même , elle a naturellement un ton vigoureux , qui lui donne un ascendant marqué ;

elle est même plus propre que toute autre à subjuguier l'esprit , & à donner de la stabilité à ses décisions. Ordinairement , de tels génies , par des conclusions sûres , se forment des principes inébranlables. Lorsque ces principes sont fondés sur l'essence & sur la vérité des choses , ils sont les meilleurs guides pour parvenir promptement à la sagesse & à des connaissances certaines en tous genres. Mais aussi , pour peu qu'ils s'écartent de ces conditions , ils conduisent nécessairement aux absurdités les plus grossières , aux préventions les plus ridicules , & à une pédanterie insoutenable.

Quoiqu'il n'y ait aucune espèce de style , aucune sorte de composition , qui ne soit assujettie à un ordre & à des règles pareilles à celles que nous appellons , dans un sens plus déterminé , méthodique , néanmoins , cette dernière est la seule qui laisse remarquer l'ordre de ses procédés , & qui , en se divisant elle-même en une infi-

nité de parties, fasse, pour ainsi dire,
 son anatomie. Le sublime ne con-
 naît aucune contrainte, il ne souffre
 jamais que sa marche impétueuse soit
 rallentie. La Muse comique, loin
 d'affecter de la méthode dans sa gaie-
 té, ne prend jamais un air composé,
 que pour rendre plus ridicules les pré-
 tentions & la suffisance, en appliquant
 sur sa figure grotesque, le masque
 dont ces défauts se servent pour en
 imposer. Comme la belle simplicité,
 sans contredit, est le genre qui se
 rapproche le plus de la nature, elle
 devrait aussi paraître la plus exacte
 dans la distribution de ses parties, &
 dans la symmétrie de son tout. Mais
 elle fuit avec tant de soin toute es-
 pèce d'ostentation, qu'elle cache son
 travail autant qu'il lui est possible, &
 qu'elle ne s'applique qu'à donner
 un air de facilité, de négligen-
 ce, à ce qui est le résultat des combi-
 naisons les plus justes de l'art. Elle
 ne perd pas même ce ton d'aisance,
 dans les censures qu'elle se permet :

C'est dans ces occasions , qu'elle a recours aux tours les plus adroits , pour faire agréer ses conseils , & déguiser sa supériorité.

Malheureusement pour les auteurs de ce siècle , ils ne sont susceptibles , ni de donner , ni de recevoir de tels avis , tant les esprits sont encore éloignés de goûter les charmes de la simplicité. Quant au sublime , quoiqu'il soit souvent le sujet sur lequel la Critique s'exerce , ce n'est pas néanmoins le genre qu'elle adopte le plus communément , pour l'attaquer. L'analyse de la manière didactique , dont la triste uniformité fatigue nos oreilles depuis si long-tems , est si peu faite pour exciter notre attention , qu'elle nous excède plus promptement que le refrain de la plus vieille chanson. Dès que nous entendons proposer la matière , exposer le sujet , le diviser , le subdiviser , entrer dans toutes les dispositions que l'ordre exige , nous commençons à lutter contre la nature , qui , à la honte de l'orateur , &

au grand scandale de l'auditoire , ap-
 pesantit nos paupières , & nous livre-
 rait , sans nos efforts continuels , aux
 douceurs du sommeil. Il faut donc ,
 si la critique veut paraître à nos yeux
 avec quelque avantage , qu'elle se
 forme sur l'ancienne comédie. Telles
 furent les premières pièces mêlées ou sa-
 tyriques des Romains , genre dans
 lequel ils réussirent à un tel point ,
 qu'on pourrait presque les en re-
 garder comme inventeurs , quoique
 dans la suite , le plus heureux génie ,
 & le poète le plus aimable de cette
 nation , après l'avoir perfectionné ,
 convint qu'il descendait de la comé-
 die Grecque. Les plus grands succès
 seraient sans doute la récompense de
 nos beaux esprits , s'ils voulaient tra-
 vailler d'après de semblables modèles.

En effet , on peut observer que les
 critiques & les satyres , qui ont été
 reçues avec le plus d'applaudissemens
 par notre nation , & qui y ont pro-
 duit le plus d'effet , sont celles qui

se rapprochent le plus de l'ancienne comédie des Grecs. Le fameux poëme burlesque qui parut dans le dernier siècle, sur nos disputes de religion, & dont nous faisons tant de cas, en est une preuve frappante. * Quelque tems après, un auteur ** de la plus haute qualité, en donnant à notre théâtre une piece pleine d'un esprit & d'un sel vraiment comiques, a mérité nos éloges, & a donné à nos beaux esprits, des moyens aussi sûrs qu'agréables, de dévoiler la stupidité, la pédanterie, le peu de talent & la mauvaise foi de leurs adversaires, soit dans leurs discussions littéraires, soit même dans leurs querelles sur la religion & sur la politique. Otez pour quelques instans à la critique de pareilles armes, & pour peu que vous

* Hudibras de Butler.

** La répétition, Comédie du Duc de Buckingham.

foyez au fait de l'état des belles-lettres dans notre nation , & que vous connaissiez la maniere de la plus grande partie de nos poëtes , & les prétentions de nos autres auteurs , vous concevrez aisément à quelles absurdités l'esprit pédantesque , & les déclamations dogmatiques de nos rhéteurs , auraient pu nous mener , & jusqu'à quel point de tels hommes pourraient encore nous en imposer.

Enfin , sous quelque forme que la critique puisse se présenter , quelque tour que ceux qui s'en servent entreprennent de lui donner , il n'est que la superstition & l'ignorance qu'elle doit allarmer ; car si dirigée par des écrivains injustes ou bornés , elle porte à faux , ses traits la détruiront promptement , en retombant sur elle-même. Dans le cas où elle sera libre & sensée , elle ne pourra qu'être utile aux progrès de l'esprit & de la raison.

Je crois, d'après ces réflexions sur les anciens & les modernes, pouvoir avancer hardiment que défendre la critique, c'est prendre à la fois le parti de l'esprit, de l'érudition & du bon sens.



SECTION III.

Nous avons, je pense, apprécié, d'après des principes justes, l'influence, que la protection ou le mépris des Grands, les applaudissemens ou les censures de la critique, doivent avoir sur les gens de lettres. Il ne nous reste plus qu'à considérer comment le peuple ou le monde les traite, & nous pourrons alors décider si ces hommes, qui se livrent au public avec tant de bonne volonté, doivent se plaindre ou se louer de la façon dont ils en sont accueillis.

Il est on ne peut pas plus certain, qu'un homme de génie, un grand artiste, dans tel genre que ce soit, ne se détermine jamais, sans la plus forte répugnance, & sans un vif sentiment de honte, à agir contre ses lumières, & à prostituer, par un vil intérêt, ses talens & son savoir, en

s'écartant des principes invariables de son art. Tous ceux qui sont un peu versés dans l'histoire des beaux arts, se rappelleront mille faits, qui leur prouveront ce que j'avance. Il suffit même de jeter un coup-d'œil sur les artisans inférieurs, pour observer combien ceux qui aiment vraiment leur métier, & qui y ont réussi à un certain point, sont scrupuleusement attachés à cette espèce de fidélité. Vous verrez régner parmi eux la paresse, la débauche, le mépris de toutes les loix; mais ils auront toujours horreur d'enfreindre les règles que le mécanisme de leur art prescrit. Ils aimeront mieux perdre leurs pratiques, & s'exposer à périr de misère, que d'avoir la complaisance de faire quelque chose de contraire à ce qu'il leur plaît d'appeler la justesse & la vérité de leurs ouvrages.

« Monsieur, dira un de ces mal-
» heureux artisans, au riche qui vou-
» dra l'employer, vous avez tort de
» vous adresser à moi pour un tel

» morceau ; trouvez quelqu'un qui
 » veuille se conformer à votre fan-
 » taisie ; pour moi , je fais que ce
 » que vous me demandez ne vau-
 » drait rien ; jusqu'ici j'ai travaillé
 » d'après les règles , & je ne m'é-
 » carterai , ni pour vous , ni pour
 » d'autres , des véritables principes
 » de l'art. »

Voilà ce qu'on peut appeller une vertu réelle , un amour du vrai , indépendant de l'opinion & des circonstances. Transportez ces heureuses dispositions dans toutes vos actions , & l'on verra briller dans votre caractère perfectionné , la probité , l'honneur , & tant d'autres vertus , dont bien des gens , d'ailleurs habiles , ne sauraient assigner les causes. N'est-il pas , dans nos actions , une beauté d'ordre ? Et si cette beauté existe , comme on ne peut pas en douter , ne mérite-t-elle pas bien que nous y soyons aussi fermement attachés , que l'est à son état l'honnête artisan , qui n'a d'autre philosophie que celle que la nature &

l'usage de son commerce lui ont donnée?

Quand on rencontre dans des artistes inférieurs, ce zèle & cette honnêteté, l'on est fort étonné de trouver, parmi les hommes qui prétendent à des connaissances supérieures, si peu d'ardeur pour la justesse & la perfection de leur art. Dans le cas où nous supposons quelque habileté à nos auteurs, nous avons certainement droit d'en attendre, qu'ils élèveront le public jusqu'à eux, & lui donneront le ton, plutôt que de prendre le sien & de s'abaisser, par une lâche condescendance, jusqu'à sa faiblesse. On peut absolument passer cette dégradation aux premiers hommes de génie, qui paraissant dans notre nation après une longue nuit de barbarie, lorsque les lettres étaient encore ensevelies sous leurs ruines, osèrent les premiers entrer dans la carrière pour la parcourir, & pour y ravir des palmes qui n'avaient encore excité les desirs d'aucuns de leurs compatriotes. Mais

depuis cette époque , il s'est écoulé bien des années ; l'érudition a fait des progrès ; les règles du style ont été fixées ; les vrais principes de l'art ont été conçus , démontrés , reconnus par - tout. N'est-il donc pas étrange , de voir nos auteurs nous présenter des productions aussi informes , aussi monstrueuses que celles des premiers âges de notre littérature ? Est-il rien de plus choquant que d'entendre nos poètes parler continuellement dans leurs préfaces , d'art & de structure , tandis que leurs pièces sont aussi mal exécutées qu'elles puissent l'être ? Les règles , dont ils font profession avec tant d'affectation , n'y sont pas mieux observées que dans les écrits des anciens Bardes , leurs prédécesseurs , qui n'avaient aucune idée de ces loix , ou qui du moins , n'en reconnaissaient pas la justesse & la validité.

Si les premiers poètes de la Grèce n'avaient , par une servile complaisance , consulté que le goût & les

inclinations de la multitude , ils eussent rendu un bien mauvais service à leur patrie , & ne fussent jamais parvenus à la célébrité qu'ils ont acquise , en se conformant au vrai & au naturel. Les esprits généreux qui firent les premiers pas , n'eurent point , d'abord , le public pour eux ; mais bientôt ils en attirèrent la plus saine portion , qui fut promptement suivie du reste. Le peuple , forcé de se soumettre à l'ascendant de leur génie , ne jugea plus que d'après leurs principes. Ils formèrent leurs auditeurs , polirent leur siècle , & donnèrent à l'oreille du public , le tact sûr & délicat qu'on doit lui desirer lorsqu'on veut être loué à propos , & avoir la certitude de l'être toujours : aussi ne furent-ils pas trompés dans leurs espérances ; les applaudissemens qui leur étaient dûs ne se firent pas long-tems attendre , & depuis , ils n'ont jamais été interrompus , parce qu'ils étaient mérités. L'univers en retentit encore aujourd'hui ; ces grands hom-

mes ont survécu à leur nation , à leur langue , qui n'existe plus que par eux ; les siècles les plus éclairés sont ceux dans lesquels ils brillent avec le plus de splendeur : leur gloire durera autant que les lettres , & la postérité la plus reculée ne fera que confirmer les suffrages que nous donnons à leurs immortels ouvrages.

Nos auteurs modernes sont précisément le contraire ; leur but , comme ils en conviennent eux-mêmes , est de satisfaire les desirs de la multitude , & ses caprices passagers. Tels sont leurs modèles , tels sont les principes d'après lesquels ils se proposent de travailler. Ils ne connaissent de règle , que la chose du monde la plus incertaine , le caprice du public. S'ils sont ridicules & absurdes , c'est pour se prêter au goût du siècle. Aujourd'hui , c'est le parterre qui forme le poète , c'est le libraire qui forme l'Auteur. Je laisse à décider tous ceux qui ont le moindre bon sens , combien de tels Écrivains peuvent être

utiles au public , & combien ils doivent aussi compter sur la durée de leur réputation.

Au reste , je crois qu'on ne fera pas la dupe de la hardiesse avec laquelle ces hommes sans talent rejettent leurs fautes sur la multitude. On n'a eu que trop d'occasions de découvrir l'imposture de leurs prétextes , puisque le genre d'absurdité dans lequel ils donnent le plus fréquemment , n'est certainement rien moins qu'agréable & séduisant. Mais nous voulons absolument faire valoir les ouvrages de notre nation , & pour lutter contre les autres peuples , nous nous trouvons forcés de vanter les auteurs , que nous croyons pouvoir opposer aux leurs avec quelque apparence de succès. Aussi , toutes les fois que cet enthousiasme patriotique nous abandonne , faut-il avouer que notre attachement pour nos beaux esprits , & notre admiration pour le fruit de leurs veilles diminuent sensiblement. Nous n'en avons pas un seul , que tout le monde s'accorde

corde à proposer comme un modèle parfait dans son genre ; nous allons à leurs pièces comme aux autres spectacles ; nous fréquentons le théâtre comme tous autres lieux publics ; nous lisons les poèmes épiques, comme les satyres & les libelles, parce qu'il est nécessaire de connaître toutes les choses auxquelles l'esprit du jour ou la méchanceté donnent un certain cours ; & puis il faut lire, quelque peu intéressans que soient les livres. Cette dernière raison est probablement une des plus fortes causes de l'indolence de nos auteurs, & du peu de soin qu'ils prennent de nous plaire. Ils observent le besoin que notre inaction, ou notre curiosité, nous imposent, & en font un calcul exact, comme s'il s'agissait d'une affaire de commerce. Ils se règlent alors pour la quantité & la qualité de leur fourniture, sur la demande qui leur a été faite par le public, & ne lui donnent que ce dont ils ne peuvent absolument se dispenser pour remplir leur marché,

mais ils se gardent bien de faire plus de dépense d'esprit & de correction, qu'il n'en faut pour assurer le débit de leur marchandise.

Aussi notre satyre n'est-elle qu'effrontée & bouffonne. On n'y trouve ni la morale, ni les préceptes qui sont de son essence, & qui seuls peuvent donner, à ce genre, l'énergie & la majesté qui lui sont propres. Nos panégyriques sont également mauvais, & peut-être encore plus insoutenables, par la maniere servile dont on y profite les louanges. Les gens de mérite, qu'on prétend célébrer par de pareils éloges, sont, sans contredit, ceux à qui ils font le plus de tort. Quelque respect qu'on ait pour leurs vertus, on est forcé de faire des réflexions défavantageuses à leur égard, lorsqu'on les considère d'après l'idée qu'en donnent les panégyristes modernes, dont toute la force & le nerf ne consistent que dans l'espèce de satyre la plus déplacée. Il est vrai qu'ils prétendent la faire tourner à l'avantage

de leur héros ; mais , si je ne me trompe , elle doit produire un effet absolument contraire.

La méthode la plus ordinaire à nos auteurs , lorsqu'ils ont à vanter un bel esprit , un philosophe , un héros , ou un homme d'état , est de parcourir le cercle étroit de leur érudition , pour rassembler les noms des personnages illustres de l'antiquité , dont les qualités ont eu quelque rapport avec celles de l'homme , dont ils veulent donner une haute idée. Ils pensent que rien n'est plus aisé que de trouver , dans la conduite de ces grands hommes , quelques traits qui prêtent à la satire la plus amère , & ils s'imaginent avoir décoré leur idole de toutes les vertus , dont ils ont privé ceux auxquels ils daignent la comparer. Les ressources de ces flatteurs sont si bornées , qu'ils ne peuvent louer une personne , sans en déprimer dix. Veulent-ils chanter une beauté ? Selon eux , Hélène eût été difforme en comparaison , Vénus eût rougi de se voir infé-

rieure. Ils ne savent pas honorer un moderne, sans lui sacrifier dix anciens. Sont-ils partisans d'un poëte, ils déplacent pour lui Homere & Pindare ; Démosthenes & Cicéron sont au-dessous de leur orateur ou de leur philosophe favori. Tous les héros des siècles passés, n'égalent pas le Général qu'ils ont entrepris de célébrer. Les Romains, comparés à ce guerrier, ne connaissaient pas la discipline ; les Grecs n'entendaient rien à l'art de la guerre.

Sil'on était tenté de former un nouvel art d'écrire, d'après cette pratique moderne, on pourrait l'appeller l'*Art de détruire*, ou la *Loi d'Hercule*, en vertu de laquelle, les faiseurs d'éloges, sans autres armes que la massue du fils de Jupiter, imposeraient silence à toute réputation, & placeraient leur héros sur le trône de l'honneur dont ils auraient écarté tous les concurrens par ces moyens violens. Cependant je conseillerais aux panégyristes de se servir avec plus

de précaution , de leur méthode affomante. Ce n'est pas que je demande grace pour les anciens , mais je veux assez de bien aux modernes , pour desirer que leurs louangeurs soient un peu plus circonspects sur les comparaisons. Il n'est pas nécessaire de prendre un Publicola , un Scipion , un Aristide , un Caton , pour les faire servir d'ombre à vos tableaux. Ces hommes illustres furent dans leur tems d'excellens citoyens , d'habiles capitaines , qui servirent leur patrie avec honneur. Je ne prétends pas offenser ceux qui marchent sur leurs traces ; mais j'avertis leurs flatteurs , de ne pas troubler la cendre des Emiles , des Cincinnatus. Si par le plus vil des enchantemens , ils évoquent les ombres de ces grands hommes , pour leur faire essuyer des affronts & des outrages , qu'ils craignent qu'en doublant leur effet , elles ne détruisent l'illusion & ne fassent réfléchir sur eux & leurs Mécènes des raisons qui ne les feraient pas voir dans un beau jour. Les anciens qui

ont bien mérité de la postérité , auront toujours pour eux , dans quelque siècle que ce soit , les gens sensés & les vrais savans. Il est dans les cœurs généreux un sentiment de gratitude , qui leur fait chérir la mémoire des étrangers vertueux , aussi tendrement que celle de leurs compatriotes. On ne prend pas encore assez peu d'intérêt à ces illustres morts , pour n'être pas indigné de la partialité avec laquelle on les immole aux vivans ; & il se trouve toujours des mains prêtes à les venger , dès l'instant qu'on les attaque.

Ce fut dans le tems , où la flatterie portée à son comble était le plus en vogue , que l'on donna le nom de panégyrique à des écrits , consacrés d'un bout à l'autre , à accumuler sur une même personne des louanges de toute espèce. Les anciens appellaient ainsi les ouvrages qui se récitaient dans les assemblées solennelles. C'était une espèce de lutte , à laquelle s'exerçaient les gens d'esprit ; car dans

cés heureux tems, les hommes de lettres, ainsi que les Athlètes célèbres par la force & la dextérité du corps, pouvaient jouer un rôle aux jeux Olympiques, & aux autres fêtes particulières & générales de la Grece.

Quoique notre nation n'ait aucune institution semblable, établie par ses loix, les peuples de cette isle n'en découvrent pas moins une inclination prodigieuse pour les exercices publics. C'est dans leurs foires, dans les tems de réjouissance, qu'ils exécutent leurs jeux grossiers, mais dans lesquels ils déploient plus de vigueur & d'agilité qu'aucune autre nation moderne. L'esprit, il est vrai, n'entre pour rien dans tous ces prodiges, que le corps seul opère. Il ne faut pas non plus s'étonner que ces assemblées abandonnées au peuple, & qui ne sont dirigées, ni par nos loix, ni par nos magistrats, conservent quelque empreinte de barbarie, ou du moins, indiquent que nos mœurs, & nos manières, tiennent

plus de celles de Rome , * que de celles d'Athenes. Les combats de gla-

* Tous ceux qui faisaient l'esprit & la manière d'Horace , verront , en comparant seulement son épître à Auguste , liv. 2 , avec les portraits que Suetone , & d'autres auteurs , nous ont laissé du même prince , quel jugement ce poète portait sur le goût des Romains , même dans la personne d'un Empereur si admiré. Il y donne assez clairement à entendre , que le prince , ainsi que sa cour , était passionné pour les spectacles de l'amphithéâtre , & pour d'autres divertissemens qui ne tournaient pas au profit des muses. Il avait pourtant les plus grandes obligations à ces déesses ; car c'est sur-tout avec leur secours , que quelques-uns de ses amis , d'un esprit fin & délicat , parvinrent , heureusement pour lui & pour ses peuples , à changer ses goûts , & à réformer ses inclinations. La façon libre , & même dure , dont Mécène , ainsi que le rapporte Dion , historien livré à la cour , s'y prit pour arrêter la cruauté de ce Prince , lorsqu'il lui fit passer sur des tablettes , ces fameux mots : *Surge tandem carnifex* , est un exemple frappant de la liberté que ses courtisans mettaient quelquefois dans

diateurs, & les autres divertissemens, non moins sanguinaires, que nous y permettons, caractérisent assez le goût national ; & l'empressement avec lequel notre peuple s'assemble pour voir des animaux de toute espèce, combattre jusqu'à la mort, dénote un penchant invincible pour les spectacles du Cirque.

leurs reproches. Horace était porté, par son caractère, & forcé par sa situation, à prendre plus de précautions, toutes les fois qu'il s'adressait au prince ou à son favori.

Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, & admissus circum præcordia ludit.

On peut ajouter à cette note un passage du dialogue sur l'éloquence, attribué à Tacite ou à Quintilien, dans lequel on trouve à-peu-près la même observation sur le goût des Romains.

Jam vero propria & peculiaris hujus urbis vitia, pene in utero matris mihi concipi videntur, histrionalis favor, & gladiatorum equorumque studia, quibus occupatus & obsessus animus, quantulum loci bonis artibus relinquit. Chap. 29.

Je ne fais si ce serait pour avoir remarqué en nous ces dispositions meurtrières , que nos critiques sont si portés au carnage. J'ignore également si c'est la même raison qui a fait adopter à nos panégyristes , & à nos faiseurs d'éloges , la maniere destructive dont je viens de me plaindre ; mais je suis bien sûr que nos poètes tragiques sont violemment affectés de ce goût général , & qu'ils ne respirent que ruine & destruction en tout genre.

Il est vrai que pour excuser les horreurs , les obscénités grossieres , & les autres irrégularités de plan & de style qui nous révoltent dans leurs drames , nos poètes allèguent que leur succès , qui dépend sur-tout de la façon dont une pièce prend parmi les femmes , n'est jamais plus complet que lorsque leurs coups portent sur le bon sens & la vertu , & qu'ils ont donné à leurs productions la forme monstrueuse , sous laquelle nous les voyons paraître. Je ne fais pas comment ils se tireront d'affaires avec le beau sexe , qui ne leur saura sûrement

pas gré de cette distinction, fondée, disent-ils, sur leur expérience. Je ne prendrai pas non plus sur moi, de décider jusqu'où l'on peut aller avec une telle excuse, lorsqu'il ne s'agit que d'aventures galantes; mais je ne puis m'empêcher de témoigner que j'ai toujours été singulièrement choqué du plaisir qu'un sexe, fait pour la tendresse, prend à voir changer son théâtre sanglant en un champ de bataille.

Presque tous ceux dont les connaissances ne sont pas assez étendues, pour avoir pu observer les différens périodes, par lesquels a passé l'espèce humaine, les révolutions qu'elle a essuyées, le flux & le reflux de la politesse, de l'esprit & des arts, prennent l'instant présent pour l'unique point dont tout doit se rapprocher. Ils ne regardent comme barbare & comme sauvage, que ce qu'ils trouvent opposé aux manières de leur tems & de leur pays. Si ces personnes eussent vécu du tems de la première descente de César, dans cette île, elles eussent accusé d'humeur & de caprice, les cri-

tiques qui auraient pris la liberté de les plaisanter sur leur nudité , ou de rire de leurs joues bleues , & des différentes couleurs , dont il était alors d'usage de se peindre la peau. Tel doit nécessairement être le jugement de ceux , qui , dans leurs décisions , ne connaissent d'autre règle que le ton du jour. Mais celui qui a considéré en grand la nature humaine , qui a étudié l'homme , qui l'a suivi dans tous les pas qu'il a faits vers la perfection relativement à la société , voit évidemment que nous étions plus barbares & moins civilisés , en comparaison des Romains du tems de César , que ceux-ci ne l'étaient en comparaison des Grecs , du tems de la prise de Corinthe.

Nos beaux esprits de cour , qui connaissent au moins de l'antiquité , ce que leur généalogie leur en a appris , peuvent se rappeler la différence prodigieuse qu'il y a de nos mœurs à celles de l'âge , où la chevalerie jouissait , sous les ayeux de nos Rois , de la plus haute considération. Les dames

assistaient alors aux tournois , & aux autres exercices militaires ; elles n'avaient pas même horreur de voir couler le sang dans des combats singuliers ; on s'en rapportait à leurs avis , pour résoudre les questions délicates sur l'honneur ; leur présence excitait les champions ; c'était elles qu'ils invoquaient avant l'action ; c'était à elles qu'ils se recommandaient , soit dans leurs disputes de galanteries , soit lorsqu'il s'agissait d'établir la justice de leurs droits , par la force de leur bras. Nous tenons même encore assez à l'esprit du vieux tems , pour que le beau sexe nous inspire de tems en tems des folies de cette espèce. Les femmes sont la principale cause de la plupart des querelles particulières. Elles sont toujours les astres , dont l'influence secrète fait regarder à un homme du monde , ces combats , comme une satisfaction qu'il ne peut se refuser à lui-même , & qu'il se croit forcé d'accorder aux autres. C'est ce , dont convint un des plus aimables seigneurs de notre Cour. Ses amis lui deman-

daient comment un homme de bon sens , tel que lui , & dont la réputation sur la bravoure était faite , pouvait accepter le défi d'un fat. « Je ne » doute pas , répondit-il naïvement , » que les hommes ne me rendent toute » la justice qui m'est due ; mais comment , après un tel refus , oserais-je » me présenter devant nos filles d'honneur » ?

Telle est la différence du génie des nations : chaque contrée en a un particulier , qui même y varie selon les tems & les circonstances. C'est ainsi que chez les anciens , il y eut des peuples qui attachèrent un si grand prix à la modestie & à la pudeur du sexe , que pour ne pas exposer ces vertus , ils ne permirent à leurs femmes d'assister à aucuns des jeux exécutés par des hommes , & leur interdirent même toute espèce de spectacles publics , *

* *Contra, ea pleraque nostris moribus sunt decora , quæ apud illos turpia putantur. Quem enim Romanorum pudet uxorem ducere in convivium ? Aut cujus mater familias*

tandis que d'autres les introduisirent presque dans l'arène ; & les admirèrent à leurs divertissemens les plus atroces.

non primum locum tenet ædium , atque in celebritate versatur ? quod multo fit aliter in Græcia. Nam neque in convivium adhibetur , nisi propinquorum , neque sedet , nisi in inferiore parte ædium quæ Gynaconitis appellatur ; quo nemo accedit , nisi propinqua cognatione conjunctus. Corn. Nep. dans sa Préface. Voyez aussi Elien. C. 1. L. 10. Pausanias , L. 5. C. 6. Hinc de saxo fœminas dejicere Lex jubet , quæ ad Olympicos Ludos penetrasse deprehensæ fuerint , vel quæ omnino Alpheum transmiserint , quibus est eis interdictum diebus. Non tamen deprehensam esse ullam perhibent præter unam Callipatiram , quam alii Pherenicem nominant. Hæc viro mortuo cum virili ornatu exercitationum se Magistrum simulans , Pisidorum filium in certamen deduxit ; jamque eo vincente , sepimentum in quo Magistros se lufos habent , transfiliit veste amissa. Inde feminam agnitam omni crimine liberarant. Datum hoc ex Judicium æquitate , Patris , Fratrum & Filii gloriæ , qui omnes ex Olympicis Ludis victores abierant. Ex eo lege sancitum , ut nudati adessent Ludis ipsi etiam Magistri.

Mais , malgré toutes les déclamations que nos poètes & nos autres auteurs se permettent contre le génie de la nation , il n'en est pas moins évident que nous ne sommes , ni si barbares , ni si gothiques , qu'ils voudraient bien nous le persuader. La nature n'a point été marâtre à notre égard ; nous en avons reçu des dispositions , dont on eût pu tirer le plus grand parti. Mais il fallait une culture proportionnée. Pourquoi ces génies n'ont-ils pas saisi , pour nous toucher , ce que nos passions avaient de grand & de noble ? Ils eussent reconnu à des marques sûres, que nous étions disposés à accueillir des sujets plus honnêtes , & à goûter une manière supérieure à celle qu'ils ont adoptée , plutôt par égard pour leur propre faiblesse , que par indulgence pour celle du public. Sans parler des succès qu'ont eus dans ces derniers tems quelques tentatives , faites pour ramener la vraie manière dans le style héroïque & dans le familier , nous pouvons remonter plus haut , pour prouver que
ce

ce peuple a toujours fait le plus grand cas de la saine morale , & de tout ce qui pouvait le rendre meilleur.

L'enthousiasme que la nation a toujours eu pour son ancien poëte dramatique , est la marque infailible d'un discernement sûr & d'un goût mâle & nerveux. Malgré la rudesse antique de ce pere de notre théâtre , malgré la négligence de son style , quoique ses expressions soient vieilles , ainsi que ses plaisanteries , quoiqu'il n'y n'y ait ni ordre , ni conduite dans ses pièces qui manquent presque absolument des graces & des ornemens dont ce genre est susceptible , il réunit toujours les suffrages , sans qu'il lui soit nécessaire de les briguer par des traits lancés contre la vertu & les bonnes mœurs. Ce qui plaît chez lui , c'est la justesse de sa morale , la vérité de ses descriptions , le tour aisé , naturel qu'il fait donner à presque tous ses caracteres. Celle de ses pièces qui paraît

avoir fait sur nous le plus d'impression,* celle qui a peut-être été jouée le plus fréquemment sur notre théâtre, n'est pour ainsi dire, que de la morale d'un bout à l'autre, qu'une suite de réflexions faites par une même personne, sur un seul événement, qui réunit en lui-même tout ce qu'il faut pour exciter la terreur & la compassion. Il n'y a réellement dans cette pièce, qu'un caractère principal, auquel tous les autres sont subordonnés. On n'y trouve ni galanterie, ni imprécation contre les dieux, ni héroïsme forcé, rien enfin de ce mélange bizarre de tendresse & de férocité; méthode ordinaire des tragiques modernes, dont la seule ressource, lorsqu'ils veulent nous émouvoir, est de placer leur héros entre le devoir & l'amour.

Puis donc que nous avons accueilli si favorablement le génie moral & réfléchi dans les deux genres

* *Hamlet* de Shakespear.

les plus élevés , l'épique & le dramatique ; puisque le poëme héroïque , * dont nous faisons tant de cas , ne brille , ni par les graces du langage , ni par un tour d'esprit à la mode , & qu'il n'a pour lui que la solidité des pensées , la force du raisonnement , une doctrine qui élève l'ame , & la porte à la vertu , nous pouvons décider , sans injustice , que ce n'est pas tant le goût de la nation , que la maniere vicieuse & mal-à-droite de nos poëtes , qu'il faut chercher à réformer.

Nous voici revenus à notre grand principe fondamental ; à l'étude de soi-même , aux conversations intérieures , préliminaires essentiels pour tous les auteurs , & cependant si négligés par ceux de nos jours. Je le répète ; s'ils ne joignent la sagesse du cœur aux facultés de l'esprit , leurs ouvrages n'auront jamais l'accord parfait & les proportions qui constituent la beauté.

* *Le Paradis perdu* de Milton.

Veulent-ils que leurs vers aisés paraissent dictés par la nature, qu'ils commencent par faire un retour sur eux-mêmes, & par y établir l'ordre le plus exact. Lorsqu'ils auront une fois pris cet ascendant, ils pourront, avec le secours de leur génie, & un usage bien entendu de l'art, donner le ton à leur siècle, & le ramener au goût du vrai beau.

C'est de nos auteurs que dépend cette heureuse révolution. Nous avons examiné tous leurs motifs d'excuse; ils nous a été impossible de ne pas disculper les Grands, ces superbes protecteurs, qui sont réellement abandonnés à la discretion de leurs protégés. Nous avons démontré que les lettres tiraient le plus grand avantage de la critique, & qu'elle ne pouvait jamais leur nuire. Quant au public, nous ne l'avons pas trouvé tout-à-fait si dépourvu de sens qu'on aurait pu se l'imaginer, d'après les plaintes intéressées de nos poètes.

Il ne reste plus qu'à prononcer leur

sentence après les avoir forcés dans leurs derniers retranchemens. Nous ne les accuserons pas de manquer d'esprit & d'imagination , mais nous les condamnerons , parce qu'ils n'ont ni jugement ni correction , qualités qu'ils ne peuvent acquérir , que par une application constante , par des recherches profondes , & sur-tout , par l'impartialité avec laquelle ils se jugeront eux-mêmes. Nous ne possédons pas la vraie maniere , il n'est que la science des mœurs , qu'un vif sentiment du beau moral , qui puissent nous donner des idées précises d'ordre & de proportion , & nous faire connaître le ton des passions & leurs effets sur le cœur humain.

Le poëte doit s'être assez familiarisé avec la philosophie , pour posséder au moins tous les lieux communs de la morale. Il doit , pour observer la *justice poétique* , paraître dans toutes les occasions , prendre le parti de l'honneur & de la vertu. Les gens sages & estimables

ne lui passeront pas le plus léger écart sur cet article , & le peuple , si corrompu qu'il soit d'ailleurs , applaudira à cette conduite.

. Speciosa locis , morataque recte
 Fabula , nullius veneris , sine pondere & arte ,
 Valdius oblectat populum , meliusque moratur
 Quam versus inopes rerum , nugæque canoræ.

Fin de la seconde Partie.





SOLILOQUE

O U

CONSEILS A UN AUTEUR ,

Traduit de SHAFTESBURY.

PARTIE III.

SECTION I.

SELON l'opinion commune , le compliment le plus agréable que l'on puisse faire à un auteur , lorsqu'il a mis au jour un ouvrage nouveau , c'est de lui dire , qu'il s'est indubitable-

O iv

ment surpassé lui-même. En effet, à la façon dont cet éloge est reçu, l'on serait tenté de croire qu'il renferme quelque louange prodigieusement hyperbolique ; car pour être au ton de la politesse moderne, il faut aller infiniment au-delà de la vérité ; l'on fait d'ailleurs à merveille que l'amour propre de ceux qui ont des prétentions comme auteurs, n'est pas disposé à faire la moindre grace sur le cérémonial. Aussi suis-je fort étonné, toutes les fois que je les vois satisfaits d'une formule d'éloge, qui, à la bien apprécier, ne veut dire autre chose, sinon que l'on a remarqué en eux une différence quelconque, & qu'ils sont devenus meilleurs ou pires, qu'ils n'étaient avant cet instant. Effectivement, lorsque le plus mauvais écrivain est encore plus détestable qu'à son ordinaire, ou sort de sa sphère de quelque façon que ce soit, on peut dire qu'il s'est surpassé lui-même.

Tel est aussi le tour que prend la

flatterie dans la bouche d'un courtisan , qui veut louer un prince de quelques-unes de ses actions. « Je » vous reconnais là , dira-t-il , » vous vous êtes comporté d'une » manière conforme à votre caractère & à votre génie. »

Le compliment , il faut en convenir , est spécieux , on n'est pas tenté d'en soupçonner la sincérité. Quelle est la personne qui , lorsqu'on la rappelle à elle-même , & qu'on lui fait envisager d'aussi près , son image , ne joigne dans l'instant à cette idée la persuasion d'un mérite réel ? L'affection innée dans tous les hommes , vers la beauté morale & la perfection , les entraîne à un tel point , qu'ils ne manquent jamais de présumer en leur faveur , que la nature leur a donné tout ce qu'il faut pour se faire estimer & respecter de leurs semblables ; ils croient qu'ils sont , ainsi qu'ils le devraient être , vraiment utiles à la société , & qu'en leur témoignant de l'estime

& de la considération, on ne fait que rendre justice à leurs qualités & à leurs vertus. De ce principe, ils infèrent que le comble des louanges est de les affurer qu'ils n'ont rien fait au-dessous d'eux, & que même, dans telle ou telle occasion, ils se sont élevés au-dessus de ce que l'on attendait de leur caractère ou de leur capacité.

Ainsi donc, chacun est aussi convaincu de la réalité d'un autre lui-même, que du culte & des hommages qui lui sont dûs. Notre malheur est de n'être pas communément assez instruits, pour reconnaître cet autre nous-même, en le séparant de celui qui le représente, ou plutôt, qui le contrefait. Ce n'est pas dans notre sainte religion que son divin auteur a bien voulu proportionner, dans toutes ses parties, aux lumières étroites des gens les plus bornés, que l'on doit s'attendre à voir proposer ouvertement de telles spéculations.

C'est assez qu'elle daigne nous indiquer une autre partie de nous-mêmes , * très-supérieure à celle que nous supposons être la base & le fondement de toutes nos actions. Les livres sacrés prennent toujours l'intérêt & l'amour-propre, dans le sens que le vulgaire donne à ces mots. Ce n'est pas qu'on ne trouve dans quelques-uns des personnages les plus respectables , dont ces ouvrages font mention , des exemples d'un détachement absolu de toute espèce d'intérêt, d'un dévouement à leur patrie, pour l'avantage de leurs concitoyens, sans aucune espérance de retour , & d'une générosité , qui , pour se satisfaire elle-

* Remarqués que l'auteur ne parle ici que de l'ancienne foi ; dans la nouvelle, on ne peut pas dire que la spiritualité de l'ame ne soit qu'indiquée. Son immatérialité , son immortalité , y sont données comme un article de foi , comme le fondement de tout dogme & de toute morale. *Note du traducteur.*

même par de belles actions, a sacrifié jusqu'à l'amour de la vie. Mais de même que les phénomènes célestes sont le plus souvent traités, par les écrivains inspirés, selon les systèmes d'astronomie & de physique, connus de leurs tems ; ainsi, les vertus morales y conservent presque toujours l'apparence qu'elles ont à nos yeux, & y sont représentées, conformément aux préjugés vulgaires, & à nos idées générales d'intérêt & de bonheur. Tantôt on nous y fait voir cet autre nous-même, comme un ambitieux, dévoré de la soif de la gloire & des honneurs, tantôt comme un enfant, qui se laisse séduire par une vaine pompe, & qu'on ne peut engager à l'obéissance, qu'en lui promettant un pays plus fertile, des pierres précieuses, de l'or, des habits superbes, & tant d'autres délices, qu'il doit trouver dans une terre choisie, dans une cité matérielle.

La grande difficulté que ce peuple, instruit pendant si long-tems, & dirigé presque immédiatement par la

divinité même, eût à se connaître & à concevoir ses véritables intérêts, lorsqu'une lumière plus pure se répandit sur lui, est une preuve bien frappante de l'épaisseur des ténébres qui l'environnerent toujours. Certes, il fallait que sa stupidité fut bien grande, puisque la plus saine doctrine n'eût pas été écoutée, si elle n'eût été suivie d'un festin, & que les disciples, favoris du meilleur des maîtres, étaient si préoccupés par leurs idées terrestres, qu'ils appliquaient à leur nourriture, * tout ce que cet Homme-Dieu pouvait leur dire. Ils s'imaginaient qu'il n'y avait rien de plus essentiel pour eux, que l'entretien de cette partie grossière, qui nous sert de retraite ici bas. La morale que de tels hommes étaient capables de goûter, devait être conforme à l'amour excessif qu'ils avaient pour eux-mêmes. Aussi n'est-il pas

* St. Mathieu, Chap. 6, 7 & 8.

étonnant que l'on ait fait un mystère de la doctrine qui regardait la partie supérieure de nous-mêmes, au peuple le plus grossièrement sensuel qui ait jamais existé, & dont le cœur dur & pervers n'était susceptible d'aucun sentiment de générosité. Il fallait même que les législateurs, les patriotes, & les moralistes de cette nation, eussent une bonté plus qu'humaine, puisqu'ils purent sentir une affection sincère pour de tels concitoyens, & servir avec tant de grandeur d'ame & de désintéressement, des hommes si bassement attachés à des vues sordides, & qui, à tous égards, méritaient si peu leurs bienfaits.

Mais pourquoi entrer dans l'examen des effets que la religion peut produire ? Tout le monde sait que de tout tems, c'est la philosophie qui s'est chargée de nous conduire dans ces retours sur nous-mêmes, retours faits pour conserver toujours en nous le même esprit, le même caractère, pour

régler nos passions, nos desirs, notre humeur, & pour nous empêcher ainsi d'être continuellement étrangers à nous-mêmes. C'est cette science des mœurs qui doit nous rendre reconnaissables à d'autres traits, qu'à ceux de la phisionomie. En effet, ce n'est certainement pas par notre figure que nous sommes *nous-mêmes*. Ce n'est pas nous qui changeons, lorsque notre taille ou nos traits s'alterent; mais nous possédons une autre partie, qui ne peut éprouver aucune métamorphose, aucune révolution, sans qu'il ne s'opere en nous une transformation totale, & même une espèce de destruction.

Si un de nos meilleurs amis, après avoir effuyé diverses maladies, & avoir été exposé à des accidens encore plus fâcheux, pendant de longs voyages dans les pays les plus éloignés de l'Orient, ou dans les contrées brûlantes du Sud, revenait avec des traits si défigurés, par ses malheurs, qu'il

nous fût impossible de le reconnaître sans avoir conversé avec lui pendant un certain tems, n'est-il pas vrai que ce changement ne nous paraîtrait pas très-extraordinaire, & qu'il ne nous affecterait pas infiniment ? Au contraire, si nous retrouvions à ce même homme l'air & les manieres qu'il avait à son départ, mais que sa façon de penser & d'agir fût entierement changée par son commerce avec les étrangers, & qu'il eût rapporté de ses courses, des passions, des opinions, des affections directement opposées à celles que nous lui connaissions auparavant ; nous aurions raison de dire avec douleur & avec étonnement, qu'il n'est plus le même homme, & que nous ne connaissons plus l'ami avec lequel nous avons été si intimement unis. Nous ne serions pas même tentés de renouveler notre ancienne liaison avec une telle personne, quoiqu'elle eut peut-être conservé quelque faible souvenir de notre amitié.

Lorsqu'il

Lorsqu'il arrive de telles révolutions dans le caractère d'une personne, quoiqu'il y en ait rarement d'aussi frappantes, lorsque l'on apperçoit dans les passions & l'humeur de ceux avec qui l'on a vécu, un changement notable, c'est à la philosophie qu'on s'en prend. Celui, dit-on, qui se conduit ainsi, manque de principes, ou n'en a que de très-faibles. Tels sont aussi les reproches que chacun se fait à soi-même ; lorsqu'il découvre quelque variation considérable dans ses goûts & dans ses passions. On ne peut pas alors se dissimuler, qu'on n'est plus le même, que l'on s'est fait des intérêts opposés, auxquels on se livre avec autant de chaleur & d'empportement qu'à ceux dont on s'est détaché. Par exemple, lorsque d'une générosité marquée, nous passons à une économie sensible ; lorsque nous quittons la paresse & l'amour du repos, pour nous jeter dans les affaires, ou qu'ayant paru pendant long-tems d'un caractère laborieux & austere, abso-

lument éloigné des plaisirs de l'amour & de la société des femmes , nous devenons tout-à-coup esclaves d'une maîtresse , ou passionnés pour une nouvelle épouse , nous reconnaissons notre faiblesse , nous rejettons ces inconséquences sur notre peu de philosophie , & nous disons en soupirant , qu'aucun de nous ne se connaît vraiment soi-même. N'est-ce donc pas sentir le pouvoir & les effets de la philosophie , que de convenir , lors même que nous ne prétendons pas à la perfection de cette science des mœurs , qu'à proportion de nos progrès dans l'étude de nous-mêmes , nous devenons plus ou moins hommes , c'est-à-dire , plus ou moins fermes & inébranlables dans nos devoirs , plus ou moins dignes de la confiance de nos amis , & de tous ceux avec qui nous avons quelque relation ?

L'imagination ne peut rien se figurer de plus beau que les fruits de cette science : leur goût exquis

fait les délices de ceux qui savent les favoriser. Mais lorsqu'invités par tant d'attraits , nous jettons les yeux sur l'arbre , qui , à ce qu'on prétend , les produit , il n'est pas étonnant que nous en négligions la culture , dont nous devons regarder le mystère comme quelque chose de très-méprisable. On a dit *que les ronces ne produisaient point de grappes , ni les chardons de figues* ; cependant , si dans le monde littéraire il est quelque arbrisseau désagréable à la vue , & qui ressemble à des ronces & à des chardons , c'est très-certainement l'espèce de plante , qui dans quelques fameuses écoles passe pour la philosophie. Quel serait l'être assez stupide , pour s'attendre à voir sortir d'une telle tige la science des mœurs & le bon sens ? Cependant , cette philosophie se vante d'avoir quelque rapport aux mœurs , parce qu'elle définit la nature , l'essence & les propriétés des facultés de l'ame , & du bon sens ; parce qu'elle décrit la taille & la forme de quelques instru-

mens dont on se sert dans l'art de raisonner. Mais quand tous les hommes les plus subtils se seraient réunis pendant plusieurs siècles , pour chercher les moyens de confondre la raison & d'avilir le jugement , ils n'auraient certainement rien inventé de plus complètement absurde que cette futile science.

J'ai connu autrefois un célèbre enthousiaste , qui avait aussi la manie des voyages. Il me dit qu'un de ses grands projets de spiritualité , ayant été , malheureusement pour lui , découvert dans un pays où l'on ne plaissant pas des missions prophétiques , il avait été resserré très-étroitement dans un cachot , où jamais la lumière du jour n'avait pénétré. Privé du secours des livres , & des plaisirs de la conversation , cet homme singulier inventa , fort à propos , un amusement bien fait , pour lui conserver la santé & le préserver des réflexions mélancoliques. On s'imaginera peut-être que notre prisonnier , qui était , ce que

l'on appelle dans ce siècle un philosophe , un disciple de Paracelse , consommé dans les sciences occultes , n'avait rien de mieux à faire , que de mettre en pratique les soliloques dont nous avons tant recommandé l'usage. Non. Malgré toutes ces grandes qualités , cet enthousiaste était parfaitement novice pour tout ce qui avait quelque rapport aux connaissances morales , & sur-tout pour nos conversations intérieures. Aussi employa-t-il son tems d'une manière bien différente : sa ressource fut d'exercer sa voix sur tous les tons , non pas ainsi qu'un Musicien , dans le dessein de découvrir les plus agréables & les plus harmonieux , mais pour former le plus distinctement qu'il pouvait toutes sortes de sons ; ce qu'il faisait en forçant sa voix , & en donnant à son gosier & à sa bouche toutes les configurations & les inflexions possibles. A force de crier, de heurler, de rugir , il tâchait de découvrir quelles lettres pouvaient le mieux rendre cha-

que espèce de son , & d'en inventer de nouvelles , pour marquer les modifications que l'on n'avait pas encore fixées. Par exemple, il trouva que de toutes les lettres, l'*A* était la plus naturelle ; que c'était une voyelle originale & sans aucun mélange, qui, par conséquent, méritait à juste titre la première place qu'elle occupait dans l'ordre alphabétique ; car ayant ouvert la bouche dans toute son étendue, & inféré ses doigts dedans, pour empêcher les joues de former aucun mouvement, il s'affura, par son expérience, que la langue, ainsi gênée, ne pouvait rendre d'autre son que celui qui se peint par ce caractère primitif. Il vit que la lettre *O* se formait par une disposition orbiculaire de la bouche & des levres, ainsi que l'indique le caractère qui lui est très-bien adapté ; que l'*V*, par un avancement parallèle des levres se formait ; enfin, il parvint à connaître parfaitement l'action de la langue, sur le palais, & à distinguer tous les mouvemens que la bouche

doit former , pour articuler les autres voyelles & consonnes. Le résultat de ces spéculations profondes & de ce long exercice , fut un traité philosophique , que notre prisonnier composa , dès qu'il eut recouvré sa liberté. Il avait une si haute idée de sa science & de ses connaissances élémentaires sur les sons , qu'il se croyait le seul en état d'apprendre à prononcer & à parler. Cependant , on peut être bien persuadé que celui qui s'en serait rapporté à ses principes , pour perfectionner sa voix , & acquérir un accent gracieux , & un débit agréable , eût été prodigieusement trompé.

Ce n'est pas que je regarde cette théorie de la prononciation , comme absolument inutile ; elle a son rang dans l'ordre des sciences , & elle est à la Grammaire , ce que les règles de celle-ci sont à la rhétorique , & aux autres observations sur l'art de parler & d'écrire. L'utilité des mathématiques a toujours été reconnue par les effets que cette science a produits dans plu-

sieurs arts , qui contribuent au bonheur des hommes , & qui sont fondés sur ses principes. Cependant , il y a toujours eu des astrologues , des tireurs d'horoscope , & d'autres charlatans , qui ont cru cacher leur ignorance & leur fourberie , en se décorant du nom de mathématiciens. Il en est de même de la métaphysique & du jargon qu'on nous donne dans les écoles , pour de la logique & de la morale. Je le trouverai volontiers philosophique , si l'on peut me prouver , par des faits , qu'il ait jamais été utile pour développer les facultés de l'esprit , pour perfectionner le jugement , ou pour corriger les mœurs. Mais si c'est en définissant des substances matérielles , & immatérielles , en distinguant leurs propriétés & leurs modes , que l'on se propose de dévoiler à mes yeux les ressorts secrets que la nature emploie pour me faire agir , moi & les autres hommes : plus on voudra me donner une grande idée de cette science , plus elle s'an-

noncera avec faste , plus je la croirai illusoire , plus je craindrai d'en être la dupe.

La science des nombres & des figures ne prétend avoir aucun rapport avec celle des mœurs : celui qui s'occupe à tracer des triangles & des cercles, ne croit pas arriver, par ce moyen, à la sagesse, ou parvenir à se connaître lui-même & méconnaître les autres : tout ce qu'il fouhaite, c'est de conserver sa tête aussi saine qu'elle était, avant de s'appliquer à cette étude : ses vœux sont satisfaits lorsqu'il n'y apperçoit aucun dérangement. S'il tend à des connaissances supérieures , s'il veut fonder son cœur , juger des motifs qui le font agir , il sait que c'est d'après d'autres règles & d'autres principes qu'il doit travailler. Telle est la modestie & le bon sens du mathématicien ; mais quant au prétendu sage , qui se vante de se livrer tout entier à la contemplation de ses plus hautes facultés, & de calculer les forces & les principes de son entende-

ment , si sa philosophie est absolument étrangere à l'objet qu'il se propose , si elle l'écarte de son but , & n'atteint à rien de ce qui doit réellement l'intéresser , on peut dire alors qu'elle est d'un degré au-dessous de la simple ignorance & de l'instinct de l'homme , qui n'est pas capable de réflexion. La façon la plus ingénieuse de devenir fou , c'est de s'y prendre par système ; & le moyen le plus sûr d'exclure à jamais le bon sens , c'est de substituer quelque autre chose à sa place. Plus tout ce qui n'est pas précisément la sagesse ressemble à cette vertu , plus il lui est directement opposé.

On a droit de s'attendre que des physiologistes , occupés continuellement d'essences , de modes , de substances , parvenus à régler toutes les opérations de leur entendement , & à s'élever si fort au-dessus du vulgaire , par leurs sublimes connaissances , ne se remettront pas au niveau de l'humanité , par leurs passions & par leurs faiblesses. La certitude d'être admis

dans le secret de la nature , & d'avoir porté la lumière dans les replis les plus sombres du cœur humain , devrait donner à ces hommes une façon de penser généreuse , qui les distinguât du reste des mortels. Mais si cette prétendue science du monde , & cette connaissance d'eux-mêmes , dont ils se vantent , ne produisent aucun avantage réel , ni pour eux , ni pour les autres , je ne vois pas à quoi cet étalage de philosophie peut servir , sinon à écarter , par son faste , des connaissances plus solides , & à donner à l'erreur & à la présomption , l'assurance que la vérité seule doit avoir.

Il est presque impossible que celui qui se livre à l'étude des idées , surtout , s'il est auteur , & s'il a déjà écrit sur les passions , dans la forme de l'école , d'après les principes de ce qu'il appelle la philosophie naturelle , ne s'imagine pas que cette science le rende plus sage que les autres , & lui donne plus de lumières sur son caractère & sur le génie des hommes.

Mais malheureusement pour lui, l'expérience nous convainc tous les jours, qu'il se flatte mal-à-propos, puisqu'il n'est peut-être personne qui ait moins d'empire sur soi, qui sache moins commander à ses passions, qui se livre plus facilement à la superstition & à d'autres terreurs aussi viles; enfin, qui soit plus aisément la dupe de l'imposture & de l'illusion, que les plus célèbres génies de cette classe. On ne doit pas s'en étonner, leur théorie n'annonce pas une pratique plus heureuse. Il n'est pas besoin d'argumens en forme, pour démontrer l'évidence de cette proposition; il suffira d'avoir recours à notre méthode familière du soliloque. La manière la plus agréable de décider la question, est de comparer les spéculations sublimes de cette philosophie, avec la pratique de celle que nous recommandons; pratique qui tend principalement à nous mettre assez bien avec nous-mêmes, pour établir en nous la paix intérieure, & la plus intime correspondance.

Je ne croirai donc pas servir moins bien mes lecteurs , en les oubliant de tems en tems , pour m'adresser à moi-même , & en faisant usage , toutes les fois que l'occasion s'en présentera , de la pratique familiere que je me suis proposé de mettre à la portée de tout le monde. Ainsi , j'espère qu'ils ne croiront pas que je manque à l'honnêteté , si quelquefois je passe un peu sur les égards qui sont dûs à leur présence. Lors même que je tomberais insensiblement dans les convulsions dont j'ai décrit les accès , & que , dans cette espèce de phrénésie , je me prendrais à partie de la façon la plus vive , ils ne doivent se choquer , ni de la liberté avec laquelle je m'exprimerai , ni des reproches d'une personne , qui n'est si hardie qu'avec quelqu'un sur qui certainement on ne lui contestera pas ses droits.

Si un passant , frappé par la vue d'une montre , entrait dans la boutique d'un Horloger , & demandait à cet artiste , de quel métal ou de quelle

matiere chaque partie de cette machine qu'il admire est composée, s'il s'informerait de ce qui lui donne une couleur si brillante, ou de ce qui lui fait rendre des sons, sans faire de questions sur l'usage auquel on la destine, & sans examiner le jeu des ressorts, qui produisent les effets dont il est étonné, n'est-il pas vrai qu'une telle personne ferait bien éloignée de concevoir quelque chose à la nature d'une horloge ? De même le philosophe, qui, dans l'étude de la nature humaine, ne s'occuperait que des effets des passions sur le physique, qui ne considérerait que les changemens qu'elles operent dans la machine, l'expression qu'elles donnent à la physionomie, ou la maniere différente dont elles affectent les muscles & les membres, ferait tout au plus en état de donner des avis au peintre ou à l'anatomiste, mais jamais à lui-même ni aux autres hommes, puisqu'il ne verrait ni les vraies opérations, ni l'énergie de son sujet, & qu'il ne con-

templerait pas l'homme comme il doit l'être ; c'est-à-dire , comme un agent déterminé par des motifs humains , mais qu'il le considérerait comme une montre , ou comme toute autre machine de cette espèce.

« La passion de la peur , (dit un célèbre philosophe moderne *) détermine le cours des esprits aux muscles des genoux , qui , dans l'instant , sont prêts à exécuter les mouvemens les plus rapides , afin de soustraire le corps au danger par une prompte fuite. » Admirable mécanisme ! Mais , que m'importe , à moi , d'examiner si le tremblement des genoux est le symptôme de la plus vive frayeur , ou si les grincemens des dents annoncent la résistance la plus opiniâtre ? Dans toute cette recherche , je ne vois rien qui puisse m'être d'aucune utilité ; je puis être assuré , que , par les spéculations les plus subtiles sur cette ma-

* Descartes , *Traité des passions*.

tiere, je ne parviendrai jamais à diminuer mes craintes, ou à augmenter mon courage ; tandis que je vois clairement, que la peur, ainsi que les autres passions, tirent presque tout leur pouvoir de l'opinion, & que l'usage & l'habitude, ont prodigieusement d'influence sur elle.

Ces passions affectent mon caractère, à proportion de l'ascendant qu'elles prennent sur moi. Comme elles diffèrent beaucoup entre elles, elles font aussi que je ne suis plus le même, ni pour moi, ni pour les autres. Il faut donc nécessairement trouver les moyens de parer à ce désordre, & de donner à mes passions le ton qu'elles doivent avoir, pour que tout soit d'accord chez moi. C'est ce que je ne puis faire, qu'en réfléchissant avec justesse sur mes mouvemens intérieurs, que je dois considérer comme guidés par des affections, qui dépendent presque entièrement de ma manière de voir les choses, & des idées que je m'en fais. En examinant ainsi
les

les différens détours des passions , en épiant les desirs dans leur accroissement & dans leur déclin , j'acquerrai certainement des connaissances plus profondes sur le cœur humain , & je jugerai plus sainement de moi-même & des autres. Il est impossible d'avoir le moindre succès dans ces observations , sans être infiniment plus capable de régler & de gouverner les passions qui influent le plus sur les mœurs & sur le caractère.

Par exemple , si la superstition est l'espèce de terreur à laquelle je ne puis résister , il est très-peu essentiel pour moi , de savoir où se portent le sang & les esprits , dans l'agitation que cet effroi cause dans ma machine. Que m'importe de connaître des symptômes , qu'il ne m'est possible , ni de changer , ni de détruire ? Mais si je considère que ces frayeurs viennent de l'opinion , si j'examine avec la plus grande attention , sur quel fondement porte cette opinion , mes craintes diminuent né-

cessairement , à proportion que le prestige se manifeste.

Il en est de même de la vanité ; une fois bien persuadé qu'elle n'est fondée que sur l'opinion , je l'observe dans ses progrès , je vois comment elle s'insinue dans mon ame , quels sont les avantages imaginaires , & les faibles raisons , qui me font concevoir une haute idée de moi-même. Je mesure le degré d'élévation de cette passion , mais je vois aussi jusqu'où elle s'abaisse. Il est alors impossible qu'elle ne cède en partie à des remèdes aussi sagement administrés.

* *Laudis amore tumes ! sunt certa piacula. . . .
Sunt verba & voces , quibus hunc lenire dolorem
Possis , & magnam morbi deponere partem.*

Tout ceci peut s'appliquer de même , à la colere , à l'ambition , à l'amour , aux desirs , enfin , à tous les autres

* *Horace , Epît. I. Liv. I.*

pénchans d'après lesquels je me décide sur mon intérêt ; car mes passions ont tant d'influence sur lui , qu'il varie sa direction toutes les fois que celles-ci changent d'objets. L'homme qui desire ardemment de se vanger , se forme du bonheur une idée très-différente de celle que s'en fait un amant passionné. Celui qui , de la générosité , passe au desir d'accumuler , n'a plus , de la félicité , la même idée que lorsqu'il était bienfaisant. La même personne a d'autres vues , se figure d'autres avantages dans un instant de gaieté , que lorsqu'elle se livre à la mélancolie , ou que la sérénité de son humeur est troublée par le moindre nuage. L'espèce de discussion dans laquelle j'entre avec mes passions , m'entraîne nécessairement à réfléchir sur mes opinions , à méditer sur le but que je me propose , & sur la fin à laquelle je tends. Ces observations sur mes affections doivent donc me conduire infailliblement à des connaissances sur la nature humaine & sur moi-même.

Voilà la philosophie qui , par sa nature , a essentiellement la prééminence sur tous les arts , sur toutes les sciences. Ce n'est sûrement pas de celle-ci , dont un auteur inspiré a dit qu'elle était *vaine & erronée* , * puisqu'elle est le seul moyen de découvrir l'erreur & la vanité. Ce n'est pas non plus sur des *généalogies* , ** ni sur des *traditions* , qu'elle s'exerce , elle ne donne point dans des *questions frivoles* , *** elle ne s'annonce pas par le faste de ses pensées , elle ne tire point son nom de la sublimité de ses spéculations , ou de la hardiesse de ses systèmes. Elle est la philosophie par excellence ; elle dirige , dans les affaires , parce qu'elle fixe la valeur

*St. Paul, Epître aux Colossiens, Chap. 2, Vers. 1.

** Le même , Epît. à Tite , Chap. 3, Vers. 9. Epître 1, à Thimotée , Vers. 4, 6.

*** St. Luc , Chap. 6 , Vers. 43 , 44. St. Matthieu , Chap. 7 , Vers. 16.

des choses de ce monde, & dans l'érudition, parce qu'elle pose les bornes de l'esprit humain. Elle fait plus, elle juge la religion, distingue les vrais miracles des faux, discerne l'inspiration, prouve les prophéties, puisque le seul *criterium* de toutes ces choses, * le seul objet de comparaison, est la rectitude de la morale, & le discernement sain & juste des affections. Si l'*Arbre se connaît à ses fruits*, je dois commencer par me former le palais, pour être en état de décider de leur saveur. M'ordonner de juger de l'autorité, par la morale, & puis prétendre que la morale n'a d'autre règle que l'autorité, c'est me bander les yeux ;

* *Note du traducteur.* Il faut toujours se rappeler que l'auteur parle comme un Anglican, & que, par conséquent, il ne reconnaît pas l'autorité de l'Eglise, qui est notre seul *criterium* en matière de foi. On sait que le principe fondamental des Protestans, est de s'en tenir à l'écriture pour toute règle de foi.

& vouloir me faire distinguer les objets, c'est me dire de peser sans balance, de compter sans arithmétique.

Ainsi donc la philosophie, en prononçant sur elle-même, & sur les autres choses de ce monde, découvre son empire & son pouvoir suprême ; elle m'enseigne à la distinguer de ce qui ne porte que son nom ; c'est elle que je suis sûr de voir sans aucun voile, toutes les fois que j'apprendrai à me connaître moi-même & tout ce qui m'environne. Elle laisse les uns mesurer des sons & scander des syllabes, les autres peser le vuide, définir l'espace & l'étendue, mais elle conserve l'autorité qui lui est dûe, & ne perd rien de sa majesté. Elle est encore aujourd'hui, ainsi qu'autrefois *dux vitæ, virtutis indagatrix*, & mérite toujours les titres que lui donnait l'Orateur Romain, lorsque dans son enthousiasme il l'invoquait en ces termes : *Tu inventrix legum, tu magistra morum & disciplinæ Est autem unus dies bene, & ex præceptis tuis actus peccanti immortalitati ante-*

ferendus. Adorable maîtresse ! qu'il est difficile au vulgaire de vous distinguer dans la foule des esclaves qui affectent la même parure que vous , & qui , quelquefois même , l'emportent dans cette partie !

Effectivement , est-il une occupation qui ait plus les apparences en sa faveur ? Peut-on employer son loisir avec plus de dignité , qu'en le consacrant à ce que nous appelons des spéculations philosophiques ? Remonter à la source des idées , tracer leur cours , voir leurs rapports & leurs contrastes , quel magnifique plan d'étude ! Est-il une philosophie plus pure , plus vraie ? Je le veux , pour un instant : si c'est-là le chemin de la sagesse , je m'empresse d'y précipiter mes pas ; j'examine mes idées d'espace & de substance ; rien de ce qui regarde la matière & ses modes ne m'échappera ; si je puis , par ce moyen , pénétrer dans mon ame , rendre mon jugement plus sain , ou donner plus d'étendue aux facultés

de mon esprit. Mais je saurai promptement s'il en est ainsi. Il me suffira d'observer avec attention ce qui se passe en moi , de voir s'y tout y est dans l'ordre , & si rien ne trouble l'harmonie intérieure. Il s'agit de décider si ce que j'approuve dans cet instant, me plaira autant dans quelques jours , & dans le cas où cela ne serait pas , de voir quelles ressources je trouverai en moi contre ces perplexités. Comment parviendrai-je à donner de la stabilité à mes idées , à me conserver toujours dans les mêmes opinions , dans les mêmes goûts ? Si je ne vois point de solution à toutes ces difficultés , si je suis toujours un mystère incompréhensible à moi-même , à quoi bon tant de subtilités ? pourquoi prodiguer mon admiration à une telle philosophie ? pourquoi faire tous mes efforts pour la posséder ?

Aujourd'hui , j'ai eu quelque succès dans mes entreprises ; mes idées sont élevées , je trouve tout bien : « Le » monde me paraît riant , chaque ob-

» jet me promet des plaisirs & de l'a-
» grément ; les hommes sont complai-
» sans , leur société est charmante ;
» que puis-je desirer de plus ? » De-
main , mes affaires prennent un tour
différent ; j'éprouve des revers , une
disgrace ; à l'instant, toutes mes idées de
félicité sont évanouies : « Je ne vois plus
» dans les hommes , que des méchants ,
» qu'il faut éviter ; dans la vie , qu'une
» suite de malheurs ; le seul parti sage
» est de se retirer au fond d'un bois ;
» comment peut-on être assez fou ,
» pour consacrer sa plume , ou la
» moindre portion de son tems , à un
» monde aussi pervers ? » Philoso-
phe , où en es-tu , avec tes idées ?
Que sont devenues ta vérité , ta cer-
titude , cette évidence que tu me van-
tais avec tant d'emphase ? C'est ici
qu'il faut établir des distinctions jus-
tes , & me donner une règle pour
fixer ma façon de penser. Si je ne la
trouve pas , cette règle , dans ta phi-
losophie , certes , tu dois convenir
qu'à cet égard elle est illusoire &

abusive ; car , quelles que soient ses autres qualités , ce n'est pas à moi qu'elles se rapportent ; ce n'est pas l'homme qu'elles concernent ; elles ne produisent , sur mon esprit , d'autre effet , que de lui donner une haute opinion de ses connaissances , & une assurance déplacée , fondée sur le savoir le plus vain.

Je vous le demande encore une fois : quelles idées dois-je me faire du monde , de ses plaisirs , des richesses , de la réputation , de la vie ? quel jugement dois-je porter des hommes & des affaires ? quel sentiment dois-je suivre ? Vous ne me répondez rien : pourquoi donc irais-je me perdre dans vos inutiles spéculations ? Que m'importe , par exemple , de pouvoir définir l'idée de l'espace : « Divisez un corps solide » dans tel nombre de parties qu'il vous » plaira , il sera impossible à toutes » ces parties de se mouvoir dans les » bornes de la superficie qu'il occupait lorsqu'il était entier , si vous » n'admettez un espace vuide , au

» moins aussi étendu que la plus pe-
 » tite des portions dans lesquelles
 » vous l'avez divisé. »

C'est ainsi que l'Anatomiste ou l'Épicurien raisonne , pour prouver son vuide. D'un autre côté , celui qui en est pour le plein , ne vous entretient que de son fluide ; il s'efforce de démontrer que l'idée de corps , continuellement solides , peut se concilier avec celle de mouvement. « Pour
 » moi , dit-il , je conçois cela claire-
 » ment. « Quant à moi , répond l'autre , j'en vois assez , pour avoir là-
 » dessus toute la certitude possible.
 » Eh ! que me font à moi vos systèmes ,
 » puisque vous ne pouvez établir rien
 » de certain ? » En effet , les mathématiciens ne sont pas d'accord sur ces objets , & quelle que soit la vraie des deux hypothèses , la mécanique n'en procède pas sur des règles moins sûres. Comme la chose est parfaitement indifférente pour mon esprit , il prendra le même parti. « Philosophe ,
 » laisse-moi m'appliquer à quelque

» chose qui me touche d'un peu plus
» près ; laisse-moi réfléchir sur la vie ;
» j'ai besoin là-dessus de principes
» sûrs auxquels il me faudra avoir re-
» cours , si , lorsque cette vie semblera
» se retirer de moi , lorsque je n'exis-
» terai plus que pour en sentir le
» fardeau , je ne veux pas m'écrier :
» ô vanité ! condamner le monde &
» les hommes , & en même tems , me
» plaindre des bornes étroites que la
» nature a fixées à mes jours , la vie
» a donc des charmes pour moi , puis-
» que c'est avec peine que je vais la
» quitter. Quelle contradiction dans
» mes plaintes ! une chimere mérite-
» t-elle des regrets ? peut-on être
» trop promptement débarrassé de ce
» qu'on regarde comme un mal-
» heur ? »

Voilà ce qui est vraiment intéressant :
tout mon tems n'est pas de trop pour
une telle étude. Si , au contraire , mal-
gré tous mes efforts , je ne puis
donner à mes idées , sur ce sujet , un
ordre & une suite , qui m'empêchent

de flotter dans une indécision continue, que m'importe tout le reste ? qu'ai-je besoin de savoir par quelles sensations les idées naissent dans mon cerveau, comment elles s'y composent, quelle différence il y a entre les simples & les complexes ? Si quelquefois j'ai des idées justes sur la vie, si dans un des instans où je ne l'apprécie que ce qu'elle vaut réellement, je me persuade que le plus noble emploi que je puisse en faire est de l'exposer pour la patrie ou pour mes amis, toutes les fois que leur service l'exigera, donnez-moi les moyens de me conserver dans ces heureuses dispositions ; ou si c'est trop exiger de vous, ôtez-moi du moins ces pensées généreuses, qui ne peuvent que me précipiter dans des dangers imminens. Apprenez-moi ce qui fait naître dans mon ame ces sentimens vertueux, cet héroïsme de valeur. Apprenez-moi, pourquoi tantôt je m'éleve au-dessus de ce qu'on doit attendre de la nature humaine, & tantôt je retombe au-dessous de la

basseffe des individus les plus vils de mon espèce. Quel mélange d'idées ! quel choc d'opinions produisent toutes ces vicissitudes ! Sont-ce là les objets que votre philosophie me propose ? je l'embrasse avec ardeur, je m'y livre tout entier. Mais si elle n'est pas dans le cas de me donner de pareilles leçons, j'y renonce à jamais, je ne fens aucun desir pour les autres connaissances qu'elle me promet. Je ne suis pas plus curieux de connaître, comment les idées que j'exprime par des mots, se forment & se composent, que de savoir quels sont les mouvemens de ma langue & de mon palais, lorsque j'articule des sons qu'il m'est tout aussi facile de prononcer sans cette science spéculative.



SECTION II.

JE crois qu'il est à propos , avant de passer outre , de me quitter un instant pour m'occuper de mon lecteur , qui , s'il n'était pas aussi honnête , pourrait me faire une objection assez forte. Pourquoi , dirait-il , un auteur qui n'écrit que pour lui , ne laisse-t-il pas ses ouvrages dans son porte-feuille ? Pourquoi se livre-t-il au public ?

Ma réponse fera de prier celui qui a l'intention de me faire cette question , de vouloir bien m'expliquer ce qu'il entend par *se livrer au public*. Je connais , il est vrai , parmi ceux que je fréquente , bien des gens , qui , dans le dessein de faire leur chemin dans la littérature , ont établi , à l'aide d'un Libraire , leur facteur , un commerce très-réglé avec le monde. Ils se sont adressés directement au public , en sollicitant sa faveur dans toutes les for-

mes , par des préfaces & des épîtres dédicatoires. Ils ont tâché de se faire , parmi leurs connaissances , un parti qui pût les soutenir. Ils ont essayé de joindre leur réputation à celle de quelque personnage illustre , auprès duquel ils ont bien travaillé pour obtenir de lui dédier leur ouvrage , dans l'espérance que la considération dont cet homme puissant jouissait , rendrait son suffrage de quelque poids. On s'imagine facilement combien des auteurs , qui prennent tant de précautions , seraient piqués , si l'on ne tenait aucun compte de tous leurs soins. Pour moi , je mets si peu d'importance à mes ouvrages , que je ne m'informe pas même , comment ils deviennent publics. Ces écrits sont faits pour mon utilité particulière , & pour ceux de mes amis , qui sont absolument engagés dans la dangereuse carrière des lettres.

Il est nécessaire que les personnes qui veulent bien s'occuper quelques instans de mes ouvrages , puissent les
lire

lire dans des caracteres moins pénibles, pour leur vue, que mon écriture. En conséquence, j'ai accepté, tant pour leur commodité, que pour ne pas prendre la peine de copier moi-même, les offres de quelqu'un qui a une très-belle main, & qui s'est engagé à me fournir tous les exemplaires dont j'aurais besoin, pour mon usage, ainsi que pour celui de mes amis. Il est vrai que j'ai permis à cet espèce de secrétaire, d'en tirer, à son profit, autant de copies qu'il le jugerait à propos. Je ne mets pas assez de prétention à ce que j'écris, pour en faire mystère. S'il plaît à quelqu'un de l'acheter, je souhaite très-fort qu'il s'en trouve bien; mais il n'en est pas moins vrai que c'est un trafic, dans lequel je ne suis pour rien, quoique par hasard j'en fournisse tous les fonds.

L'impression n'est donc pas ce qui peut me rendre auteur, & je ne croirai jamais que mes ouvrages, en passant sous cette machine alphabétique, que l'on appelle *Presse*, aient acquis quel-

que nouveau degré de vertu, ou quelque qualité dangereuse. Assurément il n'entre dans sa composition aucun charme contre l'Eglise, ou contre l'État. Je ne vois pas non plus ce qui a pu rendre une telle invention si formidable à certains savans, & à tant d'habiles Ecclésiastiques, puisque les uns & les autres n'ont d'existence, que par cette espèce de manufacture. Accorder *des lettres de privileges* au Clergé, & gêner la liberté de la presse, me semblent deux propositions absolument contradictoires. Je ne saurais concevoir, que la différence dans la façon d'écrire, puisse faire un effet réel sur ce que l'on dicte, & qu'il y ait quelque danger à tirer, en très-peu de tems, d'un manuscrit, un grand nombre de copies nettes, & parfaitement semblables. Pourquoi ne permettrait-on pas de se servir de fer, aussi bien que de plume, pour peindre ses idées ? Soutenir qu'un homme, en présentant ses pensées sous cette forme, change quelque chose à sa maniere

d'être ; c'est dire , que celui qui ne se servait que de bas travaillés à l'aiguille , n'a plus la même jambe depuis qu'il se chauffe avec des bas faits au métier.

En voici assez pour mes lecteurs , s'il s'en trouve quelques-uns , outre le petit nombre d'amis auxquels je destine cet ouvrage. En effet , je sens à merveille que ma morale n'est pas faite pour prendre beaucoup dans ce siècle , & je conçois facilement qu'une philosophie dont les principes sont aussi sévères , doit révolter la délicatesse , & irriter la sensibilité du goût moderne. Je ne prétends pas décider si cette répugnance vient de ce que dans notre enfance on a surchargé notre estomac , par des doses trop fortes d'ingrédients , à-peu-près semblables ; mais je suis bien persuadé que la philosophie , en adoptant une méthode qui a quelque rapport avec celle du catéchisme , ne se fera pas beaucoup de partisans. Cette façon dure de nous questionner dans notre

enfance , nous donne , dans un âge mûr , de l'aversion pour tout ce qui pourrait y ressembler. Ainsi , quelque utile que soit une pareille méthode , pour inculquer de bonne heure , & sans mélange , les vérités métaphisiques de notre religion , je crois , qu'en prévenant de cette manière la philosophie , on ne peut que rendre inutiles les efforts que notre raison doit faire dans un âge plus avancé , & donner à notre esprit une roideur & une inflexibilité qui l'empêchent à jamais de se replier sur lui-même.

En effet , des gens , qui dans leur enfance se sont crus assez savans pour rendre raison , non-seulement de ce qu'ils étaient eux-mêmes , mais encore , pour définir les *natures supérieures* , les *essences* , les *substances incorporelles* , les *personnalités* , & autres choses tout aussi subtiles , prennent difficilement la résolution de revenir sur leurs pas , & de soumettre leurs principes à de nouvelles discussions. Il est bien dur , après avoir

répondu avec tant d'affurance , par des sentences , aux questions qu'on nous a faites sur nous-mêmes , ainsi que sur les facultés de notre ame , d'en être réduit à des recherches lentes , & disposées sur un plan tout différent , pour parvenir à savoir ce que nous sommes , à connaître notre but , enfin , à nous faire une façon de penser fixe sur notre intérêt & notre bien-être ; car tels sont ordinairement les motifs de nos actions , & les raisons d'après lesquelles nous nous conduisons dans toutes les occasions.

Jetterons-nous un nouveau coup d'œil sur ces mystères , que nous nous imaginons avoir pénétrés ? En reviendrons-nous aux élémens , lorsque nous nous croyons parfaitement instruits par l'usage du monde ? Cependant , si raisonnant d'après les leçons que j'ai reçues dans cette dernière école , & les notions que j'ai acquises par le commerce des hommes , je me demandais ce qui me gouverne ? Je répondrais , très - promptement , l'*Intérêt*. « Mais

» qu'est-ce que l'intérêt , & comment
» est-il dirigé lui-même ? — Par
» l'opinion & le caprice. — Tout ce
» que je regarde comme mon inté-
» rêt , l'est-il donc vraiment , ou ma
» fantaisie peut-elle m'en imposer ?
» — Sans doute , elle le peut. — Si
» je commence par me tromper sur
» l'idée que je me fais de l'intérêt ,
» mes démarches y tendront-elles ?
» — Cela est bien difficile. — Puis-
» je donc supposer que j'atteindrai le
» but , lorsque je ne fais seulement
» pas où il est ? — Mon principal
» intérêt est donc d'appercevoir l'en-
» droit où je dois viser , de connaître
» au juste mon bonheur & mon avan-
» tage. — Où puis-je le trouver ce
» bonheur , si ce n'est dans le plaisir ,
» puisque mon avantage & mon bon-
» heur ne peuvent pas manquer de
» me plaire , & que ce qui me plaît ne
» peut être que mon avantage & mon
» bonheur ? — Très-bien répondu ?
» abandonnons-nous donc à notre
» fantaisie , convenons que notre

» intérêt sera tout ce qui nous plaira.
 » En effet si ce qui nous est agréable est
 » notre bien-être , seulement parce
 » qu'il nous plaît, il n'est rien qui ne
 » puisse devenir notre intérêt ou notre
 » bonheur. Ce que dans un instant
 » nous regardons comme le comble
 » de la félicité , sera peut-être pour
 » nous , dans un autre moment , le
 » dernier degré du malheur : donc
 » aucun de nous ne fait ce qu'il entend
 » par son bonheur , & ne peut se van-
 » ter de connaître son intérêt. »

Nous voici, comme vous le voyez ,
 dans la plus étrange confusion. Com-
 portons-nous donc un peu plus sincère-
 ment avec nous-mêmes , & avouons
 franchement , que le bonheur n'est pas
 fondé sur le plaisir , puisqu'en ne sui-
 vant précisément que ce que notre
 penchant nous dicte , nous éprouvons
 des dégoûts très-fréquens. Une jouis-
 sance de quelques heures , ne nous lasse-
 t-elle pas de ce que nous desirions le
 plus ardemment , avant de le posséder ?
 Nos jugemens sur la félicité sont-ils

jamais stables , lorsque nous les portons dans un instant de caprice ou dans le tumulte des passions ?

Par exemple , lorsqu'un amant est vivement frappé par l'idée des charmes de sa maîtresse , il n'imagine de bonheur que dans la possession de l'objet qui a su l'enchanter. Il réussit , il ne trouve pas cette félicité dont il s'était flatté ; mais il ne perd pas l'espérance de la rencontrer dans les bras d'une autre. La même chose lui arrive ; il est toujours dupe , sans jamais être détrompé. Enfin , lassé de ces jeux fatiguans , il abandonne les intrigues , ne voit plus que du désagrément dans des bonnes fortunes qu'il faut acheter par toutes les assiduités & tous les soins que les femmes d'un certain rang exigent. L'amour lui offre des plaisirs , sans toutes ces difficultés ; il les saisit ; mais jusques dans cette ivresse , il éprouve la même inquiétude , le même desir du changement. Bientôt , rougissant de se surprendre dans les accès de la débauche la plus aviliss-

sante, il quitte le libertinage, & tous les désordres qu'il entraîne à sa suite. Déjà il a prêté l'oreille aux séductions de l'ambition ; il se mêle dans les affaires les plus importantes, demande des places, recherche l'autorité, veut se faire un nom.

* Quo teneam vultus mutantem Protea nodo.

Pour éviter de me surprendre dans de pareilles incertitudes, je veux voir si je n'ai pas quelque moyen de dompter mon imagination, & de l'arrêter sur des objets faits pour la fixer. Lorsque j'exerce ma raison sur des sujets moraux ; lorsque je fais tourner mes affections au bien de la société, à celui de mes amis, je trouve que je jouis alors de moi-même ; dès que je puis me faire des plaisirs de cette nature, pourquoi ne m'y livrerais-je pas ? je ne vois aucun inconvénient à supposer que l'habitude m'en fît une

* Horace, *Eplt.* 1. *Liv.* 1.

nécessité. Si j'aime assez l'indolence, pour me laisser aller aux douceurs trompeuses de l'oïveté; je connais le mal qui peut en résulter; je vois l'ennui & la stupidité à la suite de ce vice. Si je donne dans la débauche, j'en sens tous les inconvéniens, & j'entrevois l'abrutissement auquel elle me menera. La plus affreuse misère est la suite de l'avarice; mais si l'honnêteté a des charmes pour moi, je ne m'expose, en suivant les douces impulsions de cette passion, qu'à devenir meilleur de jour en jour, à trouver plus de charmes dans la société de mes semblables. Au contraire, si mon indulgence, pour des goûts avilissans, détruit dans mon ame cette source de délices intérieures, il n'est plus pour moi de satisfaction; car la débauche elle-même n'a presque aucuns plaisirs à m'offrir, lorsque mon cœur, dépravé, n'est plus ému par les affections sociales.

Puis donc que les seuls plaisirs auxquels je puisse me livrer sans réserve

& sans danger, sont fondés sur les bonnes mœurs & l'humanité ; puisque je ne trouve de satisfaction réelle, de bonheur durable, que dans la jouissance de ma raison, & dans l'exercice des dispositions que j'ai à faire le bien : pourquoi ne pas ramener tous mes plaisirs à ce point unique ? Pourquoi vouloir m'en faire d'autres, qui peuvent ébranler les fondemens sur lesquels repose cette volupté si pure, ou qui du moins n'ont aucune relation avec elle ?

Rassuré par ces préparatifs, j'essaie comment je pourrais soutenir les assauts de l'imagination, & si l'enceinte de morale, dont je me suis environné, peut résister aux attaques de l'intérêt corrompu, par un amour-propre, mal entendu. Lorsque l'idée du plaisir se présente à mon esprit avec tous ses charmes, je me demande à moi-même : — « Ma situation avait-elle quelque chose de désagréable, avant ces nouveaux desirs ? — Non. » — Éloignons-les donc, & tout

» rentrera dans l'ordre. — Mais tant
» que je les aurai , je regretterai de
» ne pas posséder l'objet qui les exci-
» te. — Il faut donc que je choisisse ,
» ou de tenir bon , jusqu'à ce que
» cette fantaisie cède au tems , ou de
» confirmer en la satisfaisant , non-
» seulement celle-ci , mais toutes les
» autres qui peuvent survenir dans la
» suite. »

Effectivement , si je me laisse aller à telle idée , parce qu'elle flatte mon goût , quelle raison aurai-je d'exclure celle qui se présentera sous un jour aussi favorable ? Il n'est pas difficile de prévoir les suites d'une telle facilité , si toute la troupe fantastique des caprices se présente , & trouve un libre accès. Une pareille conduite mene promptement aux plus criminels excès ; c'est au contraire , par une façon de se comporter , précisément opposée , que l'on parvient à quelque degré de mérite & de fermeté. Peut-on supposer de la force d'esprit , & de l'empire sur soi-même , à quelqu'un qui cede à la

moindre idée de plaisir , aux suggestions de ses sens , à celui qui ne pouvant ni dompter , ni même réprimer son imagination , est assez esclave de la partie inférieure de lui-même , pour se rendre aux premières instances de ses desirs ?

Il est donc évident que cette méthode d'interroger ses idées , n'est point du tout pédantesque. Il n'y a pas même la plus légère impolitesse à questionner ses fantaisies , lorsqu'elles se présentent devant nous avec leurs graces naturelles , ornées de tous les attraits de la parure la plus recherchée. Leur dessein est de corrompre , à force de sollicitation , la partie subordonnée de nous-mêmes , pour nous faire prononcer en leur faveur.

On peut dire qu'elles possèdent à un degré supérieur , l'art dangereux de solliciter. Elles semblent ne s'offrir jamais à contre-tems , & cependant nous les avons toujours devant les yeux. Sur quelque objet que nous portions notre vue , elles trouvent

toujours le moyen de se faire appercevoir. Elles entendent trop leurs intérêts, pour lever le voile dont elles s'enveloppent, & paraître au grand jour. Elles savent qu'alors elles pourraient choquer nos regards, & redoutent l'examen détaillé auquel elles s'exposeraient. Elles sont si éloignées de cette hardiesse, qu'elles se tiennent presque toujours à une certaine distance, & nous laissent ordinairement faire des avances, auxquelles elles ne répondent qu'en soulevant un peu leur voile, & en jettant de tems en tems sur nous quelques coups d'œil, d'un air mystérieux; on croirait qu'elles cherchent à se dérober à nos empressements.

Une des plus redoutables de ces enchanteresses, paraît entourée de voiles funebres; sa contenance annonce l'accablement le plus profond; elle fixe tristement sur la terre, ses yeux chargés de pleurs, elle se tord les bras dans son désespoir; il faut, pour n'être pas touché de ses larmes, péné-

trer ses intentions, & connaître toute son imposture ; elle a dérobé à la muse tragique, ses gestes les plus effrayans. Sous cet appareil lugubre, elle ne cache point des traits agréables ; son dessein n'est pas d'attirer à elle ; elle ne veut que se rendre terrible, épouvantable, afin que les charmes de ses sœurs fassent plus d'effet par le contraste. Si ses accens lamentables, si ses regards mélancoliques peuvent nous persuader que la mort, dont elle nous offre l'image, est aussi hideuse qu'elle la représente, elle l'emporte, & la troupe fantastique des passions, abuse insolemment de sa victoire. La mollesse & la lâcheté triomphent du cœur, auparavant, le plus ferme. Lorsque l'on méconnaît ainsi l'usage & la fin de l'existence, & que l'on redoute avec tant de frayeur le coup qui la terminera, il n'est pas de moyen, quelque vil qu'il soit, qu'on n'emploie avec plaisir, pour en prolonger le cours. Plus nous tenons à la vie, moins

nous favons en jouir ; cette coupable avidité nous en fait avaler jusqu'à la lie. Alors , l'idée du plaisir le plus vil , a des attraits pour nous ; le mérite , l'humanité , la générosité , l'amour du bien public , tous sentimens vertueux disparaissent , & fuient à l'aspect de cette reine des terreurs.

Il est pourtant une classe de gens , bien opposés , sans doute , à la philosophie , * qui se font un mérite de se-

* *Note du traducteur.* Il me paraît que par ces anti-philosophes , pour me servir de l'expression Anglaise , Shaftesbury indique les prédicateurs de son tems. Comme il était plus à portée de les connaître que moi , je ne me chargerai pas de les défendre ; je ferai seulement remarquer ici , comme dans la première partie , que rien de ce qu'il dit dans cet endroit ne peut s'appliquer aux nôtres , qui ne nous représentent pas la brièveté de la vie , pour nous faire craindre la mort , mais pour nous engager à vivre de façon à ne pas la redouter.

conder

conder l'apparition de ce fantôme , & de rendre plus vive l'impression qu'il fait sur notre imagination , tandis qu'ils devraient saisir toutes les occasions de l'anéantir. Les poètes licencieux se servent aussi de ce spectre , mais d'une maniere bien différente. Avec le secours de cette actrice tragique , ils esperent faire plus facilement adopter leur morale vicieuse , & donner à leur muse libertine un prétexte honnête pour vanter la débauche & ses différens excès. C'est la sombre perspective de la mort , qu'ils font envisager , pour exciter le desir des plaisirs les plus honteux. De froides cendres , des manes , un tombeau , de funestes ciprès , sont les ombres dont ils attendent le plus d'effet pour leurs peintures voluptueuses. L'horreur qu'ils inspirent pour cet état d'insensibilité , fait attacher à leurs sectateurs un prix sans bornes , aux sensations animales , que l'on éprouve par la simple existence.

Indulge genio ; carpamus dulcia , nostrum est

* Quod vivis : cinis , & manes , & fabula fies.

Il n'est pas surprenant que la mollesse tourne à son profit la difformité de ce spectre idéal. C'est un épouvantail , dont elle se sert pour en venir à ses fins. Elle fait que plus la crainte , dont il menace , tourmentera ceux qui lui sont dévoués , plus ils embraseront ses autels avec ardeur. C'est ainsi qu'un enfant effrayé se rejette dans les bras de sa mere , & serre plus tendrement son sein. Elle invite ses esclaves à ne pas craindre d'arriver promptement au terme fatal , pourvu que tous leurs pas soient marqués par la volupté ; certes , elle a bien raison ; car est-il un seul homme qui ne doive desirer de voir ses jours s'écouler avec toute la rapidité possible , lorsque la peur de la mort a empoisonné les

* Perse , Sat. 5.

plaisirs les plus nobles , dont il pouvait jouir pendant leur cours ? Les vils soins d'un amour-propre aussi bassement concentrés , & les faiblesses qui accompagnent ces torrens , doivent rendre nos jouissances presque nulles , & réduire à rien la somme des sensations agréables , d'après lesquelles nous apprécions , selon les idées vulgaires , le bonheur de notre existence.

Mais , que vois-je ? la figure la plus gracieuse s'avance à notre secours ; elle est conduite par la première des muses , la belle Calliope ; elle me donne de la beauté , les notions les plus justes , & me fait sentir les nombres , dont résulte l'harmonie parfaite de la vie , & la jouissance entière de mes facultés. Elle présente à mes yeux la vertu avec tous ses charmes. J'apprends , par l'exemple des âmes les plus héroïques , à n'estimer la vie que ce qu'elle vaut. Ses sœurs , Clio & Uranie , la suivent , pour appuier ses préceptes. La première dévoile à mes yeux l'antiquité la plus reculée , & rassemble ,

dans les annales des peuples , les autorités respectables , & les faits illustres qui peuvent servir à confondre le spectre. Elle rappelle à notre mémoire , le mépris que des nations entières , heureuses & libres , ainsi que les héros les plus fameux , & même plusieurs hommes , qui se sont distingués dans la vie privée , ont témoigné pour les illusions de ce fantôme. La seconde , parvenue par ses recherches profondes , à la plus sublime philosophie , explique les loix de la nature , l'ordre du monde , & nous persuade de contribuer , autant qu'il est en notre pouvoir , à la douce administration qui régit l'univers. Elle nous prouve que cette soumission légitime , est le seul moyen qui puisse nous rendre heureux. Elle nous persuade que ce n'est , ni par la fortune que nous possédons , ni par la longueur de nos jours , ni par les plaisirs des sens , qu'il faut apprécier le bonheur de notre vie ; mais par l'usage que nous faisons du tems qui nous a été accordé ,

par la façon dont nous nous acquittons du rôle qui nous a été confié , sur-tout par la résignation avec laquelle nous quittons la scène ; lorsque l'instant en est marqué.

Ainsi , la plus saine portion des muses se déclare pour la vertu ; les plus respectables de ces sœurs se liquent en notre faveur ; celles mêmes , dont l'aimable légèreté ne s'occupe que de sujets agréables , ne nous refusent pas leurs secours , lorsqu'elles tendent à la perfection de leur art , ou qu'elles inspirent des génies plus heureusement nés. Tels furent les plus illustres Lyriques , & les fameux Poëtes , qui dans le dernier âge de la Comédie , porterent ce genre à sa perfection. Thalie , Polimnie , Terpsicore , Euterpe , se joignent à nous , dès qu'il leur est possible. Filles de l'harmonie , elles sont également intéressées à en conserver les accords. Ce n'est qu'avec la plus grande répugnance , qu'elles se voyent forcées de favoriser le désordre. Elles aimeraient

infiniment mieux se trouver à la suite de leurs sœurs, & parer de leurs graces & de leurs attrait, les grandes qualités & les vertus presque divines, dont la nature humaine est susceptible, que d'être réduites à se transformer en Sirenes, pour attirer les faibles mortels dans les écueils du vice. Je ne trouve qu'une différence entr'elles & les héroïnes leurs sœurs ; c'est qu'il n'est pas si facile aux vicieux de pervertir ces dernières, & de les faire paraître sous leurs livrées. Car, quel est l'homme de génie, quel est le poète qui osât prostituer les muses épiques, ou tragiques, jusqu'à mettre dans leur bouche le langage honteux de la lâcheté, ou le bégaiement de la mollesse ? Le but de ces déesses n'est pas de nous faire redouter la mort, & de nous éloigner des dangers & des travaux. Ce ne sont pas les douceurs attachées à l'existence, qu'elles vantent ; elles peignent au contraire, des plus fortes couleurs, les malheurs auxquels nous sommes exposés dans cette vie, & les désordres

qu'entraînent les passions, afin d'enflammer notre cœur du zèle de l'honneur & de la vertu. Elles donnent, dans leurs chants, le mépris de la mort, comme la marque distinctive d'une grande âme, tandis que l'amour abject de la vie, y est représenté comme le dernier degré de bassesse, qui caractérise l'âme la plus vile.

* Usque adeo ne mori miserum est.

On ne saurait croire combien peu il nous en coûte pour résister à l'illusion des autres apparitions, & aux fausses idées de bonheur, lorsque nos conjurations nous ont délivré du spectre qui cherche à nous effrayer par l'image de la mort & de ses horreurs. Nous avons vaincu, dès qu'il ne peut plus seconder les caresses des jolies figures qui sont à ses côtés ; c'est là la science occulte, l'espèce de ma-

* Virgile, *Æneid*, Liv. 12.

gie , qui , au lieu d'inspirer l'horreur & l'effroi , ne laisse dans notre ame que la douce impression de la tendresse & de la bienveillance , & dissipe entièrement les noires vapeurs que ces fantômes excitent dans notre imagination. Certes , il faut être habile dans l'art des enchantemens , pour lutter contre de tels esprits. Mais arrêtons-nous ici ; faisons l'expérience en forme , traçons le cercle magique , & voyons ce que deviennent les démons inférieurs , lorsque la furie qui est à leur tête a disparu.

J'apperçois une de ces enchanteresse ; c'est l'Indolence : elle est entourée de toutes les commodités du luxe le plus recherché. A peine se souleve-t-elle pour nous promettre une vie tranquille , & nous montrer les piles de carreaux sur lesquels elle est nonchalamment étendue ; ses conseils sont de ne tenter aucune aventure dangereuse , & de ne nous exposer à rien de ce qui pourrait troubler notre repos. — « Mais alors , que de-

» viendront les grandeurs que nous
 » fait espérer l'ambition ? Comment
 » saisirons-nous les plaisirs que nous
 » offre l'amour ? Pourrons-nous
 » jouir de la bruiante vivacité d'un
 » monde enchanteur ? Tous ces
 » biens que nous sacrifions à la pa-
 » resse & à l'inaction , ne sont-ils
 » donc rien ? — L'Indolence est la
 » plus grande félicité possible. — Est-
 » ce vivre , que d'exister & ne pas sentir ?
 » — Oui , lorsqu'on ne souffre pas.
 » — Quel est donc ce bien suprême ?
 » — La vie , elle-même. — Peut-on
 » donner le nom de vie à un tel état ?
 » L'existence la plus agréable est donc
 » un sommeil continu. Dois-je
 » prendre tant de soins pour prolon-
 » ger une pareille léthargie ? » Ici la
 troupe fantastique n'est déjà plus d'ac-
 cord avec elle-même. Une guerre
 intestine commence ; la plus grande
 partie de ces enfans du caprice se ran-
 ge du côté de la raison , & se déclara
 contre l'enchanteresse. L'Ambi-
 tion rougit d'avoir écouté ses offres ;

la vanité piquée prend un ton supérieur ; la volupté même reproche avec politesse, à sa sœur, de l'abandonner, & la raille agréablement sur l'éloignement qu'elle a pour les vrais plaisirs.

« Loind'ici, fantôme assoupissant ! tes
» invitations sont inutiles ; je n'avais
» pas besoin des leçons de tes sœurs,
» pour apprendre que la vie & le bon-
» heur consistent dans l'action & dans
» l'exercice de nos facultés. »

Quelle est cette autre figure qui vient me solliciter ? Elle est active, industrieuse, vigilante ; elle paraît endurcie à la fatigue & aux travaux.

A sa contenance sévère, on la prendrait pour la vertu, si ses traits altérés n'annonçaient de l'inquiétude. Que veulent dire ces murmures ? Quels sont les objets sur lesquels elle porte avidement des regards d'admiration ?

— Des sacs, des coffres forts, des tas d'un métal brillant. — « Est-ce pour
» le luxe, que tu as accumulé tant de
» trésors ? Malgré ton air sérieux,
» aimerais-tu assez le plaisir, pour lui

» sacrifier le fruit de tant de soins ?
 » — Non , mon dessein est de me
 » mettre pour toujours à l'abri de
 » l'indigence & de la misere. — Si tu
 » ne veux pas faire des dépenses énor-
 » mes , n'as-tu pas des provisions assez
 » abondantes , pour te rassurer sur
 » ces craintes ? — On ne saurait pren-
 » dre trop de précautions pour ne pas
 » mourir de faim. — N'est-il donc
 » que ce genre de mort ? Es-tu sûre
 » d'échapper au trépas , lorsque tu lui
 » auras fermé cette porte ? — O toi !
 » le plus stupide de tous les fantômes ,
 » réponds , Avarice ? Lâche esclave
 » des deux plus viles passions ! crois-
 » tu avoir accès auprès de quelqu'un
 » qui a eu le courage de chasser ta
 » principale maîtresse , malgré toutes
 » ses menaces ? »

C'est ainsi que je dispute avec mes
 desirs & mes opinions. J'arrache à
 mon imagination son secret ; je vois
 les matieres qu'elle met en œuvre ;
 j'examine le creuset dans lequel elle
 les fond, le coin auquel elle les frappe.

Si une fois je puis prévenir le mal ;
empêcher l'alliage dans cette fabrique
des desirs , je ne crains plus d'être
trompé. « Idée, laisse-moi un instant
» de réflexion : je veux voir d'où tu
» me viens , être au fait de tout ce
» qui entre dans ta composition. Sont-
» ce des honneurs , que tu me fais es-
» pérer , ou ne me promets-tu que
» des plaisirs ? Dis-moi jusqu'à quel
» point tu exigeras que je te sacrifie
» l'honneur , la vérité , les sentimens
» généreux ? Que me donneras-tu , en
» échange de toutes ces choses ?
» Montre-moi cet objet si flatteur ?
» mais ne l'orne pas de faux brillans ?
» fais le voir tel qu'il est , sans y
» rien ajouter , sans en diminuer la
» moindre chose. Est-ce une grande
» fortune ? S'agit-il d'une réputation ,
» d'un titre , d'une femme ? Enfans du
» caprice , pourquoi vous présenter en
» foule ? pourquoi m'offrir mille cho-
» ses à la fois ? C'est sans doute pour
» que je n'en distingue aucune. Vos
» efforts sont inutiles ; vous ne me

» séduirez pas ; je vous connais trop
 » bien : en vain voudriez-vous me
 » faire illusion par tous ces biens
 » accumulés : si je suis assez ferme
 » pour résister à chacun de vous en
 » particulier, votre réunion ne fera
 » que m'amuser par son ridicule. »

Mais quelque dignité que je mette dans ces soliloques, je ne puis m'empêcher de faire quelques réflexions sur mon système : je me sens même , au premier coup d'œil , infiniment plus disposé à en plaisanter , qu'à me supposer occupé sérieusement d'un ouvrage de la plus grande importance.

— « Faut-il donc devenir visionnaire,
 » s'armer contre des fantômes, com-
 » battre des spectres & des chimères ?
 » — Oui certes , ou bientôt la chi-
 » mere deviendra un maître très-réel,
 » qui dictera impérieusement ses vo-
 » lontés. — Quoi , il sera nécessaire
 » de me parler , à moi-même ,
 » comme si je composais deux per-
 » sonnes très-distinctes , & du ca-
 » ractère le plus opposé ? — Oui, sans

» doute, ou bientôt, au lieu de pa-
» raître fou, vous le ferez réellement ;
» vous changerez à chaque instant
» de façon de penser , sans avoir au-
» cune ressource contre d'aussi cruel-
» les perplexités. »

En effet , par un malheur attaché à notre constitution , il nous est impossible de jouir des facultés de notre ame , sans éprouver des sensations & des desirs , sans que notre imagination ne nous livre à des fantaisies de toute espèce. Son activité n'est rallentie , ni par la solitude , ni par les plaisirs du monde ; il faut absolument qu'elle ait son cours. Il ne s'agit que de savoir si nous l'abandonnerons totalement à elle - même , ou si nous la forcerons de recevoir un guide , qui puisse se rendre assez son maître pour en diriger les effets. Si nous ne prenons ce dernier parti , il est fort à craindre qu'elle ne nous mène à la folie. Je ne hazarde rien , en disant folie , aliénation d'esprit ; car si je me laisse déterminer une seule fois par le

caprice , je ne vois pas pourquoi je ne le suivrais pas dans une autre occasion. Si une chose est bien , uniquement parce que je la crois telle , tout peut le devenir par la même raison.

» — La maison tourne autour de moi ;
 » tous les objets suivent la même direction. — Non , il n'y a que ma
 » tête qui tourne ; j'ai un étourdissement , & rien de plus : l'imagination
 » voudrait m'en imposer , mais je la
 » connais trop pour qu'elle puisse y
 » réussir. » Ce n'est donc qu'en la domptant , qu'en établissant un censeur sévère , pour en réprimer les écarts , que je puis parer à la folie , autrement , ce sera la maison qui tournera autour de moi , lorsque j'aurai le moindre vertige , & je supposerai toujours que les choses seront changées , lorsqu'il n'y aura que ma façon de penser qui ne sera plus la même.
 — » Mais , je rêvais , je n'étais plus à
 » moi ! — Qui m'en assurera ? — Le
 » censeur rigide que je me ferai donc
 » né. Sans ses bons offices , je ne

» peux pas me promettre de confer-
» ver un instant les mêmes goûts. »

Effectivement , tout homme qui n'est pas absolument hors de lui-même , doit se faire des loix , d'après lesquelles il puisse régler son imagination. Plus il s'attachera rigoureusement à les observer , plus il jouira de la raison & des facultés de son esprit. Sans cette juste sévérité , il verra promptement succéder chez lui la folie au bon sens. Il n'est pas un instant à perdre ; c'est un combat dans lequel tous les coups sont décisifs. Il faut me résoudre à prendre l'ascendant sur mes passions , ou à me laisser opprimer par elles. Si je les ménage , elles n'auront aucun égard à ma bonté. Il ne peut y avoir entre nous , ni trêve , ni suspension d'armes. Il faut absolument que l'un des deux soit le maître , & dispose de tout à son gré. Si je cède le moindre de mes droits , je suis perdu , elles dominent , & alors , quelle différence entre cet état , & la folie la plus complète ? Lorsque
je

je veux savoir quel est le maître dans une maison nombreuse , c'est-à-dire , quel est celui qui y a le plus d'empire , j'écoute quelques instants , j'observe ceux qui parlent haut , qui s'expriment d'un ton d'autorité , qui font des questions , & ceux auxquels on parle que l'on interroge. Si j'entends toujours la voix des valets , dans le premier cas , je décide , sans craindre de me tromper , qu'ils sont réellement les maîtres , & qu'il n'y a d'ordre dans la maison , que celui dont de tels gens sont capables.

Suis-je curieux de connaître ce qui se passe dans mon intérieur , de savoir quelle autorité j'ai dans cet empire confié à mes soins ? J'examine comment je suis avec mes passions. Est-ce moi qui leur fais des conditions ? Sont-ce elles qui m'en imposent ? Ai-je la liberté de parler , d'interroger , de me faire rendre compte ? Suis-je réduit à répondre , ou même , à écouter , dans un silence respectueux ? Si je ne desirer que d'après mes fantaisies , si

je soumets ma façon de penser à mes penchans , si je ne juge du bonheur & du malheur , que par les idées d'une imagination déréglée , comment puis-je me vanter d'être vraiment à moi-même ?

L'homme qui , dans le milieu d'une plaine , croit voir des précipices à ses pieds , des rochers suspendus sur sa tête , qui , lorsque le ciel est serein , craint l'orage , qui , tandis que tout est tranquille dans la nature , s'écrie au feu , & jure que le ciel , la terre & les eaux , se réunissent pour l'anéantir , est certainement dans le délire. Mais celui qui , après avoir reçu un violent coup sur l'œil , apperçoit plusieurs lumières ; celui qui , au sortir d'un vaisseau , chancelle , & s'imagine que tout tourne autour de lui ; celui qui a l'organe de l'ouïe assez vicié , pour entendre continuellement un bruit , qui ressemble aux éclats du tonnerre , rectifie très-facilement ces fausses sensations , & par conséquent , ne peut pas être taxé de folie.

Mes yeux font-ils sujets à certaines ladiés ; je crois voir alors les objets les plus monstrueux. Lorsque des cataractes, ou d'autres humeurs, les offusquent, il me semble que l'air dont je suis environné, soit peuplé de mouches, d'insectes, & d'autres animaux, qui s'y agitent continuellement. Mais quelqu'étrange que soit l'erreur de mes sens, je n'en suis pas moins à moi. Je puis dire que je jouis de moi-même, tant que ma raison s'élève contre ces fausses apparences, & corrige l'erreur de mon imagination.

Je suis frappé par des idées singulieres, des sensations vives ; mais je ne me laisse pas séduire, j'écoute tranquillement leurs invitations, & j'y fais la réponse qu'elles méritent. Mon imagination & moi, sont deux choses très-séparées : ce n'est qu'en établissant bien cette distinction, que je suis réellement mon maître. Lorsqu'au contraire, je les confonds, que je me rends aux conseils de la première, sans les discuter, & que je ne juge

du bonheur & de l'infortune, du bien & du mal, que d'après les notions qu'elle m'en donne; il faut nécessairement que je joigne ma voix à la sienne, que je m'écrie, comme si je voyais des précipices, des feux, un cerbere, un élysée.

D'affreux Déserts, des Champs parés de fleurs,
Des Mers de lait, des Vaisseaux d'ambre.

Un prince Grec, qui était attaqué de la même maladie qu'Alexandre, c'est-à-dire, qui avait au plus haut degré la manie de conquérir des mondes, trouva, parmi les courtisans, un ami qui s'y prit d'une façon bien ingénieuse, pour lui enseigner à raisonner avec sa passion dominante, & à tirer d'elle son secret. Tout le monde est au fait de ce trait; des questions, adroitement ménagées, furent tout l'art que l'habile courtisan employa, pour amener son souverain au point où il le desirait. L'imagination qui ne se doutait pas du piège, vint y donner d'elle-même. D'abord le prince

répondit , que son deſſein étoit de ſ'emparer d'une portion de terre , d'un promontoire qui bornoit ſon Royaume , & ſembloit éclipſer ſa gloire. Puis , continua-t-il , une iſle , auſſi riche que belle , qui ne ſera alors ſéparée de mes États , que par un court trajet , nous tend les bras , & ſemble nous inviter à ſa conquête. Lorsque nous en ſerons les maîtres , rien de plus facile que de faire une deſcente ſur la côte oppoſée. La poſſeſſion de ces deux continens , nous aſſure de l'empire de l'Univers. — « Eh ! que » ferons-nous alors , répliqua le favo- » ri , lorsque parvenus à ce bonheur » ſuprême , nos vœux les plus har- » dis auront été comblés ? — Nous » jouirons de notre loisir ; une bonne » table , d'excellens vins , les plaiſirs » de la converſation , nous feront » paſſer des heures agréables. — Hélas ! » Seigneur , qui nous empêche de » goûter ces plaiſirs , dans l'état où » nous ſommes ? Tout ce que nous

» acquerrons de plus , rendra-t-il le
» jus de nos côteaux plus délicieux ,
» ou notre humeur plus sociable ?
» Les risques que vous courez , par
» vos entreprises , sont immenses.
» Votre imagination , comme vous
» le voyez , ne peut pas vous y faire
» trouver le plus léger avantage. »
Malgré la justesse de ce raisonnement ,
l'imagination l'emporta ; elle domi-
nait le Monarque avec l'empire le
plus despotique , & elle n'avait pas
assez effuié de contradictions en par-
ticulier , pour soutenir les reproches
d'un tiers. Le Prince devint pensif ,
changea de conversation. Déjà son
cœur abhorrait l'espèce de profana-
tion avec laquelle on avait traité cette
maîtresse impérieuse & chérie. Il sem-
blait vouloir réparer sa faute , en
lui adressant des hommages plus fer-
vens. Il rassemblait toutes les puissan-
ces de son esprit, pour se faire une idée
de la gloire & des conquêtes. Les
chants de la victoire , les acclamations ,

du triomphe , frappaient son oreille. Il ne voyait que des ennemis renversés , des lauriers , des couronnes. — N'est-ce pas là précisément ce que l'on peut appeller des rêves , des vertiges , des mondes qui dansent , des fantômes qui s'agitent dans les airs ?

Des Mers de lait , des Vaisseaux d'ambre ?

Rien de si facile , que d'appliquer à chacun de nous , l'histoire de ce héros. Examinons un peu la façon dont nous nous comportons dans les divers événemens de cette vie , & nous verrons que l'amour , l'ambition , la troupe folâtre des desirs , ainsi que celle des spectres lugubres , enfans des ténèbres , ont toujours l'ascendant le plus décidé sur notre esprit. Ces monstres agissent sur nous avec la plus grande rapidité , lorsque nous négligeons de les prévenir , & que nous n'opposons pas les charmes les plus efficaces à leurs conjurations. Si nous manquons un tems , il nous est impossible de pro-

fiter de ces avis , & d'adopter la méthode de nos Soliloques ; méthode si favorable aux progrès de l'esprit & de l'urbanité , lors même qu'elle ne servirait pas à nous rendre plus sages , & par conséquent , plus heureux. Je ne connais pas de science plus propre à nous apprendre à distinguer les tours variés que l'humeur & les passions prennent dans les différens caracteres , la diversité des mœurs qui en résultent , & les motifs réels d'une action quelconque , toutes choses qu'on ne décrit naturellement , que lorsqu'on les conçoit clairement. Tels sont les fondemens de la science & de l'art du grand Écrivain. S'il est donc quelque mérite à faire un bon ouvrage , les auteurs , qui sûrement connaissent trop le prix de leurs talens , pour me dire dans cette occasion , seront forcés de convenir , que l'usage de nos Soliloques & de nos conversations intérieures , est de la plus grande utilité.

Quant à l'auteur de cet écrit , il se

croîra très-heureusement partagé, s'il peut profiter de cette excellente pratique, pour sa conduite particuliere, sans ambitionner les succès qu'elle pourrait lui procurer, comme homme de lettres. Il espere qu'on lui passera les efforts qu'il fait pour imiter, dans cette partie, celui, de tous les poètes Romains, qui eut le plus heureux génie, & qui approcha le plus du ton que doit avoir un homme de qualité bien élevé. Si malheureusement ses lumières sont trop bornées, pour qu'il puisse, ainsi que son modele, acquérir, à l'aide de cette méthode, un esprit juste, & un goût délicat; il est persuadé, qu'au moins, on trouvera chez lui quelque chose de l'honnêteté de sentimens, & de l'égalité d'humeur qui caractérisent ce favori des muses.

. . . . Neque enim cum lectulus, aut me
 Porticus excipit, desum mihi, & rectius hoc est;
 Hoc faciens vivam melius: sic dulcis amicis

Occurram Hæc ego mecum

Compressis agito labris. *

Horace, Sat. 4. Liv. 1.

* Quo circa mecum loquor hæc, tacitusque recordor.
Si tibi nulla sitim finiret copia limphæ,
Narrares medicis : quod tanto plura paraſti,
Tanto majora cupis, nulline faterier audes ?

.
Non es avarus, abi, quid cætera jam ſimul iſto
Cum vitio fugere ? Caret tibi pectus inani
Ambitione ? Caret mortis formidine, & ira ?

Idem, Epît. 2. Liv. 2.



S E C T I O N I I I.

Nous touchons d'assez près au terme de notre carrière , pour qu'il nous soit permis de nous retourner , & de jeter un coup d'œil sur ce qui précède. Les auteurs qui mettent de l'ordre dans leurs productions , font ordinairement , dans cet endroit , la récapitulation de leurs principes. D'autres écrivains ont cru plus à propos de substituer à cet usage , une apologie , ou plutôt , une atténuation de leurs fautes. En effet , le public est si rebattu de la manière anticipée de se justifier, connue sous le nom de préface, qu'on ne peut plus en espérer aucun succès. Le nom de ces espèces de hors-d'œuvres , est presque devenu synonyme à celui d'excuse. Outre cela , les auteurs se trouvent trop à l'étroit dans cette partie préliminaire , qu'ils n'ont communément que trop de rai-

son d'étendre. Ils se rejettent donc sur la per-oraison, qu'ils terminent du ton le plus pathétique. C'est là qu'ils placent les tours les plus flatteurs, les expressions les plus polies, pour fléchir leurs lecteurs, & les engager à passer des négligences, qu'ils trouvent plus aisé de se faire pardonner que de corriger.

L'usage général a mis cette utile pratique si fort à la mode, qu'à présent, il n'est presque aucun auteur qui ne l'adopte. C'est même une des ruses dont ils se servent avec le plus de succès, pour établir un commerce personnel entr'eux & leurs lecteurs. Ils peuvent alors se livrer au plaisir de parler continuellement d'eux-mêmes, sans paraître passer les bornes, que la modestie prescrit à l'homme le plus réservé, & le moins porté à se faire une haute idée de son mérite. Ces aveux d'indolence, de précipitation, de négligence, ont une grace particulière, & annoncent, tant de bonne foi & d'ingénuité, qu'en vérité,

l'on saurait presque mauvais gré à un auteur d'avoir fait un assez bon ouvrage, pour qu'il ne fût pas dans le cas de dire quelque chose de ses imperfections. C'est dans la multitude de ses fautes, qu'il trouve des ressources pour se mettre bien avec son lecteur, dont l'orgueil est flatté par cette espèce de confession, & qui, par conséquent, est très-disposé à l'absoudre & à lui faire l'accueil le plus favorable.

Quand on fréquente le *beau sexe*, on est tous les jours à portée de voir combien une semblable modestie est avantageuse. Ceux qui ne veulent devoir leurs succès, auprès des femmes, qu'à leur mérite, ne réussissent presque jamais; tandis que l'amant soumis, qui reconnaît tenir tout des bontés de sa maîtresse, reçoit sa récompense d'autant plus vite, qu'il fait moins d'efforts pour s'en rendre digne. On regarde le mérite comme présomptueux. On suppose qu'il donne un air d'affurance & de supériorité, dont

une beauté n'est pas d'humeur à s'accommoder. Il semble qu'en réclamant les moindres droits, on diminue le prix des faveurs de la bienfaitrice, qui ne paraît jamais avoir un empire plus illimité, & qui croit qu'elle ne sera jamais servie plus respectueusement, qu'en prodiguant ses bontés à ceux qui ont le moins de titres pour y prétendre.

Ainsi, le culte & les hommages que l'on rend au beau sexe, sans craindre d'être accusé de profanation ou d'idolâtrie, servent à justifier ces adorateurs galans, qui ne font, après tout, qu'imiter les hommes vraiment pieux, & zélés pour leur religion. Peut-être a-t-on raison de regarder ces sentimens d'humilité, comme nécessaires, lorsque l'on porte ses pas dans le parvis sacré; peut-être le plus grand mérite auprès de l'Autel, comme dans une ruelle, est-il le sacrifice absolu de son amour-propre. Mais ce qu'on accorde au ciel, & aux belles, ne doit pas faire règle en faveur du monde.

Quelque déférence que nos lecteurs puissent exiger , nous devons être persuadé que nous avons eu pour eux tous les égards possibles , & que tous nos devoirs sont remplis à leur égard , lorsqu'après avoir apporté tous nos soins & toute notre exactitude , à rendre un ouvrage parfait , nous en abandonnons le jugement à leur capacité.

Quelques difficiles , quelques vains même que soient les efforts d'un auteur qui voudrait porter son ouvrage à la perfection , si du moins il n'a pas une idée de cette perfection , s'il ne la conçoit pas assez pour en faire son but , ses faibles productions resteront toujours au-dessous de la médiocrité. Quoique son intention soit de plaire au public , il doit , en quelque sorte , se mettre au-dessus de ces jugemens. Il doit réunir toutes les puissances de son esprit , pour saisir ces graces naïves , cette beauté naturelle , cette perfection de nombres , dont le monde ne voit que les effets. C'est-là

ce que, dans son ignorance des causes, le vulgaire nomme le *je ne fais quoi*, sans lequel rien ne plaît. C'est, dit-on, une espèce de magie, un enchantement, dont l'auteur lui-même ne saurait rendre compte.

Mais ici, je me sens tenté de faire, pour moi, ce que je viens de blâmer dans les autres. Je crois devoir me justifier d'avoir eu si souvent recours aux regles des artistes, d'avoir conduit si fréquemment mon lecteur dans des salles d'exercice, dans des académies de peinture & de sculpture; enfin, de l'avoir entouré de *virtuoses* de toute espèce. Cependant, je suis si sûr d'avoir la raison pour moi, que, malgré l'usage qui me condamne, je préfère ces ateliers, où avec du tems & des recherches, je pourrai quelquefois trouver la nature & la vérité, à ces fameuses écoles, dans lesquelles on se vante d'enseigner tout ce que les arts & les sciences ont de plus sublime.

Je suis persuadé qu'un homme de
qualité

qualité, qui fréquente des *virtuoses*, & qui se forme avec eux à tous leurs exercices, autant néanmoins que son état le permet, s'approche plus du bon sens & de la vertu, que ceux auxquels on donne dans ce siècle le nom d'*érudits*. * La nature, abandonnée à

* Effectivement, en considérant le tems qu'aujourd'hui l'on sacrifie aux sciences & à l'érudition, il ne paraît pas probable qu'un jeune homme de qualité, même en lui supposant toutes les dispositions nécessaires, puisse profiter de l'avantage d'une éducation complète, & réunir aux connaissances littéraires, les talens essentiels à quelqu'un qui veut jouer un rôle dans le monde. On néglige trop aujourd'hui les académies d'exercice, si utiles au public, & si essentielles pour former la jeunesse. Les lettres sont reléguées dans des endroits inaccessibles. Il faut aller les chercher dans des cloîtres éloignés, dans des cellules retirées, où, pour me servir de l'expression d'un de nos poètes, elles n'ont de commerce qu'avec des *enfans à barbe grise*. La triste philosophie de ces vieillards, ne

elle-même, lorsqu'on n'a pas corrompu sa simplicité primitive, est un

connaît ni les agrémens des arts, ni les graces de l'esprit, & par conséquent, est insipide, pédantesque, inutile, contraire à la véritable connaissance des hommes & des choses. Nos jeunes gens ne semblent donc avoir le choix, que de deux routes absolument opposées : celle de la pédanterie, & du savoir des écoles, dans laquelle on ne leur présente que la lie des anciens, & ce que leur littérature a de plus abject ; ou bien celle qu'un monde ignorant & à la mode leur indique. Cette dernière les conduit aux talens aimables d'un homme à la mode, & n'offre à leur vue que le bel esprit des modernes & des étrangers, dont ils prennent le clinquant pour de l'or. L'aspect effrayant de la première de ces routes, désespère, & fait qu'on ne tente pas même d'y porter ses pas. On nous a toujours représenté l'érudition sous une forme si hideuse, entourée de tant de voiles, hérissée de tant d'épines, que nous devons sentir une aversion insurmontable pour tout ce qui en porte le caractère ; comme si, parce que dans notre

guide , qui conduit bien plus sûrement au jugement , que l'art des

enfance , on nous a mal fait sentir les beautés d'Homere ou de Xénophon , nous ne pouvions pas , dans un âge plus mûr , étudier ces auteurs , à la cour & à la ville , ainsi que dans une université , ou dans une ville de province ; comme s'il était ridicule de porter un Plutarque , un Cicéron , ou un Horace , à la cour , en voyage , & même au camp , ainsi que nous en avons eu quelques exemples. On trouve assez de tems pour lire les nombreuses traductions des originaux Français & Italiens ; mais on ne veut que s'amuser. Il faut pourtant convenir que dans le nombre des auteurs Français , il en est quelques-uns qui ont rempli toutes les conditions que nous exigeons , dont le goût est juste , dont le style est correct , qui ne donnent point dans l'affectation ridicule d'une sensibilité outrée , ou d'une sublimité guindée. Il est dans cette nation plusieurs génies qui se sont formés d'après les anciens , & qui ne rougissent pas d'avouer combien ils doivent à ces grands maîtres. Mais quant à ceux qui ont voulu puiser dans d'autres sources , comme

sophistes, & le savoir des pédans. Tous ceux qui auront du discernement, & une façon de penser indépendante des préjugés, appliqueront toujours le *faciunt nimis intelligendo, ut nihil intelligent*, à la logique de nos jours, & à la forme sous laquelle on présente les connaissances dans certaines écoles de littérature & de science. C'est ce que sentent fort bien ceux qui sont le moins disposés à convenir de cette vérité. Mais en vain veulent-ils dissimuler des causes, que les effets trahissent. Le tour d'esprit que l'on rapporte ordinairement de ces savantes retraites, ne confirme que trop le

presque tous les auteurs Italiens, on doit les regarder comme les corrupteurs de l'érudition, & du vrai savoir. Ils ne peuvent être supportés que par ceux qui, malheureusement pour eux, ne se sont pas assez familiarisés avec les anciens, pour avoir acquis, par leur commerce, un jugement sain, & un goût éclairé.

jugement que j'en ai porté. Il n'est pas étonnant qu'une éducation , fondée sur d'aussi ridicules principes , ait besoin d'être réformée par les excellentes leçons que donne l'usage du monde. J'ose assurer qu'on profite plus en se divertissant en bonne compagnie , qu'en pénétrant avec des pédans , dans les sciences les plus abstraites. Une société choisie est la ressource à laquelle , ceux qui savent élever la jeunesse , sont forcés de recourir , pour la débarrasser de l'accablant génie de ses instituteurs. Si des personnages , aussi tristement graves , obtenaient jamais le droit d'être les seuls qui écrivissent , il ne sortirait de nos presses , que des ouvrages qui nous dégoûteraient de toute espèce de livres , ou du moins , de ceux que notre nation produirait , sous un gouvernement si subordonné , & si uniformement barbare.

Cela doit encore mieux prouver , qu'il est absolument nécessaire , pour tout auteur qui veut parler des hom-

mes & de leurs mœurs , de concevoir la vérité poétique & morale, la beauté de sentimens , le sublime de caractère. Jamais il ne doit perdre un seul instant de vue , l'image & le modele des graces naturelles , qui donnent à chaque action le ton qu'elle doit avoir pour nous charmer. Il n'est pas vraisemblable que celui qui ne voit , ni ne sent ces nombres intérieurs, puisse juger plus sainement des proportions extérieures , & de l'ordre symétrique, qui fait la perfection d'un ouvrage.

Si nous pouvions nous convaincre, bien fermement , de ce qui est si évident en soi-même ; si nous étions intimement persuadés , « qu'il est nécessairement dans la nature des choses , des règles aussi sûres , pour juger de notre caractère & de notre intérieur , que pour décider sur la conformation de nos traits , & sur nos actions extérieures , » nous serions infiniment plus honteux de notre ignorance , & des faux juge-

mens que nous portons sur le premier de ces sujets , que sur le dernier. Dans les arts , dont le but est d'imiter la nature & les formes extérieures , nous reconnaissons un goût , fait pour nous guider dans nos recherches. Nous croyons même que quelqu'un , dont l'éducation a été soignée , doit distinguer , parmi les manières défectueuses , & les fausses touches , le *faire* , qui représente au vrai les contours agréables de la beauté , & qui rend , avec le plus de naturel , les graces , dont chaque genre est susceptible. Il en est de même de la beauté morale , & des traits que le grand écrivain doit copier , d'après la connaissance qu'il a des divers caracteres , & des affections humaines. S'il ne sent pas la justesse des proportions , & l'harmonie ; si le beau moral , si le *decorum* d'une action , ne le touchent pas , il ne peindra pas la nature ; il n'exécutera pas même , d'une manière satisfaisante , les fictions , qui ne l'astreindront à aucune gêne. Jamais un

tel homme ne parviendra à donner une idée noble de l'honneur & de la vertu. Jamais il ne montrera le vice dans toute sa difformité ; jamais il n'aura assez de justesse , pour marquer les proportions , pour savoir s'arrêter à propos , pour prononcer fortement les caracteres contrastés. Ses ébauches seront manquées ; il ne tracera que des lignes confuses , toutes les fois qu'il perdra de vue les grands modeles de perfection , qu'il doit toujours avoir devant les yeux. Je le répète ; le peintre , l'artiste , dont le coup d'œil ne fait pas saisir à l'instant toutes les proportions , & dont les idées de perfection & d'excellence sont bornées , ne sera jamais capable de dessiner un caractere parfait ; c'est-à-dire , pour m'exprimer en termes de l'art , *de donner à ses productions , l'action & l'énergie qui résultent du mélange des caracteres & des passions , dont les hommes sont susceptibles.* Le sentiment des nombres intérieurs , la connaissance , & la pratique des vertus

sociales, sont donc des choses essentielles à l'artiste qui veut se faire un nom, comme à celui qui prétend aux faveurs des muses. Il est une liaison si intime entre les arts & les vertus, qu'on peut dire que la connaissance, bien entendue des uns, mène presque infailliblement à la pratique des autres.

Celui qui veut passer pour avoir reçu une belle éducation, a grand soin de former son goût sur des modèles parfaits. S'il se trouve à Rome, il parcourt les fameux monumens que l'architecture a élevés, il recherche les meilleures statues de l'antique, il contemple les sublimes productions du pinceau des Raphaëls & des Carraches. Quoique la rouille vénérable de l'antiquité, qui couvre quelques-uns de ces morceaux, & la rudesse apparente des autres, ne le flattent pas au premier coup d'œil, il s'attache à considérer ces chef-d'œuvres de l'art, jusqu'à ce qu'il les goûte, & qu'il y découvre les proportions & la beauté

qui lui ont d'abord échappé. Il détourne la vue de tout ce qui n'est que saillant, & d'un mauvais goût. La musique n'a de charmes pour lui, que lorsque l'harmonie elle-même semble en avoir accordé les sons.

Il serait bien à souhaiter que nous prissions les mêmes précautions, pour nous faire un goût aussi juste sur les mœurs & la vertu. Est-il un homme bien convaincu de la multiplicité des goûts différens, dont son caractère est susceptible, & de la préférence qu'il doit donner aux uns sur les autres, qui ne fit tous ses efforts pour se déterminer au choix le plus avantageux? S'il est un goût pour l'humanité, pour l'honnêteté; s'il en est un autre pour la férocité, l'insolence, la débauche, quel est l'homme capable de réflexion, qui ne préfère de se régler sur le modèle gracieux de la vertu, plutôt que sur l'exemple odieux du vice? Quel est celui qui ne s'appliquera pas de tout son pouvoir à forcer la nature à cet égard, comme dans tout ce qui

à du rapport aux arts & aux sciences? On ne lui fait alors violence , que pour la rectifier , & la ramener à elle-même. Si notre goût n'est pas aussi naturel qu'il doit l'être , pourquoi négligerions-nous de le porter à la perfection qui lui est propre? « — J'aime ,
 » je desire , j'admire. — Mais , pour-
 » quoi ? — par hasard , parce qu'il me
 » plaît ainsi. — Non , il faut que j'ap-
 » prenne à n'aimer , à ne désirer , à
 » n'admirer , que lorsque les objets
 » le mériteront , & feront vraiment
 » dignes de moi. Autrement , ce que
 » je regarde aujourd'hui comme par-
 » fait , je ne pourrai peut-être pas le
 » supporter demain ; je me dégoû-
 » terai , avec la plus grande facilité ,
 » de ce qui était l'objet de mes vœux
 » les plus ardens. Enfin , je n'aurai
 » jamais que de faibles plaisirs , si ,
 » dans le choix de mes amusemens ,
 » je ne consulte que mes desirs , mon
 » caprice , ou la satisfaction du mo-
 » ment. Il y a des personnes qui se
 » plaisent à contempler des figures

» grotesques & monstrueuses. A la
» honte de l'humanité, l'on court à
» des spectacles cruels & barbares.
» Il en est même qui ne connais-
» sent pas de divertissemens plus gra-
» cieux. Mais ce plaisir est-il dans
» l'ordre ? Dois-je céder au penchant
» qui m'y entraîne ? Ne ferais-je pas
» infiniment mieux de résister à ses
» attraits, de m'opposer à l'ascendant
» qu'il veut prendre sur mon carac-
» tere ? — Il est sans doute des plai-
» sirs, & plus doux, & plus légiti-
» mes, qui n'ont point cet horrible
» aspect. Voyons quelles en sont les
» suites. — J'aime la mollesse ; tout
» ce qui a l'air efféminé me plaît. Les
» Magots de la Chine, les figures du
» Japon, les Émaux, frappent agréa-
» blement ma vue. Leurs couleurs
» luisantes, & l'éclat de leur vernis,
» m'enchantent. La maniere des Fran-
» çais, le *faire* des Flamands, me
» séduisent au premier coup d'œil. Je
» m'abandonne à cette illusion. Qu'en
» résulte-t-il ? Rien, sinon que je

» ne serai plus capable de goûter les
 » choses vraiment belles. Comment
 » désormais pourrai-je sentir la noble
 » hardiesse, la forte touche des grands
 » maîtres d'Italie, ou d'une main for-
 » mée d'après la nature & l'antique ?
 » Ce n'est pas par sauts & par bonds que
 » j'atteindrai le but, & que je par-
 » viendrai à la jouissance que j'espere.
 » L'art est sévère, * les regles ne pas-

* Pline, dans les jugemens qu'il porte en grand maître, sur l'art de la peinture, qui, dans le tems où il écrivait, était sur son déclin (*de dignitate artis morientis*) fait voir, par des exemples, que cette sévérité ne s'étendait pas seulement sur les regles de dessin & de coloris, mais aussi, sur les mœurs & le caractère de la plupart des artistes célèbres. Il nous apprend que si elle dominait dans les grands effets, elle ne les déterminait pas moins dans le choix des matériaux, des couleurs, & de tous les autres accessoires.

Euphranoris discipulus Antidotus, diligentior, quàm numerosior, & in coloribus severus. . . . Nicia comparatur, & ali-

» sent rien. Si je m'imagine que les
 » connoissances viendront me cher-

*quando præfertur. Athenion Maronites ,
 Glaucionis & Corinthii discipulus , & aus-
 terior colore , & in austeritate jucundior ut
 in ipsâ picturâ eruditio eluceat. Quod nisi
 in juventâ obiisset , nemo ei compararetur.
 Pausias , & filius , & discipulus Aristolaus
 è severissimis pictoribus fuit Fuit nu-
 per gravis Amulius , & severus pictor
 Paucis diei horis pingebat , id quoque cum
 gravitate , quod semper togatus , quamquam
 in machinis.*

Un des symptômes mortels , d'après les-
 quels Plinè pronostiqua l'anéantissement
 de cet art fameux, qui , effectivement , ne
 lui survécut pas long-tems , était commun
 à tous les autres talens , dont la ruine sui-
 vit promptement la chute de la liberté.
 C'était le luxe de la Cour Romaine , & le
 changement dans le goût & les mœurs ,
 amené par la révolution , qui détruisit
 l'ancienne forme de gouvernement. Ce
 judicieux & savant critique , dont la sages-
 cité découvrit toutes ces causes , nous re-
 présente le faux goût naissant à la Cour ,
 au milieu de l'opulence , de la splendeur ,

» cher , lorsque je ne m'occupe que
 » de plaisirs , je me trompe grossiere-

& de l'affectation de magnificence & de grandeur. C'est de-là , qu'il se répandait dans le reste de l'Empire. On n'admirait plus alors , dans la Sculpture , & dans l'Architecture , que les sommes qu'avaient coûté les matériaux. L'on exigeait , des meilleurs artistes , qu'ils missent en œuvre de riches métaux , des marbres rares , & tant d'autres matieres coûteuses , si funestes à l'Art. Ce fut encore à ces faux brillans , & au goût fastueux des courtisans , que l'on sacrifia la justesse du dessin , la force de l'expression & les belles proportions. On ne s'attacha plus , qu'à faire venir à grands frais des contrées les plus éloignées , les couleurs les plus vives , les plus bizarres , les plus cheres , par leur rareté , ou par le prix de leur composition. On rebutait celles qu'avaient employés les Apelles & les Phidias qui , dans leur juste sévérité , furent fideles à leur art. Cette nouvelle façon de colorier , s'appellait le genre fleuri : les matieres étaient d'un trop grand prix , pour que le peintre pût les fournir. C'était celui pour qui on les employait ,

» ment ; je ne ferai , tout au plus ,
 « qu'augmenter le nombre des pé-
 » dans de ce genre. »

Mais je m'apperçois que je me laisse encore aller à ma méthode favorite du soliloque , pour exposer cette science

qui en faisait les avances , (*quos Dominus pingenti præstabat.*) On appelait l'ancienne manière , le genre austère , *rerum , non animi pretiis excubatur* , dit le même auteur , qui ne manque pas de faire observer à ces novateurs , le soin que prenait Apelles , de tempérer , par un vernis obscur , les couleurs trop claires , dont les sujets qu'il traitait , le forçaient quelquefois de se servir. Il dit , dans le même endroit , que cet illustre peintre ne s'était servi que de quatre couleurs , dans la composition de quelques - uns de ses tableaux les plus estimés. Tel était le respect & la vénération , que les anciens avaient pour la simplicité. Telle fut la ruine du goût & des vrais plaisirs , dès qu'on négligea les graces naturelles de cette aimable maîtresse , pour s'abandonner aux charmes factices des courtisannes qui lui succédèrent.

morale.

morale. Des lectures bien dirigées doivent aussi contribuer infiniment à rectifier notre jugement, & à épurer notre goût. Car dans quelque excellente société que nous vivions, quelques instruits, quelques aimables que soient ceux que nous fréquentons, si les auteurs, dont nous occupons nos loisirs, ont les qualités contraires, leur influence fera malheureusement assez grande sur notre esprit, pour le déterminer en leur faveur. Quand on ne fait pas bien, on n'en est que plus malheureux de savoir beaucoup. Aussi, je ne dirai pas que tel homme a l'esprit orné, parce qu'il a parcouru une grande quantité de livres; car alors, il doit nécessairement avoir trouvé beaucoup plus de mauvais modèles que de bons; & il est très-probable que, dans ce cahos, il aura recueilli plus de pensées fausses que de justes, plus de phœbus que de sens, plus d'idées extravagantes que d'images vraies.

Mais, quoique notre goût couré

tant de risques , par cette multitude de lectures , nous ne nous rendons pas plus difficiles , lorsqu'il s'agit de faire un choix. Nous nous jettons avidement sur tout ce que le hazard nous présente : les livres qu'on a mis entre nos mains , dès notre enfance , deviennent , dans un âge plus avancé , l'objet de notre application & de nos sages recherches. Il en est même parmi nous , qui continuent ainsi pendant toute leur vie , les exercices dont on a jugé à propos d'occuper leur bas âge. J'ai dit ce que je pensais des auteurs de ce genre , en les caractérisant au commencement de ce traité. Cet exercice singulier , auquel on donne le nom de méditation , nous pénètre d'un respect si profond , que nous regarderions l'examen du sujet , sur lequel on nous a ordonné de réfléchir , comme le comble de la témérité. C'est une espèce de lecture à la tâche , dans laquelle l'usage de notre raison nous est absolument interdit. En quelque faible quantité que nous pre-

nions cette dose, elle suffit pour mettre en mouvement nos humeurs sombres, & émouffer dans notre esprit le desir naturel de pousser ses recherches, & de percer les voiles dont sont enveloppés les objets qu'on lui présente. Lorsque nous nous sommes acquittés de ce devoir, nous regardons le reste du tems, comme celui d'un jour de fête, dont nous pouvons disposer à notre fantaisie. Nous croirions prendre sur nos plaisirs, si nous nous arrêtions à considérer le rapport que ces choses ont avec la nature & la vérité, sans lesquelles on ne peut cependant, ni nous intéresser, ni nous amuser, encore moins nous instruire. Excédés de ces lectures, ridiculement sérieuses, nous recourons, avec empressement, à ce qu'il y a de plus absurde dans la littérature. Plus notre nouveau guide s'éloigne de la morale & du bon sens, plus il nous satisfait, & nous met à notre aise. Peu nous importe que son plan soit gothique ;

des figures monstreuſes , & mal deſſinées , ne bleſſent pas notre vue ; nous n'exigeons , ni vraieſemblance , ni proportion , ni enſemble , dans ſes Hiſtoires, ſes Romans , ou ſes Fictions. Bientôt nous n'avons plus , ni oreille , ni coup d'œil : notre jugement & notre goût deviennent néceſſairement barbares , lorsque dans nos heures de loisir , nous ne nous entretenons que des uſages des Barbares , des mœurs des peuples Sauvages , des guerres de l'Inde , des merveilles d'une *terre inconnue* , & que la partie la plus chérie de notre bibliothèque , n'eſt compoſée que des ſtupides relations de prodiges de cette eſpèce.

Ces livres ſont pour nous , ce qu'étaient pour nos ayeux les Romans de chevalerie. Je ne ſais pas , juſqu'à quel point nos braves ancêtres ajoutaient foi à leurs hiſtoires de Géants , de Dragons , de St. George ; mais j'avoue que je n'ai jamais pu me faire à la crédulité de leurs deſcendans , &

à leur singulière prédilection , pour des contes qui ne valent sûrement pas ceux qui étaient autrefois en crédit.

Il faut certainement que l'incrédulité ne soit pas la principale cause , qui détermine le jugement & la façon de penser de plusieurs personnes que l'on accuse d'athéisme , parce qu'elles paraissent professer une philosophie , qui ne s'accorde pas avec les dogmes reçus. Pour moi , j'ai toujours regardé la plus grande partie des hommes , qui forment cette classe , comme infiniment plus crédules que le vulgaire. Il n'y a de différence , que dans les objets de leur croyance. Outre les remarques que j'ai eu lieu de faire dans mes liaisons , avec quelques - uns de ces prétendus sceptiques , je puis citer bon nombre d'auteurs , bien anathématisés , qui , s'ils n'ont pas de foi aux miracles opérés dans Israël , peuvent y suppléer , par celle avec laquelle ils croient les prodiges de la Chine & des Indes. Si on les trouve en défaut dans la Syrie & dans la Palestine , on

n'aura sûrement pas ce reproche à leur faire au Japon & en Amérique. Les histoires des Incas ou des Iroquois, écrites par des Moines, des Missionnaires, des Pirates, des Rénégats, des Capitaines de Navires, & autres voyageurs, tous aussi dignes de foi, passent chez ces esprits forts, pour des mémoires authentiques. Ce sont là leurs écrits canoniques ; ils ne trouvent pas aux miracles de notre religion, le degré d'évidence qu'ils exigent, tandis qu'ils ne doutent pas des prodiges des Maures, & des autres nations idolâtres. Des relations informes, de pays inconnus & d'hommes monstrueux, les amusent infiniment plus que les histoires les mieux digérées, & écrites avec le plus de dignité, mais qui ont le défaut de traiter des affaires, du gouvernement, des mœurs des peuples les plus sages, & les plus policés qui aient jamais existé.

C'est ce goût malheureux qui domine, lorsque nous préférons l'his-

toire des Turcs à celle de la Grece ,
 l'Arioste à Virgile , un insipide
 Roman à l'Iliade. Nous n'examinons
 ni le caractère , ni le génie de l'auteur :
 nous n'avons pas la curiosité d'observer
 s'il fait discuter les faits , ou si ses
 fictions sont ingénieusement tissues.
 En effet , des faits transmis par une
 main incapable , quoiqu'avec toute la
 sincérité possible , & la meilleure foi
 du monde , peuvent devenir une source
 d'erreurs ; tandis que des fictions , com-
 posées avec sagesse & jugement , sont ,
 peut-être , la façon la plus sûre de
 conduire à la vérité. * Mais je ne con-
 nais rien de pire , que de faire ses dé-
 lices de la lecture d'auteurs , qui
 ne savent ni feindre , ni dire la vérité.
 Cependant , nous sommes si enchan-

* Le plus grand des critiques a dit ,
 pour compléter l'éloge du pere de la poé-
 sie , que personne n'avait jamais su feindre
 mieux que lui. *Aristote , Art poétique ,*
Chap. 24.

tés des relations du premier avanturier, qui veut bien nous communiquer les découvertes qu'il a faites dans ses voyages, que, telle que soit sa manière de narrer, & son tour d'esprit, une page ou deux suffisent pour nous engager à prendre le plus vif intérêt à ses affaires. A peine s'est-il embarqué à l'embouchure de la Tamise, & a-t-il envoyé ses malles à Gravesende, que nous ne le perdons plus de vue. S'il est obligé de traverser une partie de l'Europe, pour se rendre aux extrémités du monde, nous nous prêtons, avec une patience admirable, au détail des hôtelleries, des voitures, de la pluie, du beau tems, au compte qu'il nous rend de sa façon de vivre, des précautions qu'il prend pour sa santé, des dangers qu'il a courus sur terre & sur mer. A chaque pas que nous faisons avec lui, nos desirs & nos espérances s'accroissent, jusqu'à ce qu'enfin il entre en scène par la description de quelque énorme poisson, ou de quelque autre bête monstrueuse. A ces ani-

maux merveilleux, succèdent des hommes encore plus prodigieux ; car l'auteur le plus accompli, qui a le plus de succès dans ce genre, est toujours celui qui fait nous entretenir des objets les plus bisarres, & qui choquent le plus les idées que nous avons des productions de la nature.

Il semble que cette passion régnait déjà du tems de notre ancien poëte tragique, & qu'il a même voulu l'attaquer ; au moins indique-t-il ce goût hétéroclite, en introduisant sur la scène un héros Maure, grand faiseur d'histoires, dont la mémoire est farcie de merveilles de toute espèce. C'est auprès de sa maîtresse, qu'il lui fait débiter ses contes. Quel est l'homme passionné pour la lecture des voyages ? quel est l'adepte dans cette science de prodiges, qui ne prenne le plus vif intérêt au sort de la belle Vénitienne, & qui ne lui passe de céder à l'amour que lui inspire ce Maure étonnant ? Avec quelles graces ce merveilleux amant ne devait-il pas rendre ses singulieres avan-

tures? avec quelle facilité ne satisfaisait-il pas l'appétit défordonné de sa maîtresse, par les narrations les plus extravagantes? Je ne lui parlais, dit ce héros voyageur, que * *d'autres immenses, de vastes déserts. Je lui faisais d'horribles peintures des Cannibales, ces peuples Antropophages, qui se mangent les uns & les autres. J'avais vu des hommes qui ont la tête au-dessous des épaules. Desdemonna attentive, ne perdait pas un mot de ces affreux récits.*

Voilà sûrement de bien tristes contes, & qui ne paraissent pas faits pour gagner le cœur d'une belle. Il est vrai que l'auteur condamne le goût dépravé de son héroïne, & qu'il l'en punit cruellement au dénouement. Mais je ne saurais expliquer le choix qu'il a fait pour le nom de cette infortunée, d'un mot qui signifie *superstition*; à moins de supposer que, comme les

* Shakespear Othello.

poètes ont aussi quelquefois le don de prophétie , il n'ait voulu nous annoncer , par ce tipe obscur , que cent ans après lui , le beau sexe de cette Isle se laisserait séduire par des contes absurdes , au point d'accorder sa confiance & ses faveurs les plus précieuses , à de tels faiseurs d'histoires. Aurait-il aussi voulu prédire que le doux penchant de nos femmes , pour les aimables blancs qui leur font la cour avec tant d'assiduité , céderait à une passion insurmontable pour cette race mystérieuse de noirs enchanteurs , qui , de son tems , ainsi qu'à présent , savaient s'introduire dans les maisons , & captiver les beautés assez stupides pour les écouter ?

Il est certain qu'il est une affinité très-prochaine entre cette passion , pour les contes & la superstition. L'amour de ces étranges narrations , & l'ardeur avec laquelle on s'occupe continuellement de ces objets , qui ne sont pas dans la nature , ont beaucoup de rapport à la chaleur avec

laquelle on faisit , dans le genre sur-naturel , tout ce qui a l'air prodigieux , & d'un mauvais augure. L'esprit semble porté à tirer des présages , toutes les fois que l'œil est frappé d'un spectacle inattendu , ou l'oreille de quelque chose d'inoui. Il n'est , dit-on , que le ciel en courroux , qui puisse permettre des événemens si horribles , des actions si atroces. Les arrêts funestes du destin , sont gravés sur le front de ces monstres. Aussi , bientôt les faibles mortels , qui , dans leur jeunesse , n'ont pas repoussé de telles extravagances , tremblent devant ces imposteurs , & leur reconnaissent un caractère sacré , sur-tout si les fourbes ont soin d'augmenter l'impression de terreur , par des habits lugubres , & de débiter leurs horribles contes , avec l'air & le ton de gens qui en sont pénétrés. La douceur naturelle au beau sexe , dans l'âge des graces & des amours , ne le met pas non plus à l'abri de l'enthousiasme de cette passion tragique , dont il est même infini-

ment plus susceptible que le nôtre. Si malheureusement le nouvel Aruspice a l'éloquence & le geste véhément, qui conviennent à ce caractère, des milliers de Desdemona s'empressent de se jeter dans ses bras. Elles abandonneraient de bon cœur, pères, mères, amis, & même l'espoir de revoir jamais leur patrie, pour suivre la fortune d'un suppôt de cette noire tribu.

Mais, telle qu'ait été l'intention du poëte, soit qu'il ait voulu prédire le zèle monstrueux, ou la superstition, qui, dans les siècles suivans, devait s'emparer des femmes, du vulgaire, & même des esprits les plus cultivés, il n'est que trop certain qu'aujourd'hui, ce goût Moresque domine dans nos lectures. Jamais on ne fit tant de cas des monstres, & des contrées qui les produisent. Les philosophes eux-mêmes, * & les gens de

* Tout le goût de nos auteurs Français, ne les a pas préservé de cette singulière

lettres , ne dédaignent pas de faire des excursions dans ces vastes déserts , pour y recueillir des contes , que les femmes & les enfans ne croiraient pas dans d'autres tems.

On serait tenté de présumer que nos philosophes l'emportent de beaucoup sur nos poètes , toutes les fois qu'il s'agit de rendre la vertu respectable , ou de faire aimer & estimer les belles qualités , dont le cœur humain est susceptible. On s'imaginerait que , si jamais ces sages jettaient les yeux sur les contrées éloignées , dont ils affectent tant de parler , ce ne serait que pour y chercher la simplicité de mœurs & la douce innocence ,

manie. Montagne a adopté la plûpart de ces contes , & en a accumulé une quantité prodigieuse dans ses essais. Plus récemment l'illustre Montesquieu a posé quelques-uns des principes de son esprit des loix , sur des faits aussi peu discutés.

Note du Traducteur.

qui étaient le partage de presque tous les sauvages , avant que , corrompus par notre commerce , ils se fussent formés à la mauvaise foi , à la perfidie , à la cruauté , & aux autres vices dont nous leur avons donné l'idée & l'exemple. Il serait très-utile de supposer que notre état fût le même , afin de chercher , dans notre cœur , les causes de cette corruption étrangère à notre nature , de considérer comment nous nous sommes écartés des voies qu'elle nous prescrivait , & comment nous avons renoncé à l'honnêteté de conduite , que l'on doit attendre de tous les peuples , mais encore plus de ceux qui font profession d'une religion si pure. Car , n'est-il pas naturel de chercher des exemples de justice , de fidélité , de tempérance , de candeur , chez des Chrétiens , plutôt que chez des Turcs , ou chez les adorateurs des idoles ? Mais nos moralistes modernes , loin de nous dire que nos vices , & ceux qu'ils ont pu découvrir dans les climats étrangers ,

soient contraires à notre nature, font tous leurs efforts pour nous convaincre, qu'ils sont tout aussi naturels pour nous que la vertu. Ils accumulent, avec complaisance, les exemples les plus atroces, pour nous persuader que, selon la nature, toutes les actions sont indifférentes; qu'elles n'ont point, par elles-mêmes, un caractère de malice ou de bonté; qu'elles ne sont distinguées que par les loix, les usages ou les décrets arbitraires d'un despote. Étonnante philosophie, puisée dans des sources infectes, soutenue autrefois par des gens vils & sans connaissance des lettres, méprisée par les plus sages des anciens, proscrire par tous les grands hommes, qui ont donné au monde des leçons & des exemples de vertu! Fallait-il que, dans ce siècle, les dévots & les incrédules se réunissent, pour tirer de son obscurité ce système odieux, & l'appuyer par des découvertes imaginaires, afin d'en faire, à leur honte, & au grand désavantage

vantage de leur cause, la base de leurs principes moraux.

Si quelqu'un, en écrivant sur la musique, posait, pour premier principe, que la mesure ou l'harmonie ne sont fondées que sur le caprice & la volonté de ceux qui en ont fait remarquer aux autres le charme; n'est-il pas vrai que de tels préceptes ne prendraient pas, avec les connaisseurs & les amateurs de cet art, qu'ils ne seraient pas même tentés d'y répondre sérieusement? Ils sont tous intimément convaincus, que l'harmonie a toujours existé par elle-même, indépendamment des compositions bisarres, & des jugemens faux. C'est ainsi que les règles de symmétrie, & de proportion, seront toujours fondées sur la nature, quelque extravagance que le goût Gothique puisse, dans la suite, imaginer, pour défigurer l'architecture, la sculpture, & les autres arts, dont le dessin est la base. Il en est de même de la con-

quite & des mœurs. La vertu est une ; elle ne varie jamais. Les mêmes nombres , la même harmonie , les mêmes proportions , se retrouveront toujours dans les actions morales , dans le caractère & dans les inclinations des hommes. C'est dans leur cœur qu'il faut descendre , pour y appuyer solidement les connaissances morales. Elles sont au-dessus de tous les arts que les hommes pratiquent , de toutes les sciences qu'ils peuvent concevoir.

Tels sont les principes , dont il est absolument nécessaire qu'un Écrivain soit pénétré. Les choses sont immuables , le caprice , ou la mode , ne changent rien à leur essence. L'auteur , dans quelque genre que ce soit , n'est que le copiste de la nature. Il peut , il est vrai , conformer son style au goût de son siècle & de sa nation. Il est le maître de varier sa manière , ses draperies , son coloris ; mais si les contours de ses figures , ne sont pas

exacts , si son dessin n'est pas correct , ses ouvrages ne soutiendront jamais un examen sérieux. On ne se moque pas impunément de la nature ; elle dure plus que le fantôme qu'on s'efforce en vain de lui substituer. Rien n'élude ses décrets ; son instinct , ses sentimens , sont innés. Elle a au-dehors un parti bien puissant ; mais celui qu'elle forme au-dedans de nous , ne l'est pas moins. Lorsqu'on la méprise , elle n'est pas long-tems sans se venger ; & dans ses représailles , qui suivent ordinairement l'outrage de près , elle n'épargne , ni le goût , ni le jugement de ses antagonistes.

Si le philosophe , le critique , & les autres auteurs , sont une fois bien convaincus de cette supériorité de la nature , il ne sera pas difficile de les engager à travailler sérieusement au grand œuvre de la réformation de leur goût. Bientôt tous ceux qui ne se seront pas appliqués , dans l'intention de le fixer d'après le mo-

dele de la nature , en soupçonneront la certitude. Rien de si facile que de se rendre justice sur cet article. Il ne s'agit que de consulter sa mémoire. L'opinion & la mode , sont des ennemies si puissantes , que certainement ce n'est pas sans leur avoir livré de rudes assauts , que l'on a acquis la justesse de goût , nécessaire à ceux qui prétendent imiter la belle nature. Celui qui ne se rappelle pas ces combats , peut prononcer , qu'il s'est laissé aller au torrent. Sa seule ressource est de mettre sur le champ , en exécution , la pratique que nous lui proposons. Il doit réunir toutes les facultés de son ame , rassembler toutes les forces de son esprit , pour faire une descente dans son cœur , bien résolu de n'éviter aucune rencontre , quelque dangereuse qu'elle soit , & de ne se laisser séduire par aucune proposition , jusqu'à ce qu'il ait pénétré dans le centre de cet empire , & qu'il en ait soumis

toutes les parties. Ni traités, ni offres, ne doivent ralentir sa marche. Il faut qu'il suspende tous travaux, qu'il abandonne toute autre recherche, jusqu'à ce qu'il ait terminé la campagne à son avantage, & qu'il ait acquis une supériorité bien décidée dans ces discussions intérieures, sans lesquelles il ne peut avoir aucune connaissance de lui-même, & de la manière dont la nature le fait agir.

Malgré les détails dans lesquels je suis entré, sur tout ce qui a le moindre rapport à la façon dont on doit traiter les caractères & les mœurs, qui sont dans la nature, on pourrait croire qu'il manque quelque chose à cet ouvrage, si je ne disais rien des événemens surnaturels, & si je n'examinais, d'après les mêmes principes, les caractères & les mœurs que l'Ecriture sainte nous a transmis. Mais j'espère qu'on sentira la faiblesse de cette objection, lorsque l'on aura bien voulu considérer, que les règles de l'esprit

humain ne peuvent s'appliquer qu'à ses productions, & non pas aux sublimes vérités qui ont été inspirées par l'esprit saint.

Aussi ne conseillerais-je jamais à un homme de génie, de prendre ses sujets dans les livres sacrés. Quelques choses qu'aient dit certains critiques, en faveur de ce genre, auquel ils ont inutilement tenté de donner une existence, j'ose affurer que jamais le succès ne répondrait à leurs espérances.

Je ne disconviens pas que dans l'Histoire sainte, on ne trouve des chefs, des conquérans, des législateurs, des patriotes, qui même, à ne les considérer qu'humainement, peuvent aller de pair avec les héros, si dignement célébrés par les anciens. Certainement les exploits d'un Josué, d'un Moïse, ne le cèdent en rien à ceux d'Énée. Mais malgré la grande célébrité de ces chefs choisis par le ciel, il serait difficile de donner à leurs actions le tour qu'exige le poëme

héroïque. Il en est beaucoup parmi elles , qui ne pourraient jamais prendre sous la plume du poëte , un air assez gracieux pour plaire aux hommes , qui n'en jugent , que d'après les idées généralement reçues sur l'héroïsme & la grandeur.

Malgré les pieux efforts que nous faisons en bons chrétiens , pour ne pas nous laisser attendrir par les malheurs des payens & des infidèles ; malgré toutes les peines que nous prendrions pour nous prévenir en faveur d'un peuple choisi , & destiné à détruire des nations idolâtres , nous ne pourrions jamais armer notre cœur d'assez de dureté , pour le défendre d'un retour en faveur de ces peuples , qui , quelque coupables qu'ils fussent , n'en sont pas moins nos semblables.

Ce sentiment suffirait pour ne nous faire voir , qu'avec horreur , des mains humaines , trempées dans le sang de ces étrangers ,

pour les punir de leur culte. *

Dans la poésie , comme dans les autres ouvrages d'esprit , on s'est toujours permis une liberté de penser & de s'exprimer , qui n'est peut-être pas la disposition la plus favorable , dans laquelle on puisse se trouver , pour contempler les jugemens célestes , & se pénétrer de la sagesse des voies de Dieu , de ces voies qu'on nous annonce comme si opposées aux nôtres , & même si au-dessus de notre intelligence bornée. L'esprit subjugué par l'habitude , ne se fait pas à voir traiter des payens , comme des

* L'auteur Anglais aurait dû s'abstenir de ces réflexions répandues dans son ouvrage , au sujet d'un peuple , exécuteur des décrets d'une providence , que la saine philosophie , éclairée des lumières de la religion , fait profession d'adorer dans un silence respectueux.

Cette note doit s'appliquer à plusieurs endroits de ce traité.

payens , & des fidèles , devenir les instrumens de la colere du ciel. Il est dans notre cœur une humanité dépravée , qui se révolte contre la commission divine , quelque clairement révélée qu'elle soit. La meilleure poésie ne nous réconciliera pas aux campagnes victorieuses de Josué , ou à l'emprunt que Moïse fit aux Egyptiens , pour se soutenir dans sa retraite. Tout l'art des muses s'emploierait en vain , pour rendre supportable à nos yeux ce vaillant Roi , qui trouva grace devant le Seigneur. Notre cœur , abandonné à lui-même , est si perverti , qu'il ne se sent pas la moindre affection pour ceux qui , formés sur le modele du Tout-puissant , ne participent pas aux faiblesses de l'humanité.

Concluons donc que les mœurs , les faits , le caractère transmis par l'Écriture sainte , ne peuvent être traités , avec la dignité qui leur convient , par d'autres plumes que par celles

des Théologiens. Ce sont des matières incompréhensibles pour la philosophie humaine ; elles ne s'accordent pas non plus avec les idées que nous avons sur l'histoire, la politique, la morale, & sont d'un ordre trop relevé, pour qu'on puisse décemment les soumettre à l'imagination d'un poète, dont les vers sont inspirés par des maîtresses aussi profanes que les muses.

Je ne veux pas traiter à la rigueur l'immortel poète, qui a chanté si pieusement la chute du premier homme. La guerre du ciel, le crime du couple infortuné, dont descendent les différentes races qui peuplent la terre, sont des matières sur lesquelles la révélation ne s'explique, pour ainsi dire, que par énigmes, * &

* Plusieurs Peres de l'Eglise ont écrit & pensé, que le fruit défendu n'était qu'une allégorie, à laquelle même, quelques-uns d'eux ont donné des sens divers.

qui, par conséquent, ont assez de rapport à la mythologie des Payens, pour pouvoir se prêter à l'imagination du poëte, & prendre, entre ses mains, la forme la plus favorable au génie. Mais si ce grand homme avait fait un pas de plus; si dans son saint zele, il eût voulu embellir des charmes de la poësie, la vie & les actions des patriarches, & des héros du peuple choisi, & que, pour soutenir la marche de son poëme, il eût fait intervenir la divinité, ainsi qu'elle paraît dans les écrits sacrés; il eût bientôt senti combien sa muse, quelque orthodoxe qu'elle fût, était faible; il eût éprouvé combien ces divins modeles perdent à passer par les mains des hommes, dont les idées ne sont pas assez grandes pour donner à de tels

L'Eglise assemblée, n'a jamais condamné, ni approuvé leurs sentimens.

Note du Traducteur.

sujets , plus de majesté qu'ils n'en ont dans les sublimes originaux qui nous les ont transmis.

La théogonie des Payens , se prêtait indifféremment à toutes les formes que l'imagination du poète , ou les systèmes du philosophe , lui faisaient prendre. Il n'en est pas de même de la pureté de notre foi ; elle n'admet pas la moindre variation. *La théologie Chrétienne , la génération , la procession , la distinction de la divinité en personnes , l'incarnation ,* sont des mystères , sur lesquels il n'est permis de s'énoncer qu'aux initiés , ou , plutôt , qu'aux Ministres , chargés par le magistrat * du dépôt & de la promulgation des oracles. Ce n'est point à ceux qui ne sont , ni inspirés par le ciel , ni autorisés par la puissance

* Tout le monde sait qu'en Angleterre , le Roi est le chef de la religion dominante.

féculière , à porter un œil profane sur ces rites sacrés , sur ces traditions fixées par la loi. Si nous voulions risquer une semblable entreprise , probablement , plus nous pousserions nos spéculations , moins nous aurions lieu d'être satisfaits. A la coupable témérité , qui nous aurait fait rejeter l'autorité , succéderaient l'hétérodoxie & l'erreur , lorsque nous n'aurions plus pour garants des vérités de notre foi , que l'intégrité , la candeur , & le désintéressement de ceux qui nous les ont transmises. Encore ne leurs connaissons-nous ces éminentes qualités , que par les écrits qu'ils ont composés , eux ou leurs partisans les plus décidés. Cependant , toutes ces précautions n'empêchent pas les personnes trop curieuses qui ont entrepris de discuter ces annales , selon les regles de la critique ordinaire , d'y trouver des traits , qui ne font honneur , * ni à la réputation ,

* Je ne saurais trop faire remarquer que

ni au caractère, de ceux qui se sont succédés dans les fonctions du ministère. Pour peu même qu'on soit versé dans cette partie de l'histoire,

L'auteur Anglais parle comme un homme pénétré de la religion de son pays, mais ennemi de la doctrine Romaine. Il n'attaque ici que les annales Ecclésiastiques. Je crois que les bons Catholiques n'ont pas besoin de mes observations, pour voir que le philosophe Anglais se réfute lui-même, & que les doutes qu'il propose dans ce paragraphe, ainsi que la façon de les résoudre, sont des argumens victorieux, en faveur de l'autorité de l'Eglise en matière de foi; autorité dont on ne saurait s'écarter, pour me servir des termes de Shaftesbury lui-même, sans donner dans l'hétérodoxie & dans l'erreur. On est heureux, lorsque sa croyance est assez bien fondée, pour que les plus fortes attaques de ses adversaires ne soient que des motifs d'une persuasion plus fondée.

Ces deux notes sont du traducteur, qui proteste contre tout ce qui ne serait pas parfaitement conforme à la pureté de la foi qu'il professe.

on ne trouvera que trop de raisons de ne pas faire plus de cas des anciens conciles , que des derniers fynodes , & de nos convocations actuelles.

Ajoutez à ceci qu'on ne peut réfléchir sur les troubles qui ont été occasionnés par des discussions semblables , sans éprouver un sentiment d'horreur & de consternation. Des provinces dévastées , des empires ruinés , le sang des peuples fumant sur ces débris , sont les terribles effets des disputes de controverse , fondées sur les moindres articles de ces redoutables mystères. D'après cela , quel est le poète , quel est l'homme de goût , qui puisse se flatter d'intéresser & de plaire , en retraçant de tels objets à ses lecteurs ?

Mais , quoiqu'il soit absolument nécessaire d'abandonner aux Ministres de l'Autel , l'explication de ces mystères profonds , ainsi que des cérémonies de la religion , les autres auteurs n'en sont pas moins en droit

de conserver leur ancienne prérogative , d'instruire les hommes en les amusant. Il n'y a pas le moindre inconvénient à permettre aux poètes leurs fictions , aux philosophes leurs systèmes : Il serait bien dur pour les hommes , d'en être réduits à ne recevoir d'avis sur la façon dont ils doivent se comporter en public & en particulier , que par des bouches consacrées à la religion. Dans ce cas, la morale peut venir du théâtre, comme de la chaire ; l'esprit , & la bonne plaisanterie , sont tout aussi utiles que les discours les plus sérieux & les plus graves, & les lumières de la raison éclaireront aussi bien le cœur , que les grandes vérités révélées. Il ne s'agit que de bien distinguer leurs différens départemens, & d'assigner à chacun des limites certaines. C'est ce qui nous a engagé à faire tous nos efforts , pour convaincre les auteurs modernes de la nécessité d'établir cette séparation avec toute l'exactitude possible.

Il serait un peu dur , selon moi , de refuser à une religion , autorisée par les loix , les privileges que l'on accorde au blason. Tout le monde convient que chacun est libre de dessiner ou de peindre , dans son particulier , comme bon lui semble , pourvu qu'il ne mette dans ses armoiries , que ce que le public approuve. On exige que les figures d'ours & de lions , soient tracées d'après les regles de l'art , que le cimier & le supports soient tels qu'on les a reçus de ses ancêtres. Peu importe que la structure de ces animaux ne soit pas dans la nature , & qu'ils soient composés de parties qui n'ont entre elles aucune proportion. On permet au hérault , ce que l'on ne passerait pas au peintre. Les naturalistes peuvent , dans leur cabinet , examiner ces monstres , les décomposer , mettre en question leur existence ; mais dans aucune circonstance , ils ne doivent disputer sur les formes autorisées. Les syrenes & les griffons étaient des merveilles , auxquelles nos ayeux ajou-

taient foi, & qui nous sont parvenues par une tradition authentique, & par une suite, non interrompue, d'écussions. Nous ne devons pas prendre la liberté de critiquer les traits ou la taille des Sarrazins, dont nos belliqueux ancêtres ont décoré leurs armes, après des victoires signalées. Il serait encore plus mal de révoquer en doute l'immensité du dragon, qui joue un rôle si important dans notre histoire. Car alors, que deviendraient notre fameux Champion, l'ordre illustre qui a été institué pour perpétuer la mémoire de son combat, & la gloire qui en réjaillit sur tout le royaume ?

Mais, quelques respectables que soient pour nous les personnes des illustres *Héraults*, *Clarencieux*, * *Garter*, & autres fameux conservateurs de l'honneur de ce royaume, & de son antique gloire, on a tout lieu d'espérer que, dans un siècle éclairé, tel, par exemple, que celui

* Titres des Héraults d'Armes en Angleterre.

dans lequel nous avons le bonheur de vivre , ils ne tenteront pas de recouvrer les privilèges dont ils ont joui autrefois. On ne peut pas présumer , qu'au mépris des sages loix & des usages , qui ont réduit leur puissance , ils veuillent , malgré l'opposition des Magistrats , & du pouvoir civil , faire revivre des droits , si justement abolis ou oubliés. Nous ne les verrons plus dresser des amphithéâtres , entourer des lices , introduire les combats dans les affaires douteuses , renouveler les joutes & les tournois , faire renaître les défis & les duels à outrance , dont ils étaient autrefois les principaux arbitres , & même fréquemment les instigateurs.

Je conclus , en disant que la seule chose qui puisse justifier l'excès de liberté , que nous avons prise de donner des avis , est , avant tout , la soumission avec laquelle nous sommes disposés à recevoir ceux du public , toutes les fois qu'il daignera s'expliquer à notre égard. Si , à cette

juste déférence pour ce souverain maître, nous pouvons joindre assez de fermeté, pour nous critiquer nous-même dans le particulier, & interroger notre imagination dans ses élans, nos desirs dans leur ferveur, nos opinions sous quelque forme qu'elles paraissent, nous pouvons être certain qu'en devenant plus sages, nous rabattons beaucoup de la présomption qui ne nous est que trop naturelle : nous acquerrons aussi cette modestie, cette condescendance, cette sensibilité, si essentielles au succès des conseils que notre amitié nous fera donner aux autres. C'est l'usage si recommandé de cette philosophie domestique, qui commencera à nous former : des lectures choisies, l'habitude de vivre avec des gens aimables & instruits feront le reste.

Fin de la troisième & dernière Partie.



